



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

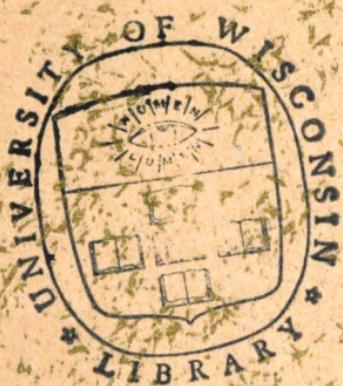
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



General Library System
University of Wisconsin - Madison
728 State
Madison, WI 53703-1494
U.S.A.



LE PORTUGAL

HISTOIRE - GÉOGRAPHIE
COMMERCE - AGRICULTURE

LE BRÉSIL

PAR

Alfred BOINETTE *

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS



BAR-LE-
CONTANT-LAGUERRE, EDITEUR

1882

5714-55

à Monsieur le Comte de Lannuillet
Respectueux hommage

A. Voinelle

LE
PORTUGAL

LE BRÉSIL

IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE



BAR LE DUC

LE
PORTUGAL

HISTOIRE - GÉOGRAPHIE
COMMERCE - AGRICULTURE

LE BRÉSIL

PAR

Alfred BOINETTE *

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS



BAR-LE-DUC
CONTANT-LAGUERRE, ÉDITEUR

1882

**General Library System
University of Wisconsin - Madison
728 State Street
Madison, WI 53706-1494
U.S.A.**

Mem DP
538
B65
1882

6239464

A SA MAJESTÉ DOM LOUIS

ROI DE PORTUGAL



PRÉFACE.

 L'HISTOIRE du Portugal est peu connue des Français. Beaucoup ignorent les efforts et les exploits des Portugais en Afrique et dans les Indes; ils ignorent les sublimes audaces de Vasco de Gama, les conquêtes des Albuquerque, des d'Almeida et la découverte du Brésil. A peine a-t-on de vagues notions sur le marquis de Pombal et sur les différentes étapes suivies par ce royaume qui, électif par la Constitution de La-

mego, devient peu à peu absolu, puis entre franchement dans le mouvement qui porte les sociétés modernes vers le parlementarisme.

Isolé à l'extrême occidentale de l'Europe, le Portugal semblait condamné à avoir une vie obscure ou à devenir la proie d'un puissant voisin. De bonne heure, il dut pourvoir à sa sécurité contre les Espagnols et contre les Mahométans. Il va porter la guerre chez ces derniers au siège de leur puissance et garde sa frontière intacte contre les autres.

Par le génie et le courage de ses citoyens, pendant le Moyen-âge, il devance les nations européennes et envoie ses flottes conquérir la moitié de l'Asie et la moitié de l'Afrique.

L'établissement de l'Inquisition et la domination espagnole, par leurs cruautés, augmentèrent la tendance du Portugal à la théocratie et y apportèrent de fausses maximes économiques. Sous cette funeste

influence, la vie sembla se retirer de cet État. Cependant, il trouva assez de forces pour reconquérir son indépendance, produire une nouvelle dynastie et l'un des politiques les plus grands qui aient jamais été.

Lorsque la puissance extérieure du Portugal décroît, comme s'il eût voulu rassembler ses forces et se recueillir en lui-même, à force de pronunciamentos, de dangers et de luttes il put faire une « régénération » et trouver enfin un roi, jeune, sage, adoré de ses sujets, libéral et ami des réformes utiles.

Les ouvrages français relatifs au Portugal sont à présent peu nombreux, anciens, introuvables et d'un prix exagéré. Il y a donc là un vide. Il nous a semblé que le livre qui essaierait de le combler ne pourrait manquer d'être bien reçu.

De là ce volume.

La première partie est consacrée à l'histoire; la seconde à la géographie et à la

statistique; la troisième au commerce et à l'agriculture. Nous avons résolu de traiter séparément les beaux-arts et la littérature; les développements en seraient trop longs pour entrer dans cet essai.

Enfin, l'histoire du Brésil étant intimement liée à celle du Portugal, nous avons cru devoir consacrer au Brésil une notice sur l'histoire et la géographie de cet empire qui, né à la vie politique depuis un demi-siècle, a déjà pris rang parmi les grandes puissances de l'Amérique.



PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DU PORTUGAL.



HISTOIRE DU PORTUGAL.

CHAPITRE PREMIER.

Occupation des Romains. — Invasion des Barbares.
Fondation du royaume.

Le royaume de Portugal n'est qu'une partie de l'antique *Lusitanie*, habitée par des peuples qui, de la fusion des Celtes et des Ibères, prirent le nom de *Celtibères*.

C'est au moins l'opinion des géographes anciens Ptolémée et Strabon, corroborée par une épi-gramme de Martial, où le poète se dit : « *Ab Celtis genitus et Iberis.* »

Il importe d'ailleurs assez peu de savoir si les Lusitaniens tirent leur nom « de Lusus, préfet de Bacchus, » s'ils n'usaient que d'un seul mets à leur repas, s'ils se baignaient dans l'eau froide, et si, par un procédé bizarre, ils se chauffaient avec des cailloux rougis au feu.

Les Phéniciens qui allaient chercher l'étain jusqu'au Nord de l'Angleterre, jusqu'aux Hébrides, durent avoir des rapports avec les habitants des côtes qu'ils longeaient. Ils y trouvaient en effet, de sûrs abris pendant la tempête, et en emportaient, au témoignage d'Aristote, de pleins vaisseaux d'argent.

Les Phéniciens fondèrent Cadix. L'ignorance dont ils couvraient avec soin la route qu'ils suivaient et les fables qu'ils répandaient, afin que les autres peuples ne pussent marcher sur leurs traces, n'empêchèrent pas les Grecs, ces hardis navigateurs, d'entendre de bonne heure « le soleil *chiffler* (stridere) comme un fer rouge en s'enfonçant dans l'Océan atlantique. »

Une tradition veut qu'Ulysse ne soit pas revenu à Ithaque, ainsi que le raconte Homère ou que, pris de nouveau de la passion des voyages, il ait quitté Pénélope et Télémaque pour se lancer à la découverte et ouvrir le premier la route que plus tard suivit Christophe Colomb.

C'est à cette tradition que fait allusion le Tasse, quand il dit :

« Mais les bornes assignées par Hercule,
 « Ulysse les méprisa par désir de voir et de savoir.
 « Il dépassa les Colonnes et au travers de l'immensité
 « De la mer, il fit voler ses rames audacieuses.
 « C'est pourquoi le vorace Océan l'engloutit (1). »

De leur côté, les Rhodiens, tantôt en cabotant le long des côtes et tantôt en se confiant aux vents et aux flots, firent quelques établissements sur la côte occidentale de la péninsule.

Carthage, cette colonie des Phéniciens connaissait apparemment la route suivie par les Tyriens. Ses matelots fondèrent quelques villes et menacèrent Cadix. Mais elle dut négliger ces nouvelles

(1) Ercole, poi ch' uccisi i mostri
 Ebbe di Libia e del paese Ispano,
 E tutti scorsi e vinti i lidi vostri,
 Non osò di tentar l' alto Oceano.
 Segnò le mete, e' n troppo brevi chiostri
 L'ardir ristrinse dell' ingegno umano :
 Ma quei segni sprezzò, ch' egli prescrisse,
 Di veder vago e di sapere Ulisse.
 Ei passò le Colonne, e per l' aperto
 Mare spiegò de' remi il volo audace :
 Ma non giovagli esser nell' onde esperto ,
 Perchè inghiottito l' Ocean vorace ;
 E giaque col suo corpo anco coperto.
 (Torquato Tasso. *Gerusalemme liberata*, canto XV.)

conquêtes pour porter tous ses efforts vers les provinces de l'Ouest, plus rapprochées d'ailleurs de Carthage et plus exposées aux visées de Rome.

Il était déjà trop tard, Carthage allait disparaître après une lutte opiniâtre.

L'Espagne, premier théâtre des exploits d'Anibal, fut occupée par les Romains, sans pouvoir être soumise. Scipion, Lucullus, y usèrent leurs forces et leur génie. Galba sembla, par trahison, l'avoir domptée.

Parmi les Lusitains échappés au massacre était un berger nommé Viriate qui eût été, dit Florus, « le Romulus de l'Espagne, si la fortune l'avait favorisé : » *Si Fortuna cessisset, Hispaniæ Romulus.* Il réunit quelques compagnons et commença contre les légions, cette guerre si dangereuse d'embuscades que les modernes ont appelée *guerrilla*. Il obtint quelques succès; sa troupe s'augmenta. Il battit le préteur Vitellius; obligé de se retirer devant Vigidius, préteur de la Citérieure, tout à coup il fait volte face et anéantit l'armée prétorienne. L'année suivante, nouvelle victoire sur le Tage, et prise de Segorbe.

Le péril fut assez grand pour que le sénat envoût le consul Q. Fabius Maximus.

La guerre dès lors fut une alternative de défaites et de victoires : elle traînait en longueur.

Viriate comprit qu'il fallait mieux *pacem a populo Romano integer petere, quam victus.* Le sénat consentit à accorder cette paix. Cependant le préteur Cœpion continua la campagne. L'assassinat de Viriate, qui tomba sous les coups de trois traîtres, finit la guerre.

Ce crime donna au berger Lusitain cette gloire de sembler n'avoir pu être vaincu que par un lâche guet-apens. Les meurtriers se présentèrent à Cœpion pour toucher le prix de leur crime ; il les fit chasser de sa présence.

Cette conduite est remarquable : elle rappelle ce mot que rapporte Franco Sacchetti. Castruccio disait à quelqu'un qui, sur sa demande, avait fait une trahison : « La trahison me plaît, le traître me « dégoûte, paye-toi, va-t-en ; et fais en sorte de « ne jamais te présenter devant moi. »

Le chroniqueur du seizième siècle ajoute à ce propos : « Aujourd'hui, on fait tout le contraire ; « car, si un seigneur ou une commune font faire « une trahison, ils donnent une pension au traître, « le gardent sans cesse auprès d'eux et lui font « honneur. Mais à beaucoup est déjà advenu ceci : « Les gens qui ont ordonné la trahison, ont été « trahis ensuite par le traître. » (Franco Sachetti : *le Novelle*, novella V.)

Le Portugal, ou pour être plus exact, la Lusita-

nie, devait encore fournir un terrain et des armes à un autre héros : Sertorius proscrit y débarqua avec cinq mille vétérans. Sur la demande des Lusitains et des Celtibères, il prit le commandement des tribus révoltées. Il forma une armée, l'équipa à la romaine, soutint le choc du consul Metellus Pius et résista à Pompée. Il fut assassiné par son lieutenant Perpenna, qui fut mis à mort par le futur rival de César.

Dès cette époque, le caractère portugais s'affirme déjà brave, superstitieux et amoureux de l'indépendance.

Avec Auguste, après une révolte qu'essaya de soulever Sextus, le fils de Pompée, qui, pour venger son père, voulait recommencer les exploits de Viriate et de Sertorius, la Lusitanie entre dans l'Empire.

Les Romains, bien que leurs vertus civiles et guerrières eussent été affaiblies par la tyrannie des empereurs et malgré la corruption amenée par la concentration des richesses en un seul point du globe, auraient pu résister aux barbares. Les croyances nouvelles leur enlevèrent ce qui leur restait du courage de leurs ancêtres. Le poète eût encore pu s'écrier :

*Hæc fierent, si testiculi vena ulla paterni
Viveret in nobis?*

Ils se laissèrent envahir.

La Lusitanie, par sa position extrême, semblait devoir échapper aux bandes venues du Nord de l'Europe ou des hauts plateaux de l'Asie : elle fut pillée et dévastée par les Vandales, par les Alains et par les Suèves.

Les Visigoths ensuite s'en étant rendus maîtres, s'y établirent fortement. Leur domination paraissait assurée et éternelle. Mais en Afrique existait un peuple qui obéissait, lui aussi, à cette loi qui met en mouvement de l'Est à l'Ouest les êtres primitifs. Les Maures allaient attaquer de revers ce monde impérial déjà menacé du côté de Constantinople et que ne pouvait plus soutenir l'antique vertu latine qui, par une bizarrerie remarquable, ne se trouvait plus que chez les eunuques et chez les esclaves.

Aristote, suivi d'ailleurs par tous les politiques, entre toutes les causes qui amènent la ruine des tyrans, place les injustices et les infamies faites par des femmes ou pour des femmes.

L'histoire du Portugal montre une fois de plus la vérité de cette assertion et la vérité du chapitre que le secrétaire Florentin intitula : *Come per cagione di femmine si rovina uno stato.*

En effet, le roi Rodrigue ou Roderic ayant violé dona Florinde, fille du comte Julien, celui-ci, pour

se venger, introduisit dans la péninsule une armée maure qui, à Guadelète, battit complètement les Espagnols, et rangea tout le pays sous la domination du Croissant.

On a jusques ici peu étudié la domination arabe et l'histoire, cette menteuse comme on l'a appelée, a encore menti sur ce point. Aussi préférions-nous passer rapidement sur des faits qui ont été travestis à plaisir et sur des récits qui montrent plus de partialité que de souci de la vérité.

Sous l'émir Abdelrahman, le Portugal devint une dépendance de Mérida. Le roi Alphonse, réfugié dans les montagnes d'Asturie où Pélage avait gagné sa couronne et sa gloire, battit les Mahométans et vint jusque sous les murs de Lisbonne. Cette victoire lui parut si belle qu'il envoya une ambassade à Charlemagne pour lui annoncer sa conquête. L'ambassade n'était pas de retour qu'il dut battre en retraite.

Pendant le neuvième siècle, Lisbonne fut assiégée plusieurs fois par les Normands, qui sans cesse revenaient piller et saccager le pays; d'ailleurs, la Lusitanie souffrit peu des guerres conduites par le farouche Almanzor, mais plus tard fut le théâtre des victoires et des défaites d'Alphonse V, de Ferdinand et de Sanche, rois de Castille.

Alphonse VI d'Espagne, leur successeur, s'empara de Tolède, se fit battre complètement à Talaca (1086) par les forces combinées des émirs d'Espagne et de l'empereur du Maroc. La discorde se mit entre ces derniers, Alphonse VI en sut profiter.

Dès 1090, il forçait les Mahométans à se disperser. Il conquit sur eux le territoire compris entre le Minho, le Tras-os-Montès et une partie de la Beira. On appelait ce pays *Portucalia*, nom dérivé, à ce que prétend la majorité des auteurs, d'une station d'ancrage (*Portus*, *Porto*) pour les bateaux du Duero, dominée et défendue par le château de Calle : *Portus calle*, *Portocalle*.

Alphonse avait été aidé dans sa conquête par un aventurier français, Henri de Bourgogne, qui, petit-fils de Hugues-Capet, avait fait ses premières armes sous les ordres de Rodrigue de Bivar, le Cid Espagnol. Pour le récompenser, Alphonse donna le pays conquis à Henri qu'il fit épouser à sa fille Thérèse. Henri prit le titre de *Comes Portucalensis*, comte de Portugal.

Le mariage fut célébré en 1072 : de cet événement date la fondation du royaume de Portugal, qui comprenait alors les deux provinces du Minho, de Tras-os-montès et une partie de la Beira, et avait Guimaraens pour capitale.



CHAPITRE II.

Maison de Bourgogne :

Henri de Bourgogne (1095-1112). — **Alphonse I** (1112-1185). — **Sanche I** (1185-1211). — **Alphonse II** (1211-1223). — **Sanche II** (1223-1248). — **Alphonse III** (1245-1279). — **Denis** (1279-1325). — **Alphonse IV** (1325-1357). — **Pierre I** (1357-1367). — **Ferdinand** (1367-1383).



ENRI DE BOURGOGNE, comte de Portugal, fixa sa résidence à Guimaraens. Il continua à servir son beau-père de ses conseils et de son épée. Son territoire touchant de tous côtés aux possessions des Maures, il fut obligé de se défendre sans cesse et attaqua le plus souvent. Il battit le roi mahométan de Lamego et le força de payer tribut.

A la mort d'Alphonse VI, il profita des divisions qui survinrent au sujet de l'héritage du roi de Castille, porta la guerre dans la Galice et le royaume de Léon et étendit sa domination depuis Coïmbre jusqu'à Astorga. C'est alors qu'il se

déclara indépendant et ne « relevant que de Dieu et de son épée. »

En 1111, en qualité de souverain, il concéda des priviléges à Coïmbre ainsi qu'à d'autres villes et bourgades, parmi lesquelles on compte Guimaraens, Tintugal, Soure, Certao, Zurara.

Après une longue carrière où il avait vaincu les Maures dans dix-sept batailles, il mourut chargé de gloire, le 1^{er} novembre 1112, à soixante-dix-sept ans. Ses ossements reposent dans la cathédrale de Braga.

Tels furent les obscurs commencements de ce royaume qui, quelques siècles plus tard, posséda la moitié du monde.

A la mort de Henri, la *formosissima Tharasia comitissa*, « la très-belle comtesse Thérèse, » au nom de son fils ALPHONSE, alors âgé de trois ans, s'empara du gouvernement et prit le titre de reine. Elle réservait ses droits à la couronne de Castille.

Sa régence fut ce que l'on pouvait attendre d'une femme ambitieuse et voluptueuse. Ses tentatives sur Tuy et quelques autres villes qui formaient, disait-elle, le complément de sa dot, furent repoussées : ses amours avec des seigneurs de la cour lui aliénèrent ses sujets.

A dix-huit ans, Alphonse réclama l'exercice de ses droits : sa mère s'y opposa. Les nobles Portugais favorisèrent l'arrivée aux affaires du jeune prince, que le peuple reconnut comme héritier d'un territoire dont son père avait assuré l'indépendance.

Il n'en fallut pas moins employer la force. Thérèse battue à San Mamede (1128), ne se découragea point. Elle implora les secours du roi de Léon qui, après deux campagnes, mit le siège devant Guimaraens.

La ville allait être prise ; c'en était fait de la monarchie naissante : elle fut sauvée, selon la légende, par l'*ago* ou gouverneur d'Alphonse. Egaz Moniz sortit furtivement de Guimaraens et au prix de certaines conditions, obtint que le roi de Léon se retirerait dans ses États.

Alphonse délivré, ne voulut pas tenir les engagements pris par son gouverneur. Egaz Moniz, au désespoir de cette *foi mentie*, suivant la belle expression de Camoëns, prit la route de Tolède. Suivi de sa famille et de ses gens, pieds nus, la corde au cou, il se présenta en suppliant devant le roi de Léon, et lui dit : « Ma langue a erré, mon corps doit payer. » Son héroïsme lui fit obtenir grâce.

Alphonse-Henriquez commença par suivre les

vues politiques de sa mère et maintint ses prétentions sur Tuy et sur la Galice. Après une lutte qui fut de courte durée, la paix fut conclue avec la Castille par l'entremise d'un légat du Pape.

Cette ingérence de l'Église dans les affaires du royaume valut au Saint-Siège, comme marque d'obéissance, quatre onces d'or par an. Alphonse, malheureusement, ne fit pas que cette concession, et si dans l'appui du clergé il trouva une aide efficace pour affermir son pouvoir au dedans et au dehors, il engagea l'avenir et commit une faute que ses successeurs imitèrent et que le Portugal paya chèrement. Plus tard, on verra encore Alphonse mettre le royaume sous la protection de Notre-Dame de Clairvaux et s'engager à payer à l'abbaye un tribut *en or pur et bon* : cette clause témoigne d'une curieuse défiance de la part du clergé à l'égard du roi et montre un manque de dignité assez remarquable chez Alphonse, du reste d'une fierté et d'une hauteur démesurées.

Il fut plus heureux sur les champs de bataille. A la tête de quarante mille hommes (*tantas congregavit copias ut millia quadraginta exercitūs superaret*, dit de Rezende), il défit, à la bataille d'Ourique (1139), les Maures dont les femmes avaient voulu combattre sous les habits d'hommes.

Duarte Nunez de Liaõ, raconte que les Portu-

gais, en voyant les forces immenses des Mahométans, et tous les rois qui s'y trouvaient, demandèrent à Alphonse qu'il voulût bien « permettre qu'on l'appelât roi lui aussi et que par là son armée en aurait plus de courage pour lutter et mourir. »

Cette manière de demander à un homme la permission de l'appeler roi est remarquable, autant que la réponse d'Alphonse : « qu'il refusait tout titre, que c'était assez d'honneur de commander tant de braves gens, qu'il ne voulait être appelé que leur frère et leur compagnon. »

Mais les instances furent telles qu'il lui fallut céder. « Alors ils le nommèrent roi et lui baisèrent la main. » Après quoi l'action s'engagea. Elle dura depuis le matin jusqu'à midi. Les infidèles furent complètement battus, et c'est à cette occasion (le fait est contesté cependant) qu'Alphonse-Henriquez donna pour armes au Portugal, les cinq écussons au champ d'azur qui devaient rappeler à son peuple la défaite et la mort de cinq rois musulmans (1).

(1) Les armes du Portugal sont *d'argent, à cinq écussons d'azur, posés en croix et chargés chacun de cinq besants d'argent posés en sautoir et pointés de sable*, pour le Portugal; à la bordure de gueule,

Désormais, « dans toutes les écritures » il prit le titre de roi, « dont il n'avait fait jusqu'alors qu'un rare usage. » *Antes da batalha, se nomeava ja rey porto que raramente, depois della se intitula rey em todas as escrituras.*

Deux ans après cette victoire d'Ourique, la nation réunie à Lamego confirma le choix des soldats.

Fait singulier à cette époque, le peuple délègue sa souveraineté, mais s'il s'en dépouille, il le fait en s'entourant de garanties.

Le Portugal devance de beaucoup l'Angleterre dans la voie du constitutionalisme, et cette fois la lumière vint du Midi. L'abdication de la nation, si l'on peut dire ainsi, (car les électeurs juraient obéissance, même pour leurs petits-fils,) prend la forme d'un contrat véritable, et c'est peut-être le seul exemple d'une pareille transaction écrite que l'on puisse trouver dans l'histoire.

chargée de sept tours d'or, ouvertes d'azur, trois en chef et deux sur chaque flanc, pour les Algarves.

Comme timbre au dessus de la couronne, on voit souvent le dragon ailé : quelquefois les armes ont pour support deux dragons ou griffons ailés.

Sous le règne du roi Emmanuel, l'écusson fut souvent posé sur la croix du Christ, de même que, sous le roi Jean I^{er}, qui fut grand-maître d'Aviz, l'écusson des armes fut assis sur la croix d'Aviz.

L'assemblée était réunie. Alphonse s'y présenta comme simple citoyen, mais tenant à la main cette épée qui s'était ébréchée à la bataille d'Ourique. Lorsqu'il parut, de grandes acclamations retentirent : « Qu'il soit roi! qu'il soit roi! » Après la messe, l'archevêque de Braga lui posa sur la tête la couronne d'or des anciens rois Visigoths.

Alphonse-Henriquez dit alors :

« Loué soit Dieu qui m'a aidé! C'est avec cette épée que je vous ai délivrés et que j'ai vaincu nos ennemis; et puisque vous m'avez fait votre roi et votre compagnon, il convient que nous fassions des *lois* qui assurent la tranquillité à notre pays. »

« A cela ils répondirent tous, disant :

« Nous voulons, Sire, et nous sommes prêts à faire telles lois qu'il vous plaira de dicter, car nous tous, ainsi que nos fils et nos filles, nos petits-fils et nos petites-filles, nous ferons ce que vous demanderez. »

« Le roi appela alors les évêques, les nobles, et les fondés de pouvoir des villes, et il fut convenu d'un commun accord qu'on commencerait par faire les lois touchant la succession à la couronne, et ils firent les lois suivantes :

« Que le seigneur Alphonse, roi, vive et qu'il règne sur nous. S'il a des enfants mâles, qu'ils

vivent et qu'ils soient nos rois, sans qu'il y ait besoin de les constituer nouveaux rois.

« Voici l'ordre de la succession : le fils succédera au père, puis le petit-fils, et ensuite l'arrière-petit-fils, et ainsi à perpétuité, dans leurs descendants de père en fils.

« Si le fils aîné du roi meurt pendant la vie de son père, le second fils (après la mort du roi son père) sera roi; le troisième succédera au second, le quatrième au troisième et ainsi des autres fils du roi.

« Si le roi meurt sans enfants mâles, le frère du roi, s'il en a un, régnera, mais pendant sa vie seulement, car après sa mort, le fils de ce dernier roi ne sera pas notre roi, à moins que les évêques, les députés des villes et les nobles de la maison du roi ne l'élisent, et alors il sera notre roi, sans quoi il ne régnera pas.

« Alors Lourenço Viegas, procureur du Seigneur Roi, dit aux députés : Le roi demande si vous voulez que les filles soient admises à succéder à la couronne, et, dans ce cas, s'il vous plaît de faire des lois y relatives.

« Après une discussion qui dura plusieurs heures, ils s'accordèrent et prirent la résolution suivante :

« Les filles du Seigneur Roi étant également

issues de lui, nous voulons qu'elles puissent succéder à la couronne, et qu'il soit fait des lois à cet effet.

« Et les évêques et les nobles firent les lois suivantes :

« Si le roi de Portugal n'a point d'enfant mâle, et qu'il ait une fille, elle sera reine après la mort du roi, pourvu qu'elle se marie avec un seigneur portugais; mais il ne portera le nom de roi que quand il aura un enfant mâle de la reine qu'il aura épousée. Quand il paraîtra en public en compagnie de la reine, il se tiendra toujours à sa gauche et ne mettra point la couronne royale sur la tête. Que cette loi soit toujours observée, et que la fille aînée du roi n'ait pas d'autre mari qu'un seigneur portugais, afin qu'un étranger ne devienne point le maître du royaume.

« Si la fille du roi épousait un prince étranger, elle ne sera pas reconnue pour reine, parce que nous ne voulons pas que nos peuples soient obligés d'obéir à un roi qui ne serait pas né Portugais, puisque ce sont nos sujets et nos compatriotes qui, sans le secours d'autrui, mais par leur vaillance et aux dépens de leur sang, vous ont fait roi. »

Cette assemblée de Lamego eut une immense influence sur les destinées du Portugal. Elle réunit

en un faisceau toutes les forces du pays et donna une base solide à la royauté.

Rarement dans l'histoire, se montre avec autant de certitude la monarchie élective. Comme dans les réunions de Pologne, ce sont les nobles, les premiers des villes et les évêques qui nomment roi, leur pair, leur compagnon, qui s'avance au milieu d'eux, comme un simple citoyen. Le Tiers-État ni le peuple n'eurent point de part à cette loi.

Le contrat formé entre les deux parties est remarquable à plus d'un égard : il a été débattu de gré à gré; certains articles ont subi une discussion de plusieurs heures; il consacre le principe de l'élection, lorsque le trône sera vacant par hérédité, et même lorsque le prince aura démerité, car l'assemblée en déclarant son indépendance, défendant au roi de payer tribut à l'étranger. « S'il le paye, il est indigne de vivre et ne régnera pas sur nous. »

La passion de la nationalité, encore indistincte cependant, mais qui, plus tard, a empêché le Portugal d'être englobé dans l'Espagne, éclate déjà dans le soin jaloux avec lequel est écarté du trône tout noble étranger. On y sent encore que l'assemblée garde présent à la mémoire le souvenir des galiciens de Thérèse.

Ce n'est pas à dire que politiquement ce contrat fût valable.

Les électeurs de Lamego engagent ouvertement la liberté de leurs fils, de leurs petits-fils, de leurs filles et de leurs petites-filles. Ceux-ci n'en avaient pas moins le droit strict de ne pas tenir compte de cette clause qui fut introduite pour détruire ou à peu près le principe de l'élection si hardiment et si hautement proclamé.

« Quand chacun pourrait s'aliéner lui-même, dit Rousseau, il ne peut aliéner ses enfants. Ils naissent hommes et libres : leur liberté leur appartient. Nul n'a le droit d'en disposer qu'eux. »

Il est vrai qu'à cette époque, on ne pouvait demander aux rudes Portugais beaucoup de connaissances en sociologie et l'on pourrait presque dire comme le Satirique :

..... *Sed Cantaber unde
Stoicus, antiqui præsertim ætate Metelli?*

Il y parut bien.

A cette loi constitutionnelle faite pour régler l'héritage de la couronne, l'assemblée ajouta une sorte de code criminel.

La peine du talion est supprimée, et l'on est très-étonné de constater chez des Suèves et des

Wisigoths, l'absence de la *wergeld* si chère aux barbares du Nord.

Le mélange de plusieurs races et l'influence ecclésiastique apparaissent encore dans les résolutions de Lamego.

Les insultes faites aux magistrats étaient punies avec une sévérité qui devenait outrée pour le blasphème. Certaines peines étaient prononcées lorsque le noble avait pris la fuite, lorsqu'il n'avait pas exposé sa vie pour le roi ou pour l'étendard pendant le combat, lorsqu'il avait passé au service des Maures ou attenté à la personne royale. Il était défendu de mal parler de la reine et de ses filles. Comme on l'a dit plus tard : « Il ne faut pas que la femme de César soit soupçonnée. » Enfin, l'article est curieux : tout noble qui frappait de la lance ou de l'épée une femme encourait la dégradation.

Il paraît qu'il pouvait la frapper de toute autre façon.

Le roi pour affirmer son pouvoir et pour récompenser ceux qui lui avaient donné la couronne, ne devait pas manquer de s'entourer de fidèles. Il fit nobles un grand nombre des soldats qui avaient combattu à la journée d'Ourique.

Après cette consécration de son pouvoir, il continua la lutte contre les Maures. Il leur enleva la même année (1147), Evora, Santarem et Lisbonne.

Il s'empara de cette dernière ville après cinq mois d'un siège où il fut aidé par les croisés de Guillaume Longue-Épée, duc de Normandie. Cintra, Pamella et les autres places voisines ouvrirent leurs portes aux vainqueurs.

En 1148, Alphonse posa la première pierre du couvent d'Alcobaça, où s'établirent les moines de Clairvaux, conduits par le prieur Ranulpho, envoyé par saint Bernard.

Malgré son dévouement à l'Église, on remarque chez lui une grande justice et une grande finesse politique. C'est ainsi qu'après la prise de Lisbonne, il ne chercha pas à obtenir la conversion des Maures qui habitaient la ville. Pour se les attacher il leur donna des priviléges, et les autorisa à élire un juge de leur nation. Il ne voulut pas les accabler d'impôts, suivant les conseils de l'évêque, et la seule corvée qu'il leur imposa fut de cultiver les oliviers et les vignes de la couronne.

Par des libéralités en argent et en terres, il favorisa l'établissement des Templiers et des chevaliers de Saint-Jean qui étaient pour lui une armée permanente et sûre contre les incursions des Maures. Il créa l'ordre des chevaliers d'Aviz, et leur assigna des revenus. Après que la ville d'Evora eut été prise, grâce au stratagème de Gyrald, les nouveaux chevaliers s'y établirent. Ils la quittè-

rent plus tard pour aller se fixer au village d'Aviz, qui devint le siège de la maîtrise de l'ordre.

Plus tard encore, Alphonse créa l'ordre de l'Aile ou de Saint-Michel, en souvenir d'un bras ailé qu'il avait vu (à ce qu'il prétendait) à la bataille de Santarem, où il remporta sur les Musulmans une victoire signalée.

Cependant l'Église cherchait à faire suivre à sa puissance la progression que suivait le pouvoir royal. Le pape Alexandre III ne négligea pas de confirmer son titre de roi à Alphonse, et saisit l'occasion de se poser comme médiateur entre le Portugal et le royaume de Léon.

Alphonse ne cessait de réclamer ces quelques villes de Galice qui faisaient partie de la dot de sa mère. Il s'empara de Badajoz. Le roi de Léon marcha contre lui. Le combat était engagé; les Portugais lâchaient pied; Alphonse en sortant de la ville pour secourir les siens se blessa au genou à un verrou de porte. Au milieu de la mêlée, le cheval du roi, n'étant plus maintenu ni relevé par l'éperon, tomba: Alphonse eut le pied fracassé. Il fut fait prisonnier.

Il fut plus heureux contre les tribus des Almohades auxquels son fils Sanche et Bernard Froias, le Cid portugais, firent subir des pertes immenses devant Abrantès, Lisbonne et Santarem. Cette

dernière victoire avait sauvé peut-être la Péninsule.

Peu après « sans que l'âge ni les travaux eussent pu courber sa taille athlétique ni diminuer son activité et son ambition, » âgé de soixante-seize ans, le roi mourut à Coimbre. Il fut enterré dans le couvent de Santa-Cruz. Le tombeau qui renferme ses cendres lui fut élevé par Jean III.

Sans considérer ni le pays, ni la race qui l'habitent, personne n'ignore combien les commencements sont importants pour un État. Cet élan qui est imprimé à un peuple, se continue plus ou moins longtemps et se fait sentir même après plusieurs siècles. Machiavel, dans le vingtième chapitre des discours sur les décades, a dit : « deux successions ininterrompues de princes de mérite produisent de grands effets, et peuvent conquérir le monde. »

Due continove successioni di principi virtuosi fanno grandi effetti..... Sono sufficienti ad acquisitare il mondo, come furono Filippo di Macedonia e Alessandro Magno. — Cap. XX. Dei discorsi, libro I.

Après lui, Montesquieu remarque fort bien que l'une des causes de la prospérité de Rome, fut l'énergie, la vigueur et l'esprit de suite de ses rois qui donnèrent au peuple les qualités qui faisaient le fond de leur caractère. « Dans la naissance des

sociétés, dit-il, ce sont les chefs des États qui font l'institution, et c'est ensuite l'institution qui forme les chefs des États. »

Alphonse-Henriquez fut un des plus grands rois du Portugal. Soldat heureux, il agrandit l'héritage que lui avait laissé son père. Placé entre les Maures, l'Andalousie et la Castille, roi d'un peuple peu nombreux et ayant à peine une nationalité, il sut avec de petits moyens exécuter de grandes choses, suppléer au nombre par la valeur, au défaut de ressources par le génie et par l'activité. Son œuvre de législateur, quoique moins éclatante témoigne de sa justice et de sa bonté.

SANCHE, fils d'Alphonse, fut couronné à Coïmbre en 1185 ; il avait alors trente et un ans et avait épousé dona Dulce, fille de Ramon, prince d'Aragon, comte de Barcelone. Il hérita du courage, de l'énergie et des vertus de son père, mais non pas de son bonheur : la peste, la famine et les Maures désolèrent son règne.

Cependant Sanche I^{er} reçut le surnom de « Peupleur et Laboureur : » *Poblador* et *Labrador*. Il comprit qu'il lui fallait exploiter le sol conquis par Alphonse. Dans ce but, il favorisa l'agriculture, fonda des bourgades et accorda des chartes aux communes. Les serfs, après un an de séjour et

de travail dans un même lieu, devenaient de droit affranchis. Les habitants des frontières obtinrent des priviléges en compensation des invasions qu'ils avaient à subir.

Héritier des traditions de son père, il fonda de nombreux monastères et protégea les moines de saint Bernard. Il continua le couvent d'Alcobaça sous la condition que les religieux, lorsqu'il les viendrait visiter, ne lui devraient que la redevance bizarre d'une paire de bottes ou de souliers, à son choix.

Saladin s'étant emparé de Jérusalem, Sanche I^{er} fournit des sommes considérables aux chevaliers du Temple pour qu'ils allassent reprendre aux Sarrasins le tombeau du Christ.

Il favorisa les ordres de Saint-Jacques d'Aviz et des Templiers. Il faut dire toutefois que la plupart des biens concédés étaient à conquérir sur les Maures. C'était là augmenter l'ambition d'ordres ambitieux par leur constitution même, les engager à de nouveaux efforts et faire ainsi profiter la couronne; car Sanche, selon la recommandation de son père, avait eu l'habileté de conserver son droit de souveraineté.

Malgré son dévouement à l'Église, Sanche voulant résister aux empiétements du pouvoir spirituel, fut excommunié. Cependant il mourut récon-

cilié avec le Pape, le 27 mars 1211, ce qui n'empêcha pas l'archevêque de Braga d'interdire au mort l'entrée de la cathédrale de Coïmbre. Il fut enterré en dehors de l'édifice.

Son fils, **ALPHONSE II**, lui succéda. Il était âgé de vingt-six ans et s'était marié en 1201 avec **dona Urraca**, fille d'Alphonse IX, roi de Castille. Son règne fut agité par des dissensions de famille et des troubles de palais.

A la suite de démêlés domestiques relatifs à la souveraineté de quelques bourgades, les sœurs d'Alphonse II se réfugièrent à la cour du roi de Léon, ennemi naturel et acharné du Portugal. Elles implorèrent du Pape son entremise, et sur leur demande, Alphonse fut excommunié une première fois, puis une seconde, quand s'opposant énergiquement aux prétentions des Dominicains qui prétendaient s'arroger le jugement des causes criminelles, il voulut forcer le clergé à reconnaître la juridiction royale et à contribuer en hommes et en argent à la guerre contre les Maures.

Ces dissensions intestines empêchèrent les bonnes intentions d'Alphonse qui, cependant, ne laissa pas d'accorder des franchises à de nombreuses communes et de promulguer des lois pour assurer la liberté individuelle, protéger la propriété et

régler les droits civils des citoyens. Cette conduite démontre sa sagesse et son humanité; son courage et ses talents militaires sont prouvés par les exploits de sa jeunesse et par les guerres qu'il fit aux Maures.

Il remporta sur eux de nombreuses victoires, et si, devenu *gordo*, obèse, comme disent les historiens portugais, il ne put diriger le siège d'Alcazar de Sol, ce fut du moins sous son règne que tomba cette place, l'un des boulevards de la puissance musulmane dans la Péninsule.

Malgré tous les services rendus à sa patrie et à la religion même, comme il avait voulu « fixer les droits de l'Église et du clergé, » il fut excommunié. On a dit que l'excommunication l'avait mis au tombeau; on a répondu qu'au contraire, il l'avait emportée au tombeau, car il ne tint aucun compte des foudres du Vatican.

Ce roi fut un anachronisme pour son temps. Par son courage, sa simplicité, sa prudence, sa résistance aux empiétements des clercs, la publication d'un code humain et équitable et ses efforts pour l'agriculture, Alphonse II, qui mérite une place à part, a marqué son règne d'un cachet original.

SANCHE II succéda à Alphonse II, son père. Encore enfant, il avait été voué à saint Augustin

par sa mère et avait porté le capuchon de moine. Ce qui lui fit donner le surnom de *Sancho Capello*, Sanche au Capuchon.

Il commença par faire acte d'obéissance au clergé qui traitait d'égal à égal avec la puissance royale. Il s'engagea « à ne plus charger les couvents de l'entretien de ses domestiques, de ses chiens, de ses oiseaux, et autres animaux ; et à ne point s'immiscer dans les discussions entre les clercs et les moines soumis à l'évêque, à moins qu'il ne s'agit de quelque matière purement temporelle. » En retour, comme la peine d'excommunication avait pour conséquence d'interrompre le service divin, de fermer l'église, et de faire inhumer les morts sans pompe et en dehors des endroits consacrés, l'archevêque leva la sentence et fit, après exhumation, enterrer suivant le rite catholique, les cadavres des gens morts pendant l'interdit.

Plus tard, Sanche II s'avisa de mettre la main sur les biens de plusieurs clercs et de s'approprier les dîmes ecclésiastiques. Une pareille audace ne resta pas longtemps impunie. Sanche était engagé dans une guerre contre les Maures auxquels il prenait successivement Elvas, Jurumenha, Mer-tola, Serpe, Tavira, Agamonte et autres villes de l'Algarve. Le Pape, qui avait défendu par un bref

« de troubler le roi dans ses entreprises contre les infidèles, » profita des embarras de cette guerre pour excommunier le roi récalcitrant, puis il fit mieux. Il déclara le roi déchu de ses droits en faveur de son frère Alphonse. Restait à faire exécuter la bulle sans que l'influence du Saint-Siège se manifestât trop ouvertement. Dans ce but, il fomenta une conjuration. Quelques seigneurs, sous prétexte que le roi n'avait pas d'enfants et qu'il se laissait dominer par dona Mencia, investirent le palais à Coïmbre.

Effrayé et cédant à des conseils perfides, Sanche partit furtivement pour la Castille. En même temps, le gouverneur du château d'Ourem, Porto Carrero, pensa que si la Constitution de Lamego, défendait de parler mal de la reine, elle ne défendait pas de s'emparer de sa personne : il conduisit dona Mencia sous bonne escorte hors de la frontière.

« Roi perd sa place qui la quitte » dit un vieux proverbe, que confirme l'exemple de Sanche, de Jacques II d'Angleterre et de Louis XVI de France. Le clergé répandit adroïtement le bruit que Sanche, en abandonnant son royaume y avait renoncé, et qu'une nation ne devait pas fidélité au roi qui ne voulait plus la gouverner.

Sanche voulut en appeler au peuple; mais le

peuple n'existeit pas alors, et d'ailleurs n'eût pu que suivre le parti des seigneurs et du clergé. Sanche, et il est remarquable que dans cette occasion, au lieu du titre de roi il se donne le titre de *comte* (*comes*), Sanche jura de garder toutes les conventions précédemment faites, sauf son propre droit et le droit du Portugal. *Hæc omnia supradicta, Ego præfatus comes servabo, salvo meo jure et regni Portugaliæ.*

Il jura en vain ; il ne fallait pas d'ailleurs s'y tromper. Il promettait tout, quitte à ne rien tenir, et les termes de la convention et des prescriptions étaient très-larges, toute concession demandée dans l'avenir pouvant entamer les droits du royaume.

Le Saint-Siège au Moyen-âge a eu la prétention de disposer des peuples sans leur consentement ; trop souvent les peuples l'ont laissé faire. Par le seul fait de la nomination du Pape, Alphonse au mépris de la Constitution de Lamego, fut fait roi sans avoir réuni une assemblée plénière pour faire approuver son élection.

Il ne régna pas sans conteste.

Sanche II alla chercher du secours en Espagne. Avec l'aide de l'Infant de Castille, il gagna une victoire sur Alphonse et eut un moment l'espoir de chasser l'usurpateur.

Un matin en se levant, il se vit seul : son camp avait été abandonné. Des religieux s'y étaient introduits : par la simple lecture de la bulle qui excommuniait Sanche et proclamait sa déchéance ils avaient détaché de lui les troupes de son allié.

Sanche reconnut alors que la lutte n'était pas égale. Il eût fallu pour la continuer un caractère énergique et fortement trempé. Il n'était qu'un homme faible et superstitieux, chez qui, malgré tout, reparaissait l'enfant voué à saint Augustin.

Il s'inclina, renonça au trône et se retira à Tolède où il mourut en 1248. Au moment où il fut abandonné de tous, on se plaît à voir encore quelques dévoués lui rester fidèles jusqu'à la mort. Tels sont Pacheco, commandant le fort de Celorico, et Martin de Freytas, qui, gouverneur de Coïmbre, alla remettre les clefs de la place entre les mains du roi mort, en disant à celui qui ne pouvait plus l'entendre : « J'ai souffert la faim, la soif, et bravé tous les périls tant que vous avez vécu, ô roi ! pour vous prouver ma fidélité. A présent que vous êtes mort, je remets entre vos mains les clefs de la ville dont vous m'avez confié la garde ; c'est l'unique devoir que je puisse vous rendre. Je dirai aux habitants de Coïmbre que vous ne vivez plus et que nous pouvons désormais reconnaître Alphonse, votre frère, pour roi, sans

manquer au devoir que nous avions contracté envers vous. »

ALPHONSE III se fit pardonner son usurpation. Marié à la comtesse de Boulogne, il voulut se faire un allié du roi de Castille en épousant sa fille. La comtesse obtint du pape Alexandre IV une excommunication contre son volage époux (1255). Cette brouille d'Alphonse III avec l'Église ne fut pas de longue durée, le clergé s'étant assuré qu'il valait mieux avoir le roi pour ami que pour ennemi.

Sa vigueur dans le gouvernement, son habileté dans les négociations et sa bravoure entreprenante lui gagnèrent le cœur des Portugais.

A l'intérieur, il détermina la valeur des espèces monétaires, apaisa les haines qui divisaient en deux camps les familles nobles et résista aux prétentions du clergé. Pour encourager le commerce maritime et l'industrie nationale, il promulgua plusieurs sages ordonnances et établit des foires franches où tous les marchands, sans distinction de nationalité, étaient assurés de trouver bon accueil et protection.

Au dehors, il étendit les limites du Portugal, par voie de négociations du côté de la Castille, par les armes du côté des Maures auxquels il prit Faro,

Albufeira, Loulé, Aroucha et Arcéna, puis bientôt tout le beau pays des *Algarves*. Il mourut à Lisbonne, le 16 février 1279. Il eut le talent de faire lever une excommunication qu'il avait fait différer pendant dix ans.

DENIS, son fils, prit les rênes du gouvernement avec une fermeté qu'on n'eût pas attendue de sa jeunesse.

Son père lui avait fait donner une éducation très-distinguée par les Portugais Lourenço Gonçalves Magro, Nuno Martins de Chacin, et par le français Aymeric d'Ebrard. Il l'avait rompu de bonne heure aux affaires publiques.

Son frère Alphonse se révolta. Bientôt, après le siège d'Arronches et grâce à l'intervention de la reine Isabelle, cette fille de don Pedro d'Aragon, que l'Église devait mettre au nombre des saintes les plus illustres, et que Denis avait épousée en 1282, Alphonse abandonna ses prétentions au trône, se réconcilia avec son frère et se soumit à son roi.

Libre désormais, Denis s'occupa de son royaume. Il le parcourut, accueillant familièrement tous les citoyens, prenant leurs avis, et écoutant leurs plaintes. Il protégea l'agriculture, et favorisa dans ses domaines l'affranchissement des serfs. De là son surnom de *Rey Labrador* (roi laboureur).

Son dévouement et ses efforts le firent appeler le *Père de la Patrie*; la fondation de l'Université de Lisbonne et ses talents poétiques lui méritèrent le titre de *Père des Muses*.

Ce n'est pas tout. Le sol fertile de Leiria était menacé par les sables de la mer.

Denis, devançant Daubenton, fit planter de vastes forêts de sapins, qui non-seulement fixèrent le sol mouvant, mais fournirent encore par la suite des matériaux de construction à la marine.

Il chercha à développer l'industrie minière en permettant à tout citoyen d'exploiter les mines de fer, moyennant une redevance qui n'allait qu'à un cinquième du minerai extrait, et en comblant de priviléges ceux qui s'engageaient à faire valoir les mines d'or découvertes entre Cezimbre et Almada.

D'un autre côté, il cherchait à augmenter la puissance de la marine marchande et de la marine de guerre. Lisbonne posséda des chantiers où affluèrent bientôt les ouvriers étrangers qui construisirent assez de vaisseaux pour que le Portugal pût désormais rivaliser avec les premières puissances maritimes de l'Europe.

Un tel fait ne peut passer inaperçu, car c'est le roi Denis qui donna à ses sujets le goût des expéditions aventureuses et les moyens de les entreprendre.

En 1318, afin de remplacer l'ordre des Templiers et combattre les infidèles, il institua l'ordre des chevaliers du Christ. Ce n'est pas cependant qu'il se soit montré outre mesure grand partisan de l'Église. Sa piété savait, au risque de l'excommunication, céder à la raison d'État. Il défendit aux corporations monastiques d'acquérir des immeubles, par legs, donations ou achats et les empêcha ainsi d'agrandir et leurs domaines et leur influence. Dans le même but, il défendit à qui-conque entrerait dans les ordres de vendre ou de donner ses biens. La succession était ainsi réglée : les deux tiers revenaient aux héritiers naturels ou à la couronne, l'autre tiers suivait la volonté du donateur; encore celui-ci ne pouvait-il en disposer qu'en faveur de personnes qui s'engageaient à ne pas transmettre ce legs à des ordres religieux.

Toutes ces mesures étaient nécessaires. Jusqu'à ce moment, les donations avaient eu pour résultat de convertir les meilleures terres en biens de main-morte. Ces biens étaient exempts d'impôts : de là double préjudice, pour les habitants qui n'avaient plus de terres cultivables et pour le roi qui manquait de revenus.

Rome sentit que Denis n'était pas « roi à se laisser damer la pion, » comme dit un historien

portugais. Elle ne fit pas même la moindre observation quand Denis fit emprisonner des membres du clergé qui avaient participé à la révolte de son fils.

Denis expira en 1325, à l'âge de soixante-trois ans. Il fut, selon sa demande, enterré dans le magnifique couvent d'Odivellas.

ALPHONSE IV, dont deux révoltes successives attestaient l'ambition et dont les chasses violentes aux ours et aux sangliers ne pouvaient lasser la vigueur, monta sur le trône en 1325. Il fut surnommé le *Brave*, le *Fier* ou le *Cruel*.

Les Cortès réunies prêtèrent le serment d'usage, et eurent à s'occuper d'un fait qui prouve la barbarie des mœurs de l'époque. Les Chrétiens ne voulant pas souffrir que les Juifs et les Maures prissent le costume portugais, leur enjoignirent de porter à l'avenir une marque distinctive.

Après douze ans de guerre contre la Castille, Alphonse IV s'unit à ce royaume pour combattre les Musulmans. Il fut le héros de la bataille de Salado ou de Tériffe, bataille dans laquelle deux cent mille infidèles trouvèrent la mort. Il ne fallut que douze galères et quinze jours pour ramener en Afrique les débris d'une armée qui, pour passer en Espagne, avait exigé cinq mois et

soixante galères. Quatre cent mille hommes manquaient.

Le règne d'Alphonse IV est signalé par le premier de ces tremblements de terre qui depuis désolèrent si souvent le Portugal, et par une peste qui enleva la moitié de la population de Lisbonne.

Le roi sut, autant qu'il était possible, se montrer à la hauteur de sa tâche et réparer ces désastres par l'activité qu'il déploya et par les encouragements et les secours qu'il prodigua.

On serait tenté de lui reprocher le meurtre d'Inès de Castro, si on ne savait que la raison d'État ou le caprice font taire chez les rois tout autre sentiment.

Alphonse avait un fils, Pierre. En 1340 ce dernier épousa Constance, fille de Jean Manuel, duc de Penâfiel.

Parmi les dames d'honneur de Constance était Inès de Castro. L'infant Pierre en devint amoureux. Constance, après avoir su pendant cinq ans contenir la passion de son mari, mourut en 1345, à la suite de couches. Dès lors, Pierre libre de toute contrainte, se laissa aller à son amour qui dura assez longtemps pour que trois enfants naquissent de la secrète union qu'il contracta avec Inès et qui fut bénie par l'archevêque de Guarda.

Les nobles du royaume soupçonnèrent ce mariage. Inquiets de l'influence d'Inès sur son mari, irrités des grands airs des frères d'Inès, Ferdinand et Alvar, qui, à leur orgueil de Castillans ajoutaient toutes les hauteurs et tous les dédains de favoris, les nobles jurèrent la perte d'Inès.

Les représentations du roi à l'Infant et du père au fils, restèrent sans résultat. On démontra à Alphonse qu'il ne lui restait qu'un parti, la mort de la maîtresse ou plutôt de la femme de son fils.

Le roi était à demi ébranlé. Accompagné de quelques conjurés, il partit de Montemayor et se rendit à Coïmbre où Inès habitait dans le palais de Sainte-Claire.

Pierre, qui avait redouté autrefois un dénouement fatal, n'avait plus aucune crainte.

Ce jour-là il était parti à la chasse.

Inès apprenant l'arrivée du roi et son dessein, alla à sa rencontre jusqu'à la porte du palais. Elle se jette aux pieds d'Alphonse, lui demande pardon, imploré sa pitié, et lui montrant ses enfants, dit d'une voix entrecoupée de sanglots : « Ce sont les fils de votre fils ! » Le roi fut touché de la beauté d'Inès, de ses larmes, de la grâce de ses enfants ; il se retira sans rien ordonner.

Les conjurés se sentirent perdus. Ils virent qu'il fallait tout oser. Les trois principaux d'entre eux,

Lopez Pacheco, Pierre Coëlho, et Gonzalès entourent le vieux roi, ils lui représentent la honte de cette alliance, la morgue croissante des Castillans, les murmures du peuple, le mécontentement des nobles. Sans lui laisser aucun répit, ils le pressent et finissent par exiger la mort d'Inès.

Le roi fut-il vaincu par ces instances, céda-t-il à son naturel violent et cruel, prononça-t-il ces malheureuses paroles : « Faites ce que vous voudrez ; » ou les conjurés puisant leur audace dans leur péril, agirent-ils sans ordre ? Le fait a été discuté. Cependant les trois seigneurs retournent au palais, et poignardent la malheureuse Inès.

Lorsque Pierre revint de la chasse il ne trouva plus qu'un cadavre. Son désespoir et sa douleur furent immenses. Il fit enterrer Inès, puis résolut de se venger. Accompagné de ses beaux-frères Ferdinand et Alvar de Castro, il souleva les provinces d'entre Douro et Minho, jurant de ne poser les armes que lorsqu'on lui aurait livré les trois meurtriers d'Inès.

Pourtant il se déclara satisfait de leur exil ; il cherchait à se rapprocher de son père qui descendait lentement vers la tombe et qui mourut le 28 mai 1357.

PIERRE I^{er}, en montant sur le trône, commença par s'allier avec le roi de Castille contre le roi d'Aragon. Celui-ci avait donné asile aux trois assassins. Pierre exigea qu'ils lui fussent remis. Pacheco, prévenu à temps, put s'enfuir en France. Gonzalès et Coëlho furent livrés et soumis aux plus épouvantables tortures. Le roi lui-même (tant son ressentiment était opiniâtre et implacable) les souffleta, prit plaisir à leur voir briser les membres. Il se rassasia à loisir de sa vengeance, quand, sur l'échafaud dressé à Santarem devant le palais, le bourreau ouvrit à Coëlho la poitrine et à Gonzalès l'épaule, pour leur arracher le cœur tout pantelant. Après quoi, les corps furent brûlés et les cendres jetées au vent.

Pierre avait atteint deux des meurtriers. Mais il avait conservé la plus violente rancune contre la cour et contre les seigneurs dont la complicité cachée, l'indifférence ou les murmures avaient poussé à l'assassinat d'Inès.

Sa justice prit une forme sinistre. Il fit ouvrir le tombeau d'Inès. Depuis cinq ans les vers avaient fait leur œuvre. De cette femme qui avait été « belle entre les belles, » il restait un squelette aux chairs pourries et infectes. Le roi le regarda d'un air dur, les yeux secs et les dents serrées ; puis il prit la parole et dit qu'il avait épousé Inès,

et que son mariage avait été bénî par l'archevêque de Guarda. Il ordonna que ce cadavre puant fût sacré roi, qu'on le couronnât et qu'il fût revêtu des habits et des ornements royaux, puis chaque courtisan dut venir s'agenouiller devant cette majesté posthume et lui baiser la main dont les os craquaient avec un bruit épouvantable, dit un témoin oculaire.

Après ce défilé, du palais de Sainte-Claire, Pierre fit transporter le corps au couvent d'Alcobaça et le fit suivre à pied par toute la cour, à laquelle il infligea ainsi une marche de vingt lieues.

Du reste, ce roi se montra juste, intègre et éclairé. Les magistrats avaient des priviléges exorbitants ; assurés de l'impunité, ils commettaient des abus de pouvoir et des malversations, et empiétaient aussi bien sur les droits des communes que sur la liberté des citoyens. Il fallait un remède à cet état de choses. Pierre convoqua une assemblée générale à Elvas, en 1361, restreignit ces priviléges, diminua les degrés de juridiction, simplifia la procédure et assura dans tout son royaume la sécurité des biens et des personnes.

La justice impartiale était son rêve : plus le coupable était élevé, plus il déployait de rigueur. Il aimait à paraître en public porteur d'un sceptre garni de lanières de fouet, comme pour indiquer à

tous qu'il était roi, mais qu'il était aussi un sévère et impitoyable justicier.

Ce n'est pas à dire que ses procédés fussent juridiques, mais ils étaient équitables et parfois spirituels. Voici deux traits empruntés au chroniqueur Nunez de Liâo.

Un jour, une femme de Santarem demanda audience au roi qui était alors à Evora. Elle se plaignait qu'un ecclésiastique avait assassiné son mari et qu'à cause de son caractère sacré, il n'avait pas été puni. Peu après, Pierre fit le voyage de Santarem, s'enquit du crime et s'assura de sa réalité. Il vit un tailleur de pierres fort et robuste : « Va, lui dit-il, tuer ce prêtre ; sois discret, je te donne ma parole que tu ne seras pas inquiété ; seulement frappe fort et que le coup soit mortel. » Le tailleur de pierres obéit ; on l'arrête, on l'emprisonne, on instruit son procès. Les juges prononcent la sentence ; c'était la mort. On apporte au roi les pièces du jugement : « Comment, dit-il, n'a-t-on pas fait mention du meurtre commis par le prêtre ? » — « Il a déjà subi sa peine, » répondirent les juges. — « Et quelle peine, » demanda le roi. — « Le tribunal lui a interdit ses fonctions sacrées. » — « Bien jugé, répliqua Pierre, seulement, puisqu'un clerc pour tuer un laïque n'encourt que la suspension de ses fonctions, il me semble que lors-

qu'un laïque a tué un clerc, il est juste, par réciprocité, que le laïque soit suspendu des siennes. En conséquence, je défends au tailleur de pierres, sous peine de mort, de reprendre son métier; je lui ordonne d'épouser la veuve qui, tout le temps du procès, lui a apporté à manger, et donne à tous les deux de quoi vivre. »

Le trait est à coup sûr original.

Dans une autre occasion, deux pages du roi furent convaincus d'avoir assassiné un marchand juif et de l'avoir volé. On eut beau dire au roi que tuer ou voler un marchand juif n'était qu'une peccadille. Il se fit amener les coupables et leur reprocha, les larmes aux yeux, le crime qu'ils avaient commis; puis, malgré les instances de sa cour, malgré son affection pour les meurtriers, il les envoya à l'échafaud.

Sous son règne, l'agriculture, les pêcheries de la marine et les finances atteignirent un développement et une prospérité jusqu'alors inconnus. *E diziam as gentes que tæs dez amnos nunca ouve em Portugal, como astes que reinara el rei dom Pedro* (Chroniques de Lopez). Et les gens disaient que jamais le Portugal n'avait eu dix années comme celles pendant lesquelles le roi Pierre avait régné.

Pierre I^{er} s'éteignit à Estremoz en 1367. Son

corps fut transporté à Alcobaça et placé dans un tombeau de marbre à côté de celui d'Inès de Castro.

Le peuple lui donna le surnom de *Justicier*.

Son fils FERDINAND, qu'il avait eu de son mariage avec Constance, après avoir relevé les fortifications des frontières et prodigué aux Castillans faveurs, titres et argent, (ce qui lui assura quelque faveur à l'étranger, mais produisit du mécontentement en Portugal,) crut être assez fort pour revendiquer, en qualité d'arrière petit-fils de Sanche IV, la succession de la couronne de Castille.

Il entre en Galice; vainqueur sur les champs de bataille, il ne sut pas profiter de sa victoire.

On lit dans Machiavel : « Niccolo Vitelli démolit deux forteresses *in Città di Castello*, pour tenir la province; Guido Ubaldo, duc d'Urbino, rentré dans son État d'où il avait été chassé par Cesare Borgia, rasa toutes les forteresses de son duché; jugeant ainsi que ces forteresses détruites, il perdrait plus difficilement son État; les Bentivogli revenus à Bologne firent de même. (*Discorsi sopra la prima Deca di T. Livio*.) Cette conduite était sage. En Italie comme en Portugal, les places fortes étaient nombreuses, et l'effectif des armées très-restréint.

Il se produisait donc ceci : Le conquérant, pour garder ces places, affaiblissait ses troupes qui, au jour de la bataille, étaient d'une faiblesse ridicule. L'armée de manœuvre, l'armée de marche, une fois battue, les garnisons devaient se rendre à discrétion.

Ferdinand, après avoir remporté quelques succès, commit la faute de disséminer ses bandes dans les citadelles et les garnisons. Vint le jour où il dut se retirer devant les forces supérieures des Castillans. Henri de Transtamarre le suivit dans sa retraite et envahissant à son tour le Portugal, s'empara de Braga, incendia et ravagea le royaume.

Plus tard, des guerres sans motifs ou des expéditions sans but épuisèrent bientôt le trésor; Ferdinand, réduit aux expédients, eut recours à l'altération des monnaies. Comme on pouvait le prévoir, cette dépréciation du signe métallique eut pour correspondant l'augmentation de prix des denrées et un bouleversement général dans les finances publiques et les fortunes particulières.

Enfin, la paix fut conclue le 19 mars 1373 ; le roi de Portugal s'engageait à épouser Léonore de Castille.

Mais en 1381, Ferdinand s'éprit de la femme de don Juan d'Acunha. Sous prétexte de parenté, il

fit rompre cette union : au mépris de ses engagements il épousa Léonore Tellez.

La guerre recommença avec la Castille. Une révolte du peuple à Lisbonne fut promptement éteinte dans le sang. Ferdinand ne pouvant compter sur ses sujets, appela à son secours le duc de Lancastre, autre prétendant au trône de Castille.

Machiavel, auquel il faut toujours avoir recours en politique, dit, dans son *Prince* : « Les armées auxiliaires bonnes et utiles en elles-mêmes, sont toujours dangereuses pour qui les appelle; car si elles sont vaincues, on est défait à jamais; si elles sont victorieuses, on est leur prisonnier..... Ces auxiliaires sont d'autant plus dangereux qu'ils sont plus courageux. *Queste armi ausiliarie possono essere utili e buone per lor medesime, ma sono, per chi le chiama, sempre dannose : perchè perdendo rimani disfatto, e vincendo resti loro prigione.* » (Il Principe, XIII.)

La vérité que deux siècles plus tard le secrétaire Florentin mettait en lumière, se vérifia en Portugal. Les Anglais commencèrent par piller le royaume. Leurs excès furent ceux qu'on pouvait attendre de bandes brutales et féroces : elles s'y attardèrent si bien qu'avant leur concentration et leur jonction avec les troupes de Ferdinand, Henri de Transtamarre était presque aux portes de Lis-

bonne : la ville basse fut brûlée. Il fallut céder. Le cardinal Gui de Boulogne, légat du Pape, offrit sa médiation. La paix fut conclue. Jean, roi de Castille, épousait l'infante Béatrice de Portugal.

Cette guerre, selon un historien que nous avons déjà cité et auquel nous aurons à faire plus d'un emprunt, cette guerre avait été coûteuse, mais la paix fut pompeuse ; les peuples qui payaient et regardaient furent contents. Aucun traité, dit encore le chroniqueur Nunez de Liào, ne fut plus solennellement juré, aucun ne fut plus mal observé. C'est un peu le sort des traités.

Ferdinand mourut en 1383 : en lui s'éteignit la postérité mâle de la Maison de Bourgogne.

Si l'on doit reprocher à ce roi ses guerres et ses fautes, il faut le louer de la persévérance qu'il déploya pour continuer l'œuvre de ses prédécesseurs et organiser la marine. Des forêts qui avaient été plantées par Denis, il permit de tirer des bois pour construire de grands vaisseaux qui portaient au loin les produits et le nom du Portugal. C'était un double profit par la nation : car ces navires revenaient chargés de richesses et formaient ou entraînaient des équipages disciplinés et aventureux.



CHAPITRE III.

Maison d'Avis :

Jean I^{er} (1383-1433). — **Édouard** (1433-1438). — **Alphonse V** (1438-1481). — **Jean II** (1481-1495). — **Emmanuel** (1495-1521). — **Jean III** (1521-1557). — **Sébastien** (1557-1578). — **Henri** (1578-1580). — **Antoine** (1580).



la mort de Ferdinand, Léonore TELLEZ haïe de tout le monde, prit la régence pour sa fille. Jean de Castille revendiqua le trône et entra en Portugal. La situation était critique, d'autant que plusieurs nobles portugais prenaient le parti du roi espagnol.

Le maître d'Avis, Jean, bâtard du roi Pierre, instruit de la disposition des esprits, revint à Lisbonne. Léonore assise sur son trône, entourée de ses dames, donnait une fête à son amant le comte Andeiro. Le grand-maître d'Avis entre dans la salle et invite Andeiro à le suivre. Celui-ci devine son sort; tout bas il ordonne aux siens de prendre

les armes : cependant il obéit au bâtard. Les deux seigneurs se placent dans l'embrasure d'une fenêtre ; tout à coup le maître d'Avis lève le poignard sur Andeiro qu'achève un chevalier.

Les habitants de Lisbonne se soulèvent, et forcent Léonore à la retraite.

Jean de Portugal prend le titre de *défenseur* et de *gouverneur* du royaume.

Ses premières années de régence ne furent pas heureuses ; il ne put empêcher le roi de Castille de marcher en avant et de mettre le siège devant Lisbonne. Mais la peste seconda le courage du « Défenseur » et de Nuno Alvarez, le « saint connétable, » comme l'appellent les vieux écrivains. L'envahisseur dut battre en retraite.

Jean de Portugal ne se contenta pas d'être roi de fait par son épée et par l'amour des Portugais, il voulut être nommé roi par les Cortès, pour la convocation desquels il profita de la retraite du roi de Castille. Quelques voix dans l'assemblée s'élèvèrent en faveur d'un fils de Pierre et d'Inès du Castro. Jean das Regras, jurisconsulte célèbre alors et dévoué au maître d'Avis, en niant le mariage de Pierre et d'Inès, fit tomber les droits du prétendant.

JEAN, grand-maître d'Avis, fut nommé roi du Portugal et des Algarves (1385).

Mais sa couronne n'était pas assurée contre les entreprises de la Castille, ni contre les attentats. Il fit périr les conspirateurs et battit les Espagnols à Trancoso.

Sans se décourager, ceux-ci lancèrent une flotte contre Lisbonne, et attaquèrent les frontières du Portugal. Jean I^{er} n'avait que onze mille hommes mal approvisionnés; l'ennemi comptait plus de trente mille hommes. Les deux armées se rencontrèrent près d'Aljubarota, dans l'Estramadure. Le maître d'Avis était déjà établi dans une forte position; ses troupes étaient reposées. Les Castillans venaient de faire une marche forcée. Malgré leur fatigue, le roi de Castille, contre l'avis de son conseil de guerre, ordonna l'attaque. Jean I^{er} venait d'armer plusieurs chevaliers; il fit sonner à cheval.

L'artillerie espagnole (la première qu'on eût vue dans la Péninsule), commença l'action; un boulet tua du même coup deux frères de l'avant-garde du maître d'Avis et porta la terreur parmi les Portugais. Mais leur courage fut relevé par la présence d'esprit d'un fantassin qui dit: « Dieu les a punis, ces deux frères ont tué il y a quelques jours un clerc pendant qu'il disait la messe. » On sait quels effets produisent les inventions nouvelles qui apparaissent, ou les paroles qui s'en-

tendent au milieu d'une mêlée (1). » Ce simple mot sauva les Portugais, superstitieux de nature. D'ailleurs, au cri de Saint-Georges, Saint-Georges ! *adelante! adelante senhores!* En avant, en avant, mes seigneurs ! le roi de Portugal suivi de ses conseillers, de l'archevêque de Braga, plus fort à pointer de l'épée qu'à porter la crosse épiscopale, de Jean das Regras qui, dit un contemporain, « maniait la masse d'arme avec la même lourdeur que les arguments juridiques, » le roi suivi de la bande des énamourés, « *dos enamorados*, » fonça sur la ligne des Espagnols. Sa lance brisée, il empoigne sa hache ; un Castillan, Sandoval, la lui arracha avec une telle violence qu'il le fit tomber à terre sur les genoux. C'en était fait du roi, quand Sandoval fut frappé mortellement. La journée était perdue pour les Espagnols.

Le roi de Castille s'en aperçut. Il descendit de sa mule, monta sur son cheval de bataille et s'enfuit à toute bride en s'arrachant la barbe de désespoir. Il laissait deux mille chevaliers français à sa solde soutenir presque seuls l'effort des Portugais.

Après cette mémorable victoire, dont il resta longtemps pour trophée bizarre, une chaudière

(1) MACHIAVEL. *Discours sur les décades de Tite-Live.*

prise à l'armée espagnole, Jean I^{er} fit des incursions en Castille. Il fut bientôt secondé par le duc de Lancastre qui, avec trois mille chevaliers et trois mille de ces archers anglais, qui gagnaient alors les batailles, se fit couronner roi de Castille et de Léon à Sant'Iago.

Le roi Jean de Castille éprouvait tous les revers; de retour en Espagne, il avait pu se convaincre de la fureur et du deuil que faisaient naître sa défaite, car à la nouvelle du désastre, le peuple s'était soulevé et avait fait courir à la reine Béatrix le danger de la vie.

Jean I^{er} de Portugal avait conçu de ses succès un orgueil assez légitime d'ailleurs, mais que ne supportaient pas toujours ses « fidèles. » Obligé de lever le siège de Coria, il s'écria : « En vérité, il faudrait ici des chevaliers de la Table Ronde! » — « Sire, lui répondit un Vasconcellos, ce ne sont pas les chevaliers qui font défaut, c'est le roi Arthur qui manque pour les commander. »

Le duc de Lancastre fut rappelé par les troubles d'Angleterre; entre le Portugal et la Castille fut conclue une suspension d'armes qui se prolongea et qui fut renouvelée : trois ans après, elle fut rompue par Jean d'Avis qui, pour obliger les Castillans à remplir certaines obligations, s'empara de Badajoz. Les hostilités allaient recom-

mencer quand on apprit au roi que de nombreux seigneurs portugais étaient sortis du royaume.

Le connétable lui-même, quand on lui offrit le commandement de l'armée, répondit que le roi n'avait qu'à employer « ses bons conseillers. » Le bon connétable faisait allusion à Jean das Regras qui l'avait rendu suspect quatre ans auparavant. Après la paix, en effet, pour récompenser les seigneurs qui avaient suivi sa fortune, le connétable leur avait distribué des terres. Cette libéralité avait été mal vue par le jurisconsulte, et le connétable piqué s'était retiré dans ses terres en entraînant la défection de ses vassaux.

Bientôt ramené, il se multiplia sur tous les points menacés, soutint l'effort de la Castille et mérita ces mots gravés sur son tombeau : *Capitão mui valioso, — qual nunca foi vencido — mas sempre vitorioso — dos nimigos mui temido.* (Capitaine moult valeureux, jamais vaincu, toujours vainqueur, et moult craint des ennemis.) Grâce à lui, Jean I^{er} put emporter la place de Tuy et finir la guerre à son avantage.

Le roi de Portugal ayant mis à bas tous ses ennemis, se fit relever du vœu de chasteté qu'il avait prononcé comme grand-maître d'Avis. En 1387, il épousa dona Philippa, fille du duc de Lancastre. Cette alliance fut politique, car bientôt son beau-

père s'entremit entre le Portugal et l'Espagne. Après une suspension d'armes traînée en longueur, la paix fut enfin signée en 1399.

N'ayant plus rien à craindre de l'extérieur, Jean I^{er} ne négligea rien pour rendre heureux son royaume; il régla les impôts, rendit la justice; il se rendit redoutable à la noblesse; l'abaissement des grands fut l'affaire d'un jour. L'établissement du pouvoir monarchique fut soudain, tant « une pilule aggrégative d'un bon coup de poignard, » comme dit Brantôme, impose le respect.

Les orgueilleux vassaux n'osèrent souffler mot quand, par une ordonnance, il les obligea à rendre à la couronne les domaines qu'ils avaient reçus, sous quelque titre que ce fût.

Ma ecco venir l'esercito degli eroi; voici venir une armée de héros. En effet, Jean I^{er} fut grand par sa valeur, son mérite, son habileté et ses succès; il fut grand par ses enfants.

Il en eut huit de Philippa : Édouard qui régnera (nous aurons lieu d'en reparler); Dom Pedro, humaniste, poète dont les œuvres sont un des premiers monuments de l'imprimerie dans la Péninsule, traducteur de Cicéron, voyageur que Venise honora et savant qui se confinait à Sagres pour mieux étudier et pour mieux oublier sa naissance. Son exemple fut suivi par son frère Henrique, qui

s'attacha aux mathématiques et à la géographie et fonda l'école de la marine; enfin Fernand, que nous retrouverons plus loin.

Jean, qui n'était alors que maître d'Avis, avait encore eu d'une plébéienne (avant le mariage qu'il contracta avec Philippa) un fils nommé Alphonse, qui, comte de Barcelos et duc de Bragance, prêta le secours de sa force et de son courage aux armes portugaises.

« Ces princes ne pouvaient être que courageux, tenant de leur père, et vertueux tenant de leur mère. » La cour même, si propre à corrompre les jeunes âmes, était d'une « pureté » remarquable, et l'on disait avec justice « qu'il n'y avait pas une seule femme que pût atteindre la calomnie. » Dès leur jeune âge, les infants avaient eu des exemples d'une de ces terribles sévérités qui laissent toujours un souvenir.

Un chevalier, Fernand-Alphonse, camérier du roi, séduisit une Béatrice de Castro qui l'admit une nuit dans sa chambre. Malgré les reproches de Jean, Fernand-Alphonse continua ses visites; il est arrêté, il s'enfuit et se réfugie dans une église. Le roi est prévenu, il s'en va à pied sans suite, entre dans le lieu sacré et fait arracher le coupable cramponné au maître-autel. Jeté en prison, bien que Béatrice de Castro lui eût permis d'avouer leur

mariage, malgré l'intercession de la cour et de la reine, le camérier fut brûlé vif.

On raconte même que Béatrice, craignant le bûcher, envoya supplier le roi. Celui-ci fit une de ces réponses d'une hauteur qui aide à comprendre certains des vers de Corneille nourri de cette littérature espagnole dont l'emphase et la fierté sont surpassées par la littérature portugaise. « Je ne veux pas la châtier en rien, dit le roi. Elle est assez punie, elle parente du roi, d'avoir à vivre en se souvenant d'avoir appartenu à un homme de bas étage. »

Cependant les infants pensaient que

« *Miserum est aliorum incumbere famæ.* »

Ils étaient las de repos et se plaignaient, eux aussi, que « leur grandeur les attachât au rivage, » et voulaient « du sang des Africains arroser leurs lauriers. » (*Le Cid*, Act. II.)

Jean ayant compris que les guerres, si glorieuses qu'elles fussent, ne valaient pas le travail fécond de la paix, chercha à le développer de tout son pouvoir.

Le vieux roi, « le fort ouvrier aux œuvres de bataille, » fut surpris par la mort en 1433. Il avait alors soixante-seize ans : le royaume jouissait de

la tranquillité la plus profonde à l'intérieur et du respect à l'extérieur.

Le fils aîné de Jean I^{er}, ÉDOUARD, avait quarante-deux ans quand il monta sur le trône. Il avait tout ce qu'il fallait pour faire le bonheur du Portugal; mais il était probablement né sous une mauvaise étoile; car les cinq années de son règne furent traversées par des calamités qui paralysèrent sa bonne volonté.

En 1434, il rassembla les Cortès et ordonna de réunir en un seul code, désormais obligatoire, les lois, ordonnances et coutumes promulguées précédemment.

En 1435, son frère Ferdinand, d'humeur aventureuse, avait voulu faire en Afrique une expédition approuvée par Henrique, son frère, par la reine Léonore et enfin commandée par une bulle émanée de Rome. Le roi se décida, bien qu'à regret, à porter la guerre à Ceuta. Dans ce but, il ne négligea aucune précaution. Il fit répandre le bruit que l'expédition était dirigée contre la Hollande.

Sur ces entrefaites, la reine mourut; Jean I^{er} en ressentit une douleur profonde, mais sur son âme énergique le chagrin n'avait pas de prise, il ordonna à la flotte de mettre à la voile.

Tous les soldats avaient reçu par bref spécial

des indulgences du pape Jean XXIII. Les Portugais assaillis par la tempête, furent pendant plusieurs jours entre la vie et la mort. Enfin, ils purent débarquer à Ceuta, dont le siège commença.

On vit alors l'infant Henrique, dont les études scientifiques ne faisaient pas pressentir un soldat, montrer une vaillance héroïque. Le 21 août 1415 la ville fut enlevée : le butin était immense. Pierre de Ménézés qui se flattait « avec un bout de sureau » de défendre Ceuta contre les Maures, restait gouverneur de cette ville. Pendant vingt-deux ans il sut la protéger.

Cette conquête était importante, non-seulement parce qu'elle donnait aux Portugais un point d'escale sûr, mais aussi parce qu'elle jetait à bas le fantôme de la puissance mahométane et parce qu'elle ouvrait un nouveau champ à l'activité de la nation. Toutefois elle eut l'inconvénient de lancer le Portugal dans ce que le dix-neuvième siècle a nommé les « aventures. »

En effet, l'expédition commencée par un succès avec Jean I^{er} finit par un désastre sous Edouard. L'armée dirigée sur Tanger devait être de quatorze mille hommes; quand l'infant la passa en revue sur le rivage africain, elle n'était plus que de six mille hommes.

Il fallait une audace presque téméraire pour

vouloir assaillir Tanger avec aussi peu de monde. Néanmoins le siège fut poussé avec vigueur. Les travaux d'approche durèrent trente-huit jours ; tout était prêt. L'assaut fut ordonné. Les échelles se trouvèrent trop courtes. L'échec était grave. Subitement les Portugais se virent entourés par une armée maure. Etroitement bloqués et affamés, il leur fallut se rendre et accepter les conditions les plus dures : remettre Ceuta et donner des otages.

Parmi ces derniers fut livré l'infant Ferdinand (1437). Conduit à Fez, il y fut l'objet de persécutions et de tourments ; rien ne put ébranler sa douce fermeté. Le Portugal, le roi en apprenant les souffrances du malheureux prince, voulurent rendre Ceuta et sauver Ferdinand ; mais la Cour de Rome s'opposa à cette transaction.

..... *Verbosa et grandis epistola venit
A Capreis.*

Il n'appartenait à aucun prince, disait la lettre du Pape, de rendre à Mahomet des églises consacrées au culte.

Le roi n'eut pas assez d'énergie pour suivre l'impulsion de son cœur. Ce n'est pas, lui disait-on, par des échanges ou par de l'or que l'on

pouvait obtenir la liberté de l'infant, mais par les armes. La peste survint et dévasta le royaume : l'expédition fut remise.

La guerre de Ceuta avait été désastreuse pour le Portugal ; par le conseil de Jean das Regras elle devint favorable à la couronne. Sept mille nobles Portugais étant morts devant Ceuta, il ne restait plus que des « quenouilles. » Le jurisconsulte imagina que les donations du feu roi étaient transmissibles aux seuls mâles et que ceux-ci manquant, les terres étaient reversibles à la couronne. C'est ce qu'on a appelé la loi *mentale*.

Cependant l'infant se dévouait pour conserver Ceuta au Portugal et mourait lentement de misère, de consomption et de chagrin. Après dix ans de captivité, en 1443, la dysenterie l'enleva. Le roi de Fez fit vider le cadavre, il le fit remplir de paille et accrocher à la muraille : sinistre défi à la chrétienté. Seul le cœur fut sauvé, et quelques années plus tard fut déposé dans le tombeau du roi Jean.

En 1438, le roi Edouard succomba à la douleur que lui causaient la captivité et la fin de son frère bien-aimé, autant qu'à l'épidémie. Mais du moins, il ne mourut pas tout entier, selon l'expression d'Horace, et laissa une preuve de son esprit et de son cœur dans le *leal conselheiro*,

le loyal conseiller, mélange exquis de fines pensées et de conseils moraux.

L'héritier du trône, **ALPHONSE V**, n'avait alors que six ans. La reine Léonore qui, par le testament d'Edouard, devait être régente, fut obligée de partager le pouvoir. L'infant don Pèdre, duc de Coïmbre, oncle d'Alphonse, reçut le titre de *Défenseur du royaume*. Selon un vieux chroniqueur, il paraissait un homme divin, *parecia hominem divynal*; les bons l'aimaient, les méchants le haïssaient.

La reine Léonore resta tutrice et le comte d'Arrayolos fut chargé de la justice.

Léonore détestait don Pèdre avec une animosité que partageait Alphonse, comte de Barcelos, devenu duc de Bragance. Tous les deux s'entendirent avec les enfants d'Aragon, frères de la reine, et engagèrent le roi de Castille à envoyer un ambassadeur chargé de réclamer que la régence fût, selon la volonté du roi mort, donnée à Léonore.

Don Pèdre opposa un refus à cette demande, et souleva le peuple de Lisbonne contre la reine, qui s'enfuit en Castille (1440). Elle y mourut dans l'indigence et selon toute probabilité empoisonnée. Le peuple qui, un jour avait chassé l'archevêque de Lisbonne sous le seul prétexte que ce prélat

était la créature ou le favori de la reine, se garda bien de pleurer cette Léonore.

Une junte convoquée décida que le pouvoir, jusqu'à la majorité du jeune roi, appartiendrait à don Pèdre qui se prépara à la guerre dont l'Espagne le menaçait.

Cette régence, qui dura dix ans, fut très-remarquable. Don Pèdre fit réviser le code du roi Edouard; il fit sortir les ordres militaires de la dépendance espagnole; son activité fut immense, il favorisa les voyages et prépara les éléments pour les grandes découvertes qui font la gloire du Portugal.

Don Pèdre tint toujours à s'effacer, et on raconte de lui un fait bien curieux : Les citoyens voulant lui prouver leur admiration, demandèrent au régent « licence de lui éléver des statues dans les lieux publics. » Il les regarda en souriant, puis hochant la tête avec mélancolie, il leur répondit doucement : « Mes enfants, si ma statue était faite, il viendrait des jours, (prochains qui sait,) où en récompense du bien que de votre aveu je vous ai fait et en récompense de celui que je vous ferai, il viendrait un jour où cette statue serait brisée par vos enfants et peut-être par vous-mêmes. Que Dieu me garde ! Voilà ce que j'attends de vous, voire quelque chose de pis ! »

Ne sent-on pas dans ces paroles la marque d'un grand cœur?

Dom Pèdre, sans s'en douter, paraphrasait l'éloquent passage où le satirique montre la statue de Sejan arrachée de son socle et fondue pour fournir des poèles et des chaudrons.

..... *Deinde ex facie toto ex orbe secunda
Fiunt urceoli, pelves, sartago, patellæ.*

Les hommes politiques ne devraient jamais rien attendre de la reconnaissance publique, et toujours se souvenir que le peuple,

Sequitur Fortunam, et odit damnatos.

Le malheur de Dom Pèdre commença en 1445. Son neveu ayant atteint sa quatorzième année, dom Pèdre le fit déclarer majeur par les États réunis à Lisbonne.

Alphonse V, qui avait épousé la fille du régent, écrivit à son beau-père afin de lui témoigner sa reconnaissance pour les services rendus et l'engager à garder l'administration. Dom Pèdre n'y consentit qu'à regret.

La confiance du roi ne tarda pas à s'altérer, grâce aux insinuations du duc de Bragance et de l'archevêque de Lisbonne, ligués contre dom Pèdre

qui, en 1447, fut prié par le roi de se « considérer comme dégagé de tout souci des affaires du gouvernement. » Dom Pèdre, duc de Coïmbre, se retira dans ses terres.

Peu après, le duc de Bragance leva des soldats et voulut passer sur les terres du duc de Coïmbre. Dom Pèdre supporta l'outrage. Sa disgrâce fut complète. On s'étonne de l'animosité du roi; on n'est pas moins surpris que Henrique, frère de dom Pèdre, ne l'ait ni soutenu, ni défendu. Sa fille même, la reine, était trop faible pour lui être utile. La coterie dirigée par l'archevêque de Lisbonne représentait au roi combien l'infant était dangereux. « Et les choses allant de mal en pis, dit-il lui-même dans une lettre, ils ont ameuté contre moi et m'accusent d'avoir empoisonné Édouard, mes frères et la reine Léonore. »

Pour irriter davantage le roi, on lui disait que dom Pèdre voulait lui enlever la couronne. Alphonse V n'y tint plus; malgré les larmes de la reine qui intercédaient pour son père, il rassembla une armée.

Le duc de Coïmbre, sur le conseil du comte d'Avranches, résolut de venir à la cour afin de se disculper de l'accusation; il voulait demander justice et combat contre ses accusateurs. Il se mit en route à la tête de cinq mille hommes. Les conjurés

profitèrent de cette démarche pour dire au roi : « Le voilà qui jette le masque, il vient s'emparer de Lisbonne et reprendre le trône. »

Le roi envoya des troupes contre don Pèdre. Celui-ci était arrivé près du ruisseau d'*Alfarro-beira*. A la vue de l'ennemi, il demanda au comte d'Avranches, Alvaro d'Almada : « Êtes-vous prêt à mourir comme moi ? » Le comte lui répondit : « Oui, ne suis-je pas votre frère d'armes ! »

Le récit du combat a été fait par un de nos vieux chroniqueurs, Olivier de La Marche.

Le duc fit faire un fossé, mettre l'artillerie en batterie, et ordonna ses troupes. Il allait expédier « aucuns des plus notables pour aller au roya en toute humilité pour soy recommander en sa bonne grâce, » lorsqu'après une escarmouche de gens de trait, le combat s'engagea ; don Pèdre fut percé d'une flèche. Le désordre se mit dans ses troupes : Le comte d'Avranches soutint la lutte : accablé de fatigue, il quitta la mêlée, rentra dans sa tente, but un peu de vin, revint au combat en mangeant encore et continua à lutter. Ses forces s'épuisèrent. Alors, jetant l'épée, il dit ces mots, vraiment superbes dans leur emphase : « O mon corps, tu n'as plus de forces ; toi, mon âme, meurs ! Mes garçons, continua-t-il en se couchant à terre, ras-sasiez vos épées ! »

Tant d'héroïsme ne méritait pas l'outrage qui lui fut fait. On lui coupa la tête qui fut fichée sur une lance,

Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats (1).

Le corps de don Pèdre eut un sort à peu près semblable. Il resta exposé tout le jour.: la nuit venue, des goujats le placèrent sur un bouclier et le jetèrent dans un coin sur un monceau de cadavres. On ne fit pour lui « aucune oraison. » Il fut enterré, dit un historien, comme le dernier des hommes.

Seulement après sa mort, la reine, sa fille, parla pour lui. Alphonse consentit à écouter sa demande : il n'avait plus rien à craindre. La reine alla donc chercher en grande pompe le cadavre de son père. Don Henrique voulut bien se distraire de ses cartes pour conduire le deuil du frère bien-aimé d'Édouard.

Et cependant, cinq ans après, tant la haine de l'archevêque était opiniâtre, Alphonse, suivant la coutume catholique du Moyen-âge, ordonna de faire le procès à la mémoire du duc de Coïmbre. Cette conduite indigna l'Europe, mais eut du

(1) CORNEILLE. *Pompée*, Act. II.

moins l'avantage de rendre évidente l'innocence de celui qui, dans toutes les cours, était surnommé le *loyal chevalier*.

En 1455, la reine mourut.

Du moins, il faut le reconnaître, les agitations ne s'exerçant que dans la Cour, le Portugal jouissait de la paix. Le royaume, administré sagelement et d'après les maximes du régent, prospérait. Le roi en profita pour déployer son activité à l'extérieur.

Une première expédition réussit. La résistance d'Édouard de Ménézès, fils du célèbre Pierre de Ménézès, triompha de l'obstination des Maures (1458).

L'année suivante mourut l'infant Henrique, surnommé *Henri le Navigateur*. Retiré sur son promontoire de Sagres, il se livrait tout entier aux mathématiques et à la géographie. « Que de fois le soleil ne l'a-t-il pas retrouvé dans la place qu'il occupait la veille et détruisant sa santé par l'étude! » L'historien qui parle ainsi, se doutait-il que Cicéron, dans son *de Senectute*, dit : *Mori pœne videbamus in studio dimetiundi cœli atque terræ..... quoties illum lux noctu aliquid describere ingressum, quoties nox oppressit, quum mane cœpisset? Quam delectabat eum, defectiones solis et lunæ multo nobis ante prædicere?*

Henri poursuivait ces études, dans l'espoir de découvertes. Il chargea d'explorations lointaines deux jeunes gens qui « trouvant mal employé le temps qu'ils passaient dans le repos, voulaient faire œuvre de leur corps. » L'un était Tristan Vaz, l'autre Gonzalès Zarco.

Ce dernier, d'après un poète de cette époque, serait celui qui, *com nome eterno*, fut le premier à se servir sur mer *da dura fruta de Vulcano*, ou, si l'on veut, de l'artillerie et de la poudre à canon.

En 1418, Tristan Vaz et Gonzalès Zarco, poussés par des vents contraires, ne purent suivre les instructions de l'infant Henri et durent aborder à une petite île qu'ils nommèrent *Porto Santo* : île légendaire où croissaient en abondance des arbres célèbres au Moyen-âge et pour les vertus qui leur étaient attribuées et pour leur tronc dans lequel se creusaient des pirogues à huit rameurs.

Au bout de quelques jours, Tristan Vaz et Zarco remirent à la voile pour le Portugal. Quelques mois après, ils reprenaient la mer. Bartholomeo Perestrelloles accompagnait. Ils établirent à Porto Santo une colonie qui fut ruinée par une étonnante multiplication de lapins : néanmoins, les trois chefs poursuivirent leurs découvertes.

Ils abordèrent d'abord à *Madère* qui prit son

nom des forêts dont elle était couverte (*madeira*, bois). Ils firent le tour de l'île et en prirent possession. La nouvelle de cette découverte fut portée à Henri qui donna des priviléges aux aventuriers.

La colonisation de Madère commença en 1420. Elle fut éprouvée d'abord par l'incendie des forêts qui faisaient la richesse de l'île. Pourtant ce désastre eut des suites heureuses. On y planta des vignes pour lesquelles Chypre, la Sicile, la Toscane fournirent leurs meilleurs plants; c'est de là que date la célébrité des vins de Madère. L'île devint la propriété de l'ordre du Christ.

Douze ans après, Gonzalo Velho Cabral das Pias, *fidalgo muito honrado e nobre*, « gentilhomme moult honoré et moult noble, » en navigant à l'aventure, découvrit les *Açores*. L'île Terceira, la troisième des Açores, fut occupée, puis Pico, Flores et Corvo.

L'élan est donné. Le royaume portugais s'étend lentement. Le normand Jean de Bethencourt avait retrouvé ces îles fortunées, « plaisantes et bonnes, et où il peut arriver beaucoup de marchands, car il y a, par espéciale grâce, deux bons ports et bien ayrés. » Ces îles Canaries étaient les îles fortunées dont parle Pline l'Ancien et dont le Tasse a laissé une description poétique :

Ed eran queste l'isole Felici :
 Così le nominò la prisca etate ;
 A cui tanto stimava i cieli amici ;
 Che credea volontarie e non arate
 Qui partorir le terre ; e'n più graditi
 Frutti non culte germogliar le viti.
 Qui non fallaci mai fiorir gli olivi ,
 E'l mel dicea stillar dall' eleci cave
 E scender giù da lor montagne i rivi
 Con acque dolci e mormorio soave
 E zephiri e rugiade , raggi estivi
 Temprarvi si che nullo ardor v'è grave :
 E qui gli Elisi campi , e le famose
 Stanze delle beate anime pose.

Telles étaient les entreprises des Portugais en pleine mer. Mais Henri n'en continuait pas moins à faire suivre les côtes d'Afrique, autant par intérêt commercial que par intérêt religieux. Pendant douze ans, il envoya des navires sans qu'aucun marin osât dépasser le cap Bogador ; et, si « par crainte de la perdition de leurs âmes et de la destruction de leurs corps , » les marins s'arrêtaient devant « ce cap de l'enfer , » au retour ils ramaient de grosses prises faites sur les infidèles.

Enfin le cap est franchi par Gonçalves Baldaga et Gil Eannez. Désormais les expéditions se succèdent sans relâche ; la mer est sillonnée ; sur le Rio

de Ouro commence le commerce de l'or et la traite des noirs.

Ainsi, par l'initiative de Henri, le monde s'augmentait des Açores, des Canaries; le cap Blanc, le cap Vert étaient franchis, des établissements fondés en Guinée et la côte occidentale de l'Afrique connue.

Après la fatale journée d'Alfarrobeira, le roi put se laisser aller à ses goûts d'aventure et de guerre. Constantinople venait de succomber. Le Pape se crut obligé à exhorter l'Europe à défendre cette ville. *Ma le cose andavano fredde*, comme dit quelque part un comique italien, les choses allaient froidement, la foi se mourait.

L'appel du pape ne trouva pas d'écho. Seul, Alphonse V équipa une escadre, mais combattit l'infidèle dans un but moins religieux que politique. D'ailleurs, entre les Maures et le Portugal, il y avait les tortures et la mort du prince *Constant* (l'infant Ferdinand) à venger.

Alphonse, après avoir rendu les honneurs à Henri, passa en Afrique et ne fut sauvé que par le dévouement de Ménézès.

Il profita plus tard des dissensions de Castille pour tenter une troisième expédition que conduisit son frère Ferdinand.

L'année suivante, il débarqua en personne avec

trente mille hommes. Arzila tomba en son pouvoir, et peu après Tanger. Satisfait du surnom d'*Africain*, il revint en Portugal.

Pendant quatre ans, il s'occupa de l'administration intérieure. En 1474, mourut Henri de Castille qui, dans son testament, priaît le roi de Portugal d'épouser Jeanne de Castille qu'il laissait héritière à titre universel.

Mais Alphonse avait contre lui Isabelle et Ferdinand le Catholique. Il les somma de renoncer à leurs prétentions. Ils refusèrent. Alors il entra en Castille à la tête de vingt-cinq mille hommes et épousa Jeanne. La guerre commença : les Portugais, d'abord vainqueurs, virent la fortune les abandonner.

En dépit de son courage, le corps commandé par Alphonse fut battu ; lui-même dut s'enfuir. Seul, son fils Jean supporta l'effort de la bataille : « et, sans ce poussin-là, disait plus tard Isabelle, le coq eût été pris. »

C'est à cette bataille que l'on vit un *feito nunca feito, un fait oncques fait*, pour nous servir de l'expression de Camoëns. L'*alferez*, ou porte-étendard royal, Édouard de Almeida, resté seul, fut entouré d'ennemis. Sa main droite est coupée, il reprend la bannière avec la main gauche : celle-ci est abattue d'un coup de sabre ; avec les dents il

arrache la glorieuse étoffe et tombe percé de coups.
Il survécut à ses blessures.

Alphonse battu voulut continuer la guerre, et, dans ce but, vint en France pour demander à Louis XI des secours contre l'Espagne. « Et fut reçu du roy moult benignement à Tours. Il s'en alla à Orléans où il luy fust fait honneste recueil, puis le samedi vingt-troisième jour de novembre 1476, environ l'heure deux et trois après midy, entra à Paris par la porte Saint-Jacques. » Il était attendu par les magistrats, les officiers du roy, le parlement, le clergé et « maints notables en grand et honneste nombre. » (*Chronique escandaleuse.*) La réception fut splendide. Louis XI fit toutes les promesses du monde avec l'intention de ne pas les tenir.

Alphonse comprit combien avaient été vaines ses espérances. Il écrivit à son fils de « prendre le dur métier de roi. » Quant à lui, il se dirigea incognito vers un port de France pour s'embarquer et aller à Jérusalem. Il attendait l'occasion de passer en Terre-Sainte quand ses serviteurs le retrouvèrent et le ramenèrent en Portugal.

Son fils lui rendit son trône; mais Alphonse V mourut peu après, le 24 août 1481, à Cintra,

*Onde acabou
Seus trabalhos,*

« où il finit ses misères » sous l'habit d'un Franciscain.

Son père ayant distribué en folles prodigalités les biens de la couronne, JEAN II, en montant sur le trône, n'était que « roi des grandes routes et des chemins du Portugal. » Mais bientôt on s'aperçut qu'il était « l'homme qui commandait et ne recevait pas de commandements » (1481).

Son premier acte fut de réunir les Cortès à Lisbonne, pour y faire confirmer la révocation de toutes les donations et concessions faites par Alphonse V. Il continua ainsi, au profit de la royauté, la lutte contre l'aristocratie qu'avaient déjà ébranlée ses prédécesseurs.

En même temps, par une loi, il privait les nobles de la juridiction criminelle. C'était un premier pas dans une voie qu'il poursuivit avec une énergie opiniâtre. Il voulait abattre la féodalité. Comme Louis XI en France, il dut se montrer implacable et il le fut par système. On en eut des exemples.

En 1483, Ferdinand, duc de Bragance, beau-frère de la reine, s'affilia avec des mécontents. Il fut trahi. Jean II le fit arrêter et juger par un tribunal que, malgré le sévère reproche qu'un conseiller lui adressa, il osa présider. Le duc périt sur l'échafaud.

Peu après, vint « la justice que le roi fit faire à Abrantès sur la statue du marquis de Montemayor. » Celui-ci avait été impliqué dans une conspiration et était parvenu à fuir. Sur la place de la ville on dressa un échafaud de madriers tendu de noir. On amena la statue du marquis, faite complètement à sa ressemblance. Le greffier lut l'acte d'accusation; les juges condamnèrent Montemayor à être décapité jusques à ce que mort s'en suivît. La sentence lue, un héraut arracha à la statue, l'épée, la bannière et toutes les pièces d'armes. Le valet du bourreau saisit alors le mannequin, le coucha et lui trancha la tête. Sous le coup de hache avait jailli, par un jeu atroce, du sang artificiel.

Cette comédie lugubre effraya les Portugais. Le marquis de Montemayor « en apprenant cela, reçut grand ennui, et devint fort triste, dont il mourut, » dit Garcia de Resende, secrétaire de Jean II (*Vida e feitos del Rey*).

Mais Jean II ne s'en remettait pas toujours au bourreau. Le duc de Viseu, frère de la reine, fut poussé par des conjurés à usurper le trône. Le roi en fut averti par la maîtresse de l'évêque d'Evora et le frère d'un des mécontents. Il fit venir un greffier et un juge, manda le duc de Viseu dans une maison tierce, et après quelques paroles

lui dit tout à coup : « Que feriez-vous, mon cousin, à un homme qui méditerait de vous assassiner ? » — « Je le tuerais de ma propre main, » répondit le duc. — « Meurs donc ! » s'écria le roi en poignardant le frère de la reine, « tu as prononcé ta sentence. » Il fit ensuite dresser froide-ment procès-verbal de l'exécution et en demanda copie (23 août 1484).

Les autres conjurés n'eurent pas un meilleur sort ; ils périrent par le fer ou le poison. Un seul réussit à s'échapper, la vengeance royale le poursuivit : peu après il fut poignardé à Avignon. L'évêque d'Evora, conduit à la forteresse de Palma, fut descendu dans une citerne où on le laissa mourir de faim.

Les nobles reconnaissent leur maître. Jean put dorénavant s'occuper du peuple, qui avait d'autant plus besoin de protection qu'il était plus exposé à être opprimé, et s'occuper de l'extérieur qui réclamait tous ses soins.

Il envoya en Afrique une flotte avec des artisans, des marins et des constructeurs. Il fit construire à Saint-Georges de la Mina un fort qui devint le centre des factories importantes.

Les Portugais cachaient avec soin la route qu'ils suivaient. Jean II faisait publier des relations menteuses et des cartes fausses. Il répandait le

bruit que les dangers étaient tels que ses flottes ne revenaient pas de ces pays lointains. Il mettait en mer de vieux vaisseaux chargés de bois de construction. Arrivés à destination ils étaient démolis et remplacés par des neufs. On croyait ainsi que les vieux avaient fait naufrage.

Il allait même plus loin. Un patron de navire et deux pilotes de retour d'Ethiopie, dit La Cléde, étaient passés en Espagne pour apprendre le chemin de Guinée aux Castillans; Jean II fit poignarder les deux pilotes et fit écarteler le patron du navire.

Mais il avait beau faire; il ne pouvait si bien cacher son secret qu'il n'en transpirât quelque chose.

Le roi de Castille voulut suivre les traces du Portugal. Jean sut empêcher leur armement en Espagne et en Angleterre.

En 1485, sur les conclusions de son conseil et espérant donner à un Portugais toute la gloire des découvertes futures, il refusa un navire au Gênois Christophe Colomb. Le conseil traita de chimériques les prévisions du grand homme, et Jean II préféra envoyer deux flottes aux Indes et en Guinée.

Ce refus ne devait pas avoir des conséquences immédiates, et Jean, plus tard, se montra

moins sensible à la perte qu'il avait faite du Nouveau Monde, qu'à celle de son fils, l'infant de Portugal, qui, après quelque temps d'un mariage contracté avec Isabelle, fille de Ferdinand d'Espagne, fit une chute de cheval dont il mourut à l'âge de dix-sept ans (1491).

Il ne restait plus au roi qu'un fils illégitime nommé Georges, dont la Cour de Rome lui refusa la légitimation. Il dut traiter comme son successeur Emmanuel, frère de ce duc de Viseu qu'il avait fait assassiner, et à qui il avait donné avec le titre de duc de Beja, la grande maîtrise de l'ordre du Christ.

En 1493, Colomb revint des Antilles. Il avait vu et touché un nouveau monde. Il débarqua à Lisbonne avec de l'or, des Indiens, des palmes encore vertes. Accueilli par le roi, « afin de le chagriner, » il ne lui ménagea pas les reproches, et usa d'une certaine liberté de paroles permise au génie, mais qui indigna assez les courtisans pour qu'ils fissent au roi la proposition de tuer cet insolent, cet « *homem fallador*, » dit Barros (*Primeira decada, livro terceiro*), cet homme bavard qui n'en avait jamais fini, pour narguer le roi, de raconter des merveilles incroyables.

La terre qui fut plus tard nommée Amérique avait été découverte pour le compte de la Castille.

Jean II résolut de disputer à ce royaume sa nouvelle conquête. Il équipa une flotte. La Castille fit des représentations. On prit un arbitre qui fut le Pape; on traça une ligne de démarcation qui assignait aux Castillans l'Occident, aux Portugais l'Orient. L'affaire tourna au profit du Saint-Siège qui spécula sur l'Espagne et le Portugal.

La question, comme on devait s'y attendre, se vida par les armes; les Espagnols furent chassés des Moluques.

Ce n'était pas tout d'aller porter ses armes au loin, il fallait mettre le royaume à l'abri des invasions ennemis. Jean II fit fortifier les frontières et défendre le Tage, en construisant la tour de Cacaes, et le fort Caparica, en face de Belem. En outre, le rivage et ses approches furent protégés par des batteries flottantes, dont l'idée a été reprise par les modernes, tant est vrai l'adage *nil sub sole novi*.

Le roi cependant voyait s'affaiblir sa santé, minée soit par les chagrins, soit par un empoisonnement ancien. Il écrivit son testament, régla la succession en faveur d'Emmanuel qu'il appela près de lui. Mais Emmanuel, craignant quelque embûche, fit en sorte de ne pas venir.

Il retarda si bien son voyage, que mourut sans le voir, l'homme qui, selon Camoëns, « avait tenté

plus qu'il n'est donné à l'homme de tenter sur la terre. »

Jean II expira le 15 octobre 1495, à l'âge de quarante ans, et après quatorze ans de règne. Il fut regretté de son peuple, qui lui donna le surnom de *Parfait* et de *Grand*.

On cite de lui quelques mots qui le peignent tout entier. « Prenez garde, disait-il, à un magistrat prévaricateur, je sais que vous tenez les mains ouvertes et les portes fermées. » Et encore à un officier qui faisait demander une grâce qu'il n'osait solliciter lui-même : « Vous avez des bras pour me servir, que n'avez-vous une langue pour me demander votre récompense? »

EMMANUEL fut proclamé son successeur. Il avait vingt-six ans. Sa royauté est digne d'examen.

Il rappela le fils du duc de Bragance et se fit rendre compte de ce qui se passait dans le royaume. Il réprima tous les désordres, empêcha les malversations, exigea partout l'ordre et la justice et rendit la liberté aux Juifs opprimés sous le règne précédent.

Les Juifs de la Péninsule étaient dans une singulière position : on les brûlait en Espagne, mais on les pendait en Portugal. Puis, leur nombre et leurs richesses augmentant chaque jour, Jean II

fit transporter les Juifs dans la cale de ses vaisseaux jusqu'aux pays qui venaient d'être découverts.

Mais la tolérance d'Emmanuel ne fut pas de longue durée. Ayant demandé la main d'Isabelle de Castille, veuve de l'infant Alphonse, fils de Jean II, cette princesse cédant à des sollicitations catholiques, exigea pour prix de son consentement l'expulsion des Juifs. Le roi lança contre les Israélites un décret d'expulsion. Il alla plus loin : tous les enfants juifs âgés de moins de quatorze ans furent enlevés à leur famille pour être élevés dans le catholicisme.

La mesure eut des conséquences abominables. Les Juifs voulurent s'embarquer et aller porter ailleurs leurs trésors et leur commerce.

Emmanuel arrêta cet embarquement et réduisit tous les Juifs en esclavage.

On ne peut se faire une idée de cette persécution qu'en se reportant aux dragonnades du *Grand Roy*, après la révocation de l'édit de Nantes. Les Juifs tuaient eux-mêmes leurs enfants.

En 1497, Emmanuel épousa Isabelle : celle-ci mourut l'année suivante en mettant au monde un fils qui fut proclamé prince héréditaire du Portugal et de Castille. Ce prince mourut trois ans après.

Emmanuel n'en continuait pas moins les projets de Jean II. Il s'agissait de doubler le cap des Tempêtes et de chercher un passage jusqu'aux Indes orientales.

Déjà en 1486, une expédition commandée par Barthélémy Diaz avait été envoyée à la découverte. Diaz, dans le cours de sa longue navigation, déposait de loin en loin sur la côte qu'il longeait une borne de pierre aux armes de Portugal. A la fin, l'équipage fatigué de toujours aller à l'aventure refusa le service. Diaz lui demanda trois jours encore. Il découvrit le *cap des Tempêtes* et dut revenir en Portugal.

En même temps, d'autres explorateurs par la route d'Égypte arrivaient à Calicut. Ils apprirent que d'Europe on pouvait arriver par mer dans les Indes.

Chose étrange : ces Indes que l'on eut tant de peine à découvrir étaient connues des anciens. Strabon, Hérodote, Pline en témoignent.

Le cap de Bonne-Espérance qui faisait tant peur aux modernes, avait été passé par les anciens navigateurs. Le tour de l'Afrique qui demanda tant de morts, de naufrages et d'efforts, avait été fait par les Phéniciens, envoyés par Nécho et par Eudoxe, sous Ptolémée Lature. Hannon, dans son *Peripole*, ne put réussir complètement.

Les nouvelles explorations avaient confirmé les renseignements que seuls possédaient quelques savants ou quelques marins. Le chemin était donc tracé. On avait des notions presque précises.

Emmanuel était depuis un an sur le trône, lorsqu'il confia le commandement d'une expédition à Vasco de Gama, qui se fit accompagner par son frère Paul, Nicolas de Coelho et cinq Franciscains. Il devait faire alliance avec les rois de Melinde et de Calicut, et avait ordre de bâtir un fort dans l'Inde. L'entreprise offrait de si grands dangers, que Gama et ses compagnons furent regardés comme des hommes qui allaient faire le sacrifice de leur vie.

Ils s'embarquèrent le 9 juillet 1497. La flotte touche à la baie de Sainte-Hélène, au cap de Bonne-Espérance, double le cap des Tempêtes, touche à la côte de Natal, fait aiguade à Mozambique où elle fut attaquée. Enfin, elle arriva devant Calicut le 18 mai 1499, et le pilote courut demander à Gama « quelque honnêteté pour aussy bonne nouvelle. » Gama ne craignit pas de descendre à terre et de se livrer à la bonne foi des Indiens.

Nous voudrions pouvoir exposer longuement l'étonnement des Portugais au milieu de ces peuples nouveaux, leur visite à une pagode où ils furent « receus de certains hommes, nuds de la

ceinture en haut jusques au genoil, et d'un autre rebrassé, avec un certain nombre de filets par dessus l'épaule gauche et mis par dessous l'épaule droite, tout comme ainsi les diacres portent l'estolle et sont gentils servants aux pagodes de Malabar. » Le vieil historien auquel nous empruntons ces passages nous montre naïvement la surprise des Européens quand ils reçoivent du bois de Santal pulvérisé pour mettre sur leur tête, ou quand ils regardent ces murailles « où étaient force imaiges peintes, desquelles les unes avoient les dents si longues, qu'elles leur sortoient de bouche plus d'un pouce, et les aultres avoient quatre bras et estoient si laydes de visage que il sembloyt que feussent diables. »

Les Portugais voyant « qu'il y avoyt un clochier, en manière d'ecclise cathédrale, » n'ont plus de doute; ils se croient chez les chrétiens, et se mettent à genoux pour faire leur oraison, hors Jean de Dâo, qui dit : « Si cettuy-là est diable, nargue! : je n'entends mie adorer si non un vray Dieu. »

Gama et son escorte arrivent enfin à Calicut et sont conduits au souverain *Samori*, pendant que le tam-tam résonnait et que les serviteurs du prince leur ouvraient — tant la foule accourue était grande — passage à coups de cimeterre.

Vasco de Gama arrivé devant Samori s'incline,

ses compagnons s'asseoient à l'europeenne, ce qui eut le don « de faire rire étrangement » le prince indou, selon Castanheda.

Gama refusa de s'expliquer devant la foule et demanda une audience particulière; il l'obtint, présenta ses lettres de créance qu'on croit avoir été en blanc et demanda au nom de son roi, à faire alliance avec le prince.

Mais les présents apportés étaient pauvres. Ils excitèrent le mépris des Orientaux, à la grande colère de Vasco de Gama, qui avait dit d'une façon assez hautaine au Samori, que la volonté d'Emmanuel suffisait pour faire d'un palmier un souverain aussi puissant que lui.

Cette intempérance de langage avait été provoquée par des insultes, de sourdes menées, et par la mauvaise volonté des Indous. Sans son artillerie, Vasco de Gama n'eût jamais revu le Portugal et il lui fallut une énergie admirable pour résister aux exigences du Samori et refuser de remettre le gouvernail de ces navires à l'autorité. Ce fut à force de diplomatie et de ruse, qu'il put regagner ses vaisseaux.

Le mois d'août approchait et les moussons étaient à craindre. Vasco de Gama annonça son départ. Samori réclama une somme énorme pour droits d'ancrage. Vasco la refusa.

Le prince indou s'empara de Diogo Dias et de Avaro de Braga, restés à terre pour établir une factorie. A cette nouvelle, Vasco « happe au corps » douze indous de caste noble. Les deux Portugais furent aussitôt remis en liberté. Vasco, par vengeance, conserva six des otages, et donna l'ordre de départ.

Il repasse le cap de Bonne-Espérance, échappe à une tempête terrible, est séparé de ses vaisseaux, voit mourir son frère et, en septembre 1499, rentre à Lisbonne, deux ans et quelques mois après son départ.

Le roi lui fit faire une entrée triomphale, le créa amiral des mers de l'Inde et comte de Vidi-gueira. Emmanuel, pour éterniser ce grand événement, fit construire le superbe monastère de Belem qui, dans la suite, servit de sépulture aux rois de Portugal.

En 1500, il expédia aux Indes douze navires avec quinze cents hommes, sous le commandement d'Alvarez Cabral, chargé de solliciter de Samori l'autorisation d'établir un comptoir dans sa capitale, et, en cas de refus, de lui déclarer la guerre.

La flotte partit, doubla le cap Vert et fut jetée par une tempête sur une terre inconnue qu'il nomma terre de Santa-Cruz. C'était le *Brésil* qui venait d'être découvert.

Après un mois de séjour, Cabral quitta sa conquête et fit voile pour Calicut. Quand il arriva, il n'avait plus que six vaisseaux ; les autres avaient sombré avec leurs équipages.

Cabral fut admis à l'audience du souverain : cette fois les présents des navigateurs étaient magnifiques et les Portugais redoutés. Samori dissimula ; bientôt il dut sortir de l'espèce de neutralité qu'il gardait. Cabral, homme violent, s'était emparé d'un navire maure chargé d'épices. Cette action lui valut une attaque furieuse : cinquante Portugais furent massacrés.

Il tira vengeance de ces meurtres en s'emparant de dix vaisseaux chargés de marchandises et en bombardant Calicut. Samori le poursuivit avec quatre-vingt-cinq voiles, Cabral évita le combat, et bataillant et faisant la course, reprit la route d'Europe. Il revint à Lisbonne le 31 juillet 1501, avec des chargements d'une richesse inouïe.

Amerigo Vespuccio, après Cabral, visita deux fois le Brésil et en prit possession pour Emmanuel.

Avant le retour de Cabral, Emmanuel avait envoyé une flotte de quatre vaisseaux à la découverte. Jean de Nova prit terre à la Conception, puis à ce rocher de Sainte-Hélène qui, plus tard, devait être la dernière étape de Napoléon I^{er}.

En 1502, le roi nomma duc de Coïmbre George, fils naturel de son prédécesseur, et se maria en secondes noces avec l'infante dona Maria, sœur de sa première femme Isabelle.

Vasco de Gama avait découvert les Indes; il avait à assurer la conquête et voulait venger les Portugais massacrés. Emmanuel lui donna une *armada* de vingt caravelles bien armées.

Les commencements du voyage furent signalés par un fait horrible. Gama était déjà dans les mers de l'Inde, lorsqu'il rencontra un vaisseau chargé de pèlerins revenant de la Mecque; il s'en empara et demanda une forte rançon. L'or du rachat étant versé, il ordonna que l'on conduisît le bâtiment loin de la flotte et qu'on y mit le feu. Ses ordres furent exécutés. Les pèlerins éteignirent le feu et s'ensuivirent. Vasco poursuivit le vaisseau pendant quatre jours et quatre nuits et l'aborda. Tout fut tué, le navire, embrasé pour la troisième fois, s'engloutit.

Arrivé à Calicut, Gama exigea l'expulsion des Maures qui étaient les commerçants et les banquiers de la ville. Samori refusa, disant qu'il perdrait ainsi la richesse de son royaume. C'était une rupture : Vasco de Gama s'empara de trente-deux otages, les fit pendre aux vergues et bombarder Calicut. Raffinement barbare, on décapita les ca-

davres, on leur coupa les mains et les pieds : ces extrémités furent envoyées à Samori et les troncs jetés à la mer. Épouvantés, les habitants s'enfuirent. Le lendemain, Vasco enleva une ville déserte.

Après ce succès et après avoir fortifié son établissement à Calicut, il alla traiter avec les princes de Cochinchina, de Conaor et de Cranganor; puis, triomphant, chargé de butin, revint enfin à Lisbonne.

Les Indes étaient soumises, et le Portugal, pour les peuples de l'Asie, devenait « la capitale de l'Europe. »

Est-ce le bruit de ses terribles exécutions, est-ce la fierté hautaine de Gama ou la crainte qu'inspirait au roi un homme qui avait conquis tant de royaumes? Le grand navigateur qui, bien que cruel, ne le fut que par les idées de son siècle; celui qui avait donné un monde au Portugal, rentra pendant vingt ans dans l'oubli.

A Vasco de Gama succédèrent, si l'on peut dire ainsi, les deux Albuquerque, Saldanha et Duarte Pacheco Pereira.

En 1503, de Lisbonne sortirent trois divisions navales chargées d'opérer dans l'Orient.

François d'Albuquerque recueillit en chemin les débris des Portugais qui, au lieu de rester à Ca-

licut, étaient allés croiser dans la mer Rouge, et commença ce que devait finir son cousin Alphonse Albuquerque.

Pacheco Pereira, avec neuf cents Portugais, signale son débarquement par un effroyable massacre des Indous soulevés. Cependant l'armée ennemie, encore forte de trente mille hommes, attaqua Pacheco dans l'île de Cabalam et, après des combats furieux, battue, disloquée et diminuée de moitié, dut se retirer. « Ce fut ainsi que les exploits des Portugais, comme dit Camoëns, surpassèrent toutes les fables antiques. »

Quelle fut la récompense de tant d'héroïsme ? Pacheco, plus tard, au sortir de la prison, mourut misérablement dans un hôpital de Valence.

En Portugal Jean II avait, du moins momentanément, accueilli les Juifs, moyennant d'énormes redevances et une surveillance inquisitoriale. Les ordonnances d'Emmanuel avaient fait embrasser en apparence le catholicisme aux Juifs. C'était les pousser au fanatisme ou à l'hypocrisie.

La fête de Pâques 1506 fut signalée par une tuerie qui, comme la Saint-Barthélemy en France, eût donné la *fièvre* à Voltaire. La Cour était à Abrantes. Dans une église, un catholique cria au miracle en voyant s'illuminer d'un reflet inattendu le verre d'un reliquaire placé auprès du Saint-

Sacrement. Un *christiamnovo* ou juif converti, s'avisa de dire, comme c'était la vérité, que ce reflet était produit par la flamme d'un cierge. Un tumulte affreux s'éleva : on pille, on tue, et cinq cents personnes furent massacrées. C'était le premier jour. Le lendemain, deux moines se mettent à la tête de la populace; on continue à tuer, on se lasse, et, pour aller plus vite, on brûle en masse.

Ces massacres produisirent un bon résultat sur Emmanuel. Dégoûté de sa propre férocité, il reconnut sa faute, abolit les fatales ordonnances, et fit démolir ces *Judearias*, qui parquaient les Juifs, et qui, en Italie, formaient un *Ghetto* dans chaque ville. Puis il fit pendre les deux moines provocateurs et beaucoup de gens du peuple.

Pendant ce temps, la guerre continuait avec fureur en Afrique. Jean de Ménézès et Rodrigue de Castro se couvraient de gloire. Les historiens racontent avec admiration le stratagème suivant : le roi de Fez s'avancait sur Tanger; Ménézès en fut prévenu. Il fallait à tout prix que Castro fût averti de cette attaque prochaine. Or, la campagne était couverte de Maures, Ménézès s'avisa d'une ruse qui eut plein succès. Il fit prendre le chien d'un marchand de Tanger, lui attacha au cou un billet dans une boule de cire, et fit chasser l'ani-

mal à coups de fouet. Le chien passa au travers des lignes maures sans qu'on fit attention à lui et arriva sans encombre à Tanger : là, on remarqua la boule de cire ; elle fut ouverte et portée au gouverneur qui eut le temps de mettre la ville en état de défense.

L'histoire ne doit pas borner son rôle à raconter de pareils faits. Les Portugais, de par leur foi, se croyaient naïvement le droit d'opprimer les Maures. Les « rebelles, » les « brigands, » (il s'agit des maigres Africains, les « tenues Afri » du satirique latin,) ne cessaient de se soulever. Jean de Ménézès les culbuta dans maintes rencontres et, en 1508, obligea le roi de Fez à lever le siège d'Arzila.

Le roi du Maroc fut plus heureux. Il attaque la ville de Saffi, se fait battre d'abord et est obligé de se soumettre. Mais le traité fut le signal d'un soulèvement général. Le carnage dura trois ans. A la prise d'Amagar, plus de mille femmes et enfants furent passés au fil de l'épée. Ce massacre fut vengé par la mort et la défaite de Fernandez Nuno d'Atayde. Celui-ci ne parvint pas à réparer la férocité d'Antoine Leytau, qui, pour dépouiller plus aisément une prisonnière des bracelets d'or qu'elle portait aux bras et aux jambes, lui fit

couper les mains et les pieds. Il est juste de dire que cet officier fut dégradé.

Jean de Ménézès devint la terreur des Maures.

En 1504, le roi avait envoyé aux Indes une nouvelle expédition, sous le commandement de François d'Alméida : celui-ci établit solidement la domination portugaise.

Deux ans après, Tristan de Cunha partit avec quatorze vaisseaux. Cette flotte portait Alphonse d'Albuquerque. Celui qui, de sa gloire devait augmenter celle du Portugal, était né en 1453, à Villa de Alhanhra, près de Lisbonne; sa famille était des meilleures. Il s'était distingué à Otrante contre les Turcs, et à la Graciosa, en Afrique, contre les Maures. Jean II l'avait nommé son « maïeur écuyer, » (*estribeiro mór*). Sans le savoir, Albuquerque emportait sa succession au poste d'Almeida, qui était alors vice-roi des Indes.

La flotte relâche sur la côte d'Afrique, arrive à Mozambique, découvre Madagascar, puis l'île qui prit son nom de Tristan de Cunha, et se sépare après avoir construit un fort à Socolora.

Tristan da Cunha part pour le Brésil : Albuquerque, avec dix navires, la carte d'Omar sous les yeux, va croiser dans le détroit d'Ormuz. Après un effroyable carnage, il prend la ville de Mascate; continuant ses succès, il s'empare du

Curiate, de Calayate, d'Orfacate, et arrive devant Ormuz, capitale d'un royaume qui s'étendait de Roçalgate au cap Mocendon.

Le roi d'Ormuz, sur le conseil de Khodja Ator avait, en apprenant l'arrivée des Portugais, demandé secours à ses voisins, et avait lui-même réuni une armée considérable. Soixante navires, deux cents embarcations à rames, une artillerie imposante et vingt mille hommes à terre défendaient la ville. Albuquerque mouille au port, entame des négociations, et au bout de quatre jours commence une lutte qui fut longue et difficile. Mais la fortune se déclara pour les Européens. La flotte ennemie est mise en déroute; Albuquerque bombarde la ville et quoique blessé, opère une descente.

Il fut vainqueur : Ormuz se rendit. Albuquerque fit aussitôt construire un fort à Morona (1508).

Mais les dissensions avaient éclaté parmi les Portugais, le Khodja Ator rompit les conventions. Une partie de la flotte fit voile pour les Indes orientales, malgré les supplications et les ordres d'Albuquerque.

Almeida « le Machabée portugais, » au dire de Macedo, rivalisant d'héroïsme avec d'Albuquerque, fit la course en mer et ravagea les côtes de Malabar.

Le soudan d'Égypte s'inquiéta de ces victoires, et envoya chasser les conquérants. Lourenço d'Almeida, fils du vice-roi, offrit la bataille à l'armée ennemie. Mutilé par deux boulets, et « ne sachant pas se rendre, » il se fit attacher au mât où il donna des ordres jusqu'à ce qu'il expira. Le vice-roi voulut le venger et alla attaquer l'ennemi devant Diu. Le combat s'engagea, « finalement les Portugallois eurent le dessus, et firent tel carnage que les ondes de la mer estoient teintes en rouge. — En cette bataille, les ennemis perdirent quatre mille hommes, en lesquels il y avoit huict cents mameluks du sultan d'Égypte, dont il n'échappa que vingt et deux. »

A son retour il trouva Albuquerque. Celui-ci était porteur de lettres patentes qui le nommaient gouverneur général des Indes, à la place d'Almeida. João de Nova et les autres capitaines engagèrent Almeida à conserver le commandement. Almeida leur avait répondu : « Il n'est plus temps, il faut obéir. » Et pourtant on profita de son esprit aigri par la douleur de la mort de son fils et affaibli par l'âge, pour le faire entrer en lutte avec son successeur.

La rupture éclata en 1509. D'Almeida débarquant à Cochin, affecta de ne faire aucune attention à Albuquerque, et alla droit à un autre

officier. « Alphonse le tira par le bas de sa robe que il portoit, et il lui parla ainsi : Holà, Seigneur, je suis ici, voyez-moi. » D'Almeida s'excusa. Un peu plus tard, Albuquerque lui dit : « Seigneur, je vous demande par faveur qu'il n'y ait point de discussions entre nous. Remettez-moi le gouvernement des Indes, comme le veulent les provisions que j'ai apportées. » Et il ajouta avec une naïveté merveilleuse chez un si grand génie et une douceur surprenante chez un homme si violent : « Ayez confiance en moi. Je n'entraînerai pas le pays à sa perte, comme vous le font croire mes ennemis. Je vous ai déjà montré mes pouvoirs, examinez-les. » Sur son refus, Albuquerque les lui fit notifier. Mais ceux qui étaient présents « se prirent à rire et à se gausser de lui, » et João de Nova conseilla d'envoyer en Portugal Albuquerque, les fers aux pieds, « parce que c'était un fou, qui ne savait plus ce qu'il disait. »

Peu de temps après, ce conseil fut suivi. Albuquerque, embarqué par force sur un navire portugais, arriva à Canaor. Mais là, par un révirement inattendu, débarqua Fernand Coutigno, grand maréchal de Portugal; avec quinze vaisseaux et trois mille hommes : il se mit à la disposition d'Alphonse. Il ne restait plus à d'Almeida qu'à se démettre de son pouvoir.

Albuquerque se montra magnanime. João de Nova étant mort dans l'isolement, le vice-roi accompagna la dépouille mortelle de son ennemi. Il pardonna à tous, et quand d'Almeida retourna en Portugal, il l'accompagna et lui rendit honneur « comme à un père. »

L'ancien vice-roi fit voile pour le Portugal, mais ayant débarqué dans le voisinage du cap de Bonne-Espérance pour renouveler ses provisions, il s'éleva une querelle entre ses marins et les Cafres : on en vint aux mains, et d'Almeida périt frappé d'une flèche.

Contre les avis et les ordres d'Albuquerque, le grand-maréchal qui ne voulait pas, disait-il, faire le commerce des épices et se conduire en marchand, voulut incendier Calicut. Il y réussit; il réussit encore à se faire tuer.

C'est à grand'peine qu'Alphonse d'Albuquerque put rallier l'armée. Avec les forces qui lui restaient, il se rend maître du château de Pangi, et, par suite, de Goa (1510), qui, reprise peu après, fut cette même année réunie définitivement au Portugal.

D'Albuquerque ne pouvant, suivant les ordres du roi, soumettre Aden, il se jeta sur Malacca, bombarda la ville, défendue par « huit mille pièces de canon » et par vingt mille hommes, sans

compter les malais, « obstinez, fort superbes mesmement en leur marche, et surtout grands menteurs et larrons. » Le siège fut long et difficile; il fallut, après l'assaut, combattre neuf jours et prendre maison par maison. Le butin fut immense.

Toutes ces victoires ne faisaient pas oublier Ormuz à Albuquerque. Il mit à la voile vers ce pays, exigea que la forteresse qu'il avait commencée lui fût remise, la fit terminer, et s'établit dans Ormuz. Les rois ligués lui réclamèrent tribut; il leur répondit que la seule monnaie du roi de Portugal était des « boulets et des balles. » Le mot vaut les plus beaux de l'antiquité et rappelle le vers de Victor Hugo :

Je veux de la poudre et des balles.

Albuquerque ne se contentait pas de conquérir, il envoyait à la découverte. C'est grâce à lui que flotta le pavillon portugais dans des contrées jusqu'alors inconnues.

Emmanuel, pour prendre acte de possession à la face du monde, envoya à Rome une ambassade « merveilleuse, » conduite par Sa da Miranda, « homme, dit le poète, d'un seul cœur et d'un seul visage. »

Nous ne raconterons pas les splendeurs de l'entrée à Rome (1514), la foule accourue, les cortèges, le luxe des vêtements de velours, de brocard, de soie bordés d'or, les salves d'artillerie. Tous les honneurs de la journée furent pour un éléphant blanc qui fit trois genuflexions devant Léon X, et qui aspirant par sa trompe une énorme quantité d'eau de senteur, en aspergea le Pape et le Sacré-Collège. Les chroniques du temps parlent avec une admiration sans bornes des présents du roi de Portugal, des tiaras, des perles, des grenades en or massif, dont les pépins étaient des rubis.

Le Portugal offrait au Pape, au catholicisme, ces terres inexplorées, « il lui faisait holocauste de tous ces royaumes, » disait l'orateur de l'ambassade, Tristan da Cunha. L'influence romaine allait s'exercer sur Ceylan, sur les Moluques et sur tous ces royaumes où l'héroïsme portugais éclatait par ces hommes qui, comme Antonio Galvao, refusait des couronnes et plus tard mourait, comme Camoëns, sur un lit d'hôpital.

Ingratitude sans excuse, car « quand un prince a envoyé un de ses capitaines dans une expédition importante, et que ce capitaine, par sa victoire, en a acquis gloire immense, si, au lieu de le récompenser, le prince le déshonore ou l'offense...

il commet une erreur impardonnable et quelquefois acquiert une infamie éternelle (1). »

Cet exemple et d'autres encore que nous pourrions citer, prouvent que les rois comme les peuples ne savent pas toujours reconnaître les bienfaits des grands hommes, et pourraient s'ajouter aux preuves que donne Machiavel dans son chapitre XXIX des *Discours* : *Quale sia più ingrato, o un populo o un principe.*

Nous touchons à la fin d'Albuquerque. Ses ennemis l'accusèrent près du roi de vouloir établir dans les Indes un empire indépendant dont il serait le chef. A des craintes que rien ne justifiait, Emmanuel sacrifia le vainqueur de Goa et nomma vice-roi d'Albergaria. Albuquerque allait se mettre en mer lorsqu'il apprit cette nomination d'un de ses ennemis. Fatigué, las, découragé, le grand homme leva tristement les yeux au ciel, et dit : « Voici : je suis mal avec le roi pour l'amour des hommes, mal avec les hommes pour l'amour du roi. O vieillard, achève de mourir. Hâte-toi, car une mort prompte importe à ton honneur. »

Il pourvut à l'achèvement de la citadelle d'Ormuz, et se sentant faiblir, il écrivit une lettre touchante au roi pour lui recommander son fils, « eu

(1) *Dei discorsi.*

égard à sa condition de serviteur, » et avec une noble fierté, il ajoutait : « Quant aux choses de l'Inde, je n'en dis rien. Elles vous parleront pour elles et pour moi. »

C'est la même fierté qui fait dire à Nicomède en termes critiqués par les grammairiens :

Trois sceptres à son trône attachés par mon bras
Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas (1).

Peu après, revêtu des insignes de l'ordre de Saint-Jacques, dont il était commandeur, l'aurore apparaissant, Albuquerque demanda les secours de la religion et dit encore : « Au tombeau, vieillard, descends au tombeau, » puis expira devant Goa (11 décembre 1515). « Là, dit l'historien, finirent ses travaux sans qu'ils lui eussent jamais rapporté satisfaction. »

Goa lui fit de magnifiques funérailles et plus tard les Indiens opprimés disaient : « Albuquerque n'est pas mort, il est allé commander les armées du ciel. »

Son successeur fut Lopez Suarès d'Albergaria. Il ne se montra pas au-dessous de ses prédécesseurs.

(1) *Nicomède*, Act. I, Sc. 1.

Dès 1517, sa flotte porte la terreur sur les côtes d'Arabie, soumet Ceylan et continue partout à affermir la domination portugaise.

Pendant que ces grands capitaines et ces navigateurs hardis découvraient des mondes pour le Portugal, Emmanuel ne restait pas oisif. Il protégeait les arts et administrait sévèrement son royaume. Il construisit le magnifique édifice de Belem, l'hôpital de la Miséricorde de Lisbonne, des églises, des palais, des édifices militaires et civils.

La reine Marie étant morte en 1517, après lui avoir donné huit enfants, il se remaria l'année suivante, pour la troisième fois, avec Léonore, sœur de Charles-Quint.

Emmanuel aimait à voyager dans son royaume. Il s'aperçut, et cette perspicacité lui fait honneur, que le clergé portugais, comme le clergé italien, comme le clergé français, vivait dans un étrange désordre : il ne faut pas oublier que la réforme est prochaine. Un poète portugais de cette époque disait que dans le royaume, il n'y avait pas deux évêques honnêtes hommes.

Le roi envoya donc à Alexandre VI, deux ambassadeurs qui étaient chargés de le prier instamment d'exiger des prêtres décence et dignité. Alexandre VI dut rire à *crepapancia* de cette requête.

Après avoir fait le Portugal grand et glorieux, en 1521, Emmanuel le Fortuné mourut âgé de cinquante-deux ans.

Statius Cœcilius, dans les *Synéphèbes*, a dit :

Serit arbores, quæ alteri sæculo prosint.

Emmanuel avait semé¹ une moisson pour laquelle il fallut une succession de rois.

JEAN III succède à son père. Trois ans après son avènement, Vasco de Gama fut tiré de l'isolement où il était depuis vingt ans et fut nommé vice-roi des Indes.

On connaît son mot superbe, quand approchant des Indes et les flots se soulevant par l'effet d'un tremblement sous-marin, Gama, impassible au milieu de la terreur générale, dit : « Que craignez-vous? C'est la mer qui tremble devant nous. En avant ! »

Gama mit fin aux désordres excités par la cupidité de certains gouverneurs et agents, qu'il punit avec rigueur; mais il ne garda le pouvoir que pendant trois mois. Il fut remplacé par Henri de Ménézès, qui eut pour successeurs Sampajo puis Nunho da Cunha.

Ce dernier, desservi auprès de Jean III par des

envieux, reçut l'ordre de revenir. Il mourut en doublant le cap de Bonne-Espérance (décembre 1524). « *Ingrata patria, non possidebis ossa mea!* » C'est le mot amer de tous les génies méconnus; ce fut celui de Nunho da Cunha : « que la mer soit ma tombe; la terre ne veut pas de moi. Elle a mal reconnu mes services, elle n'aura pas mes os! »

Pour ne pas interrompre ce rapide tableau des affaires du Portugal dans les Indes, nous citerons brièvement la gestion de Sylveira, qui força le Soudan d'Egypte à lever le siège de Diu, pendant lequel deux femmes, Isabelle da Veiga et Anna Fernandez, déployèrent un courage extraordinaire.

L'ingratitude qu'on avait à redouter en Portugal força Magellan à prendre du service chez les Espagnols. Charles-Quint reçut à bras ouverts un de ces rudes Portugais, si hardis, élèves des Italiens Colomb et Vespuce et rivaux des Normands et des Bretons. Il confia une flotte à Magellan, qui, malgré la révolte de son équipage, put doubler le cap qui porte son nom, et s'en alla obscurément périr dans l'île de Matan (1521).

Jean III épousa, en 1524, la sœur du roi d'Espagne. Son règne est marqué par un changement dans la constitution. Nous avons vu jusqu'à présent les Cortès se réunir irrégulièrement, selon

le caprice des rois ou les nécessités des événements. Dorénavant, elles sont convoquées tous les dix ans.

Quelques détails sur leur attribution ne seront pas superflus.

Les Cortès étaient composées : du clergé (évêques et certains abbés), de la noblesse (chevaliers et nobles), et du peuple représenté par ses *procuadores*, procureurs nommés par les municipalités.

Elles étaient convoquées au nom du roi par lettres indiquant le lieu et la date de la réunion. Elles avaient pour objet (ces termes sont remarquables) de déterminer les impôts, de régler l'administration de la justice, de donner leur avis sur le mariage des princes, sur l'opportunité de la guerre, enfin sur tout ce qui touchait au bien public.

Jean, suivant l'élan donné, crut que tout l'avenir du Portugal était dans les Indes : au lieu de restreindre ses conquêtes, de s'y affermir solidement, au lieu d'abandonner ce qu'il était difficile de conserver, Jean voulut trop embrasser.

Désaut tout humain. Il y a longtemps qu'un philosophe railait ces désirs immodérés.

..... *Jam crescit ager, jam crescit ovile,*
Jam dabitur : jam, jam! — donec deceptus et expes
Ne quidquam fundo suspireret nummus in imo.

Jean abandonna ce qu'il eût dû conserver, ce que lui avait gardé Jean de Ménézès, le pays qui arrosé de tant de sang portugais, avait vu tant de grandes victoires et tant de sublimes efforts.

Il est vrai que la colonie n'était pas facile à garder; depuis que Jean de Ménézès n'était plus là pour effrayer de son nom et de sa valeur les Maures, ceux-ci reprenaient confiance. En 1515, les rois de Fez et de Mequinez avaient défait les Portugais, et plus tard, à Safi, comme nous l'avons dit, avaient massacré les troupes de Nuno Fernandez tué dans le combat.

Si le Portugal eût employé contre le Maroc une partie des forces qu'il dispersait loin de la métropole, au gré des vents, des flots, des caprices de la fortune et des compétitions de rivaux acharnés, le Portugal serait facilement venu à bout du Maroc, par où il eût pu pénétrer dans l'Afrique et où il eût dû fonder un établissement durable. On ne garda que Tanger et Ceuta. Jean III avait d'autres desseins.

Garcia de Noronha succéda comme vice-roi des Indes à Nunez. Il fit une paix désavantageuse et eut pour successeur Étienne de Gama, fils de Vasco.

Celui-ci, à son entrée en fonctions, fit faire l'inventaire de ses biens pour prouver, à sa sortie de

la vice-royauté, qu'il ne s'était pas enrichi. Exemple loué par les modernes, mais qu'ils se gardent d'imiter! Étienne de Gama ne réussit pas dans une expédition contre la flotte turque et ne put que venger la mort de son frère tué en Abyssinie.

Sous diverses influences, les Portugais ne se montrent plus ce qu'ils étaient. Ils deviennent barbares, tyrans, intolérants. Ils détruisent les pagodes et tuent tous ceux qui venaient prier sur les ruines du temple. Leurs mœurs deviennent un mélange bizarre de cruauté, de dévotion, d'avarice et de débauche.

Le mouvement fut un peu arrêté par Jean de Castro. Ce chef avait fait ses premières armes avec le grand Ménézès. Il était pauvre, et il se maria pauvrement. Il fit partie des expéditions d'Étienne de Gama; en 1545, il arriva à Goa comme vice-roi, remporta par son fils une victoire éclatante à Cambre, et s'il ordonna la destruction des pagodes et des arts indous, ce fut à regret; le roi l'y obligeait. Enfin, il vint au secours de Mascarenhas qui, assiégué dans Diu, opposait une prodigieuse et admirable résistance. Après un combat où les Portugais combattaient un contre dix, les Maures furent défait, le butin fut important. Jean de Castro prit seulement pour sa part un fer de lance.

Ce fut alors que Castro n'ayant point d'argent pour subvenir aux frais de l'expédition, fit un emprunt aux membres de la Camara de Goa. Ne pouvant engager les « ossements de son fils trouvés dans un tel état, qu'on ne pouvait encore les tirer de terre, » il donna ses moustaches pour servir de garantie, « Je ne possède, disait-il, ni or, ni argent, ni meubles, pour assurer mon emprunt, je n'ai qu'une sincérité sèche et brève. » A l'époque convenue, il paya le montant de l'emprunt qu'il avait fait et retira naïvement ses moustaches.

Après son triomphe, Jean de Castro ne se reposa pas; mais bientôt fatigué et lassé, il demanda à revenir en Europe, lorsque la mort vint le surprendre dans les bras du pieux François Xavier, l'un des premiers compagnons du célèbre fondateur de l'ordre des Jésuites, Ignace de Loyola, et qui, appelé par Jean III, était venu en Portugal et avait été envoyé dans les Indes pour propager la religion chrétienne. On ne trouva que trois réaux dans la caisse de Jean de Castro.

Jean de Castro eut pour successeur Garcia de Sa, sous l'administration duquel furent remportés de grands triomphes.

Le passage de Mascarenhas aux affaires fut de courte durée. Francisco Barreto est plus connu

par la satire de Camoëns, que par ses victoires. Cependant son administration fut tellement intègre, qu'en 1573 il mourut pauvre et misérable.

La vice-royauté était pourtant assez productive pour être briguée par ceux qui voulaient refaire leur fortune et pour que les parents les plus proches du roi se missent sur les rangs.

Le Brésil découvert par Cabral, offrait une nouvelle conquête à exploiter. Jusqu'à Jean III, il n'avait guère servi que de lieu d'exil (comme la Sibérie pour la Russie) aux Juifs, aux Maures, aux chrétiens suspects. En 1549, le roi y envoya Thomas de Sousa avec des soldats, des condamnés, des ecclésiastiques et des colons. Sousa fonda San Salvador.

Mais tout ce grand empire était comme le colosse de la Bible : tête d'or et pieds d'argile. La vie d'un petit pays comme le Portugal n'était ni assez intense, ni assez énergique, pour alimenter d'immenses colonies. Cette formidable puissance était comme anémique. Rome s'accrut des ruines d'Albe, dit Tite-Live. « *Roma crescit Albæ ruinis.* » Le Brésil se colonise et s'accroît aux dépens du Portugal. L'Afrique se perd malgré le courage de Mascarenhas, l'ancien défenseur de Diu; Nuñez Gato se fait prendre par le dey d'Alger.

Tout manque à Jean : ses négociations pour

faire nommer au siège papal son frère Henri, n'aboutissent pas; de ses cinq fils, il ne lui en reste qu'un marié avec Jeanne, fille de l'empereur. Ce fils meurt en 1554, laissant Jeanne enceinte d'un fils qui fut nommé Sébastien; le frère du roi Louis meurt en 1555.

Tant de coups accélérèrent le terme de sa vie; en 1559 il mourut. « Jamais, a dit Camoëns, il n'y en aura un second. » Avec lui la décadence commence, elle coïncide avec l'établissement de l'Inquisition et la naissance du jésuitisme.

Il faut consulter « *l'Informazione sommaria del principio e del progresso della conversione che hanno avuto i Giudei nel regno di Portogallo*

, pour voir l'origine de l'Inquisition.

On sait que Charles-Quint avait fait de son royaume le refuge du Saint-Office. Jean III voulut suivre cet exemple et demanda au roi d'Espagne comment il fallait s'y prendre pour extirper les mécréants, ces Juifs et ces Maures qui faisaient la fortune du Portugal. Les Juifs eurent vent de ce message. L'auteur de l'*Information* prétend que le courrier fut tué par des Juifs, afin d'intercepter le message. On croit que ce meurtre est dû à des voleurs.

Jean profita de cette occasion pour faire quelques-unes de ces exécutions qui faisaient tant de

plaisir aux chrétiens fanatiques. Ce que le roi faisait, l'évêque de Ceuta crut devoir le faire; il fit brûler cinq judaïsants. A son tour, le roi sollicita et obtint du Saint-Siège une bulle établissant définitivement le Saint-Office en Portugal.

Cette juridiction ne tarda pas à atteindre jusqu'aux dignitaires de l'Église. Les évêques tremblèrent sur leur siège; plusieurs furent jetés en prison et soumis aux mêmes tortures que les autres prisonniers du Saint-Office.

Tel est l'abrégé sommaire de l'apparition de l'Inquisition.

Toutefois son établissement est diversement raconté. Il est, d'après quelques auteurs, l'ouvrage d'un imposteur, Fernando de Saavédra, qui, de concert avec les Jésuites, fabrique une fausse bulle de la même main qui avait falsifié une lettre de change de soixante mille ducats. Cet escroc prit le titre de légat *a latere*. On le crut un prince de l'Église, on le condamna aux galères. La Cour de Rome obtint sa grâce.

C'était déjà beau que cet infâme tribunal qui couvrit de sang l'Espagne, l'Italie et la France, fût établi en Portugal. Les Jésuites venaient d'être fondés. Jean demanda en 1540 à Rome, quelques frères de cet ordre. Ceux-ci ne tardèrent pas « à s'emparer de tous les ressorts de l'opinion publi-

que et du gouvernement de l'Église et de l'État, ainsi que de l'éducation des enfants. » Jean III ne pouvait rien leur refuser, puisqu'il s'était affilié à l'ordre.

En Asie, l'Inquisition prospéra et les Indes suivirent une décadence croissante, malgré une victoire sur le Samori. Sous Antao de Narunha, l'île de Ceylan fut ravagée, grâce au fanatisme des Portugais et des naturels du pays. Pour en donner une idée, on compta jusqu'à deux mille Indiens morts dans un seul clos.

L'empire des Portugais était attaqué partout. Les vice-rois et les gouverneurs se succèdent sans pouvoir arrêter le mouvement. Les pays conquis étaient trop grands pour pouvoir être gardés et ils s'étendent encore en Chine. Les révoltes naissent de toutes parts : c'était trop peu du courage, il eût fallu des hommes et non du fanatisme, ni surtout cette Inquisition de Goa, plus terrible peut être que l'Inquisition d'Europe.

Malgré tout, le Portugal était puissant encore. Mais bientôt la décadence devint ruine.

A la mort de Jean III, le trône échut à son petit-fils SÉBASTIEN, alors âgé de trois ans. A sa naissance coururent des bruits sinistres. Une femme vêtue de noir était, dit-on, apparue à la

reine, et d'un geste muet lui avait fait comprendre et l'avenir misérable de l'enfant et la fin de la puissance portugaise.

La reine CATHERINE devint régente, et ce ne fut que le 20 janvier 1568, que Sébastien entra en possession du trône. Il fut élevé par Ménézès, un bigot, et par Louis de Caméra, un jésuite. Ceux-ci, dans leur désir de prosélytisme, mêlèrent chez lui les idées pieuses et guerrières et lui mirent dans la tête d'être un apôtre conquérant.

A peine âgé de vingt ans, il entreprit en 1574, une expédition contre Tanger. Il s'y fit remarquer par sa hardiesse téméraire, comme autrefois alors qu'il courait le Tage sur de frêles barques, tant, selon de Faria, « toutes ses actions étaient devenues les pronostics de sa perte. »

Son expédition ne fut pas tout à fait un désastre. Elle ne lui servit pas de leçon.

De retour, Sébastien, toujours poussé par les Jésuites, songea à conquérir l'Afrique. Les Indes, on s'en apercevait, étaient trop lointaines, le commandement y arrivait énervé, les secours trop tard. La pensée de coloniser l'Afrique eût été bonne cent ans auparavant, alors que la puissance du Portugal se développait. Avec Sébastien et réalisée dans un but religieux, cette idée équivalait à la ruine, surtout en cas d'insuccès. Osorio repro-

chait bien au roi ses velléités belliqueuses en lui disant : « Depuis quand une religion d'amour est-elle devenue une religion de glaives ? » Il ajoutait : « Un bon roi doit défendre ses sujets. » Il disait aux confesseurs du roi : « Vous vous êtes rendus les êtres les plus abhorrés en Portugal : on préférerait être gouverné par deux Turcs. » Vains reproches ! Sébastien n'en continuait pas moins ses projets, et il y était encouragé par Philippe II qui prévoyait que le Portugal allait « se fondre. »

La guerre civile avait éclaté dans le Maroc. Mulei-Moluc prétendit devoir succéder à Abdallah, roi du Maroc, préférablement à Mulei-Mohamed, fils d'Abdallah. Mulei-Mohamed, battu dans plusieurs rencontres, chassé d'Afrique, vint chercher en Portugal un asile et des secours. Le politique italien a fort bien signalé combien c'est chose dangereuse que de croire à ceux qui sont chassés de leur patrie : *Quanto sia cosa pericolosa credere a quelli che sono cacciati della patria sua.* « Aussi bien, dit-il, doit-on considérer combien sont vaines et la foi et la promesse de ceux qui sont bannis. En effet, quant à la foi, on doit croire que toutes les fois qu'ils peuvent par d'autres moyens que par les tiens, rentrer dans leur patrie, ils t'abandonneront et se rapprocheront des autres, quelques promesses qu'ils t'aient faites.

Et quant aux vaines promesses et aux fausses espérances, le désir de rentrer dans leur patrie est si grand chez eux, qu'ils croient naturellement beaucoup de choses qui sont fausses et en ajoutent beaucoup par habileté. Si bien que par ce qu'ils croient et par ce qu'ils disent croire, ils te remplissent d'espoir; en sorte qu'en te fondant sur cet espoir, ou bien tu dépenses pour rien ou bien tu fais une entreprise qui te ruinera (1). »

Les exemples de ce fait sont nombreux. Machiavel cite celui d'Alexandre d'Épire qui, appelé par les bannis de Laconie, vint en Italie où il trouva la mort. Il cite encore l'exemple de Thémistocle d'Athènes.

On pourrait y ajouter celui de Porsenna, roi des Étrusques, qui, pour remplacer les Tarquins sur le trône, vint attaquer Rome, alors qu'apparurent *illa Romana prodigia atque miracula, Horatius, Mucius, Celia*, dit Florus (liv. I). Porsenna vit bien qu'il avait été trompé et la mort d'Aruns tué par Brutus, « comme si le vengeur avait voulu suivre l'adultère jusqu'aux enfers : » *quasi adulterum ad inferos usque sequeretur*, détruisit ses espérances.

Aucun exemple peut être n'est plus probant que

(1) MACHIAVEL. *Discorsi*, lib. II, cap. xxxi.

celui des puissances européennes lorsqu'en 1793 elles crurent aux promesses et à la foi des émigrés. De leur intervention, elles ne recueillirent que défaites et que honte.

Le roi Sébastien fit l'épreuve de cette vérité. Mohamed lui disait avoir un grand nombre de partisans dans son royaume, que son rival allait mourir, qu'il n'avait pas de successeur, que la présence de quelques troupes ferait déclarer en sa faveur ses sujets, et que s'il recouvrait la couronne, elle serait sous la protection du Portugal.

Sébastien, tout désireux de conquêtes et de conversions, se flattait de placer la Croix en haut des mosquées du Maroc. Ses conseillers ne lui représentaient que des victoires faciles.

Il réunit treize mille hommes, dont neuf mille Portugais, trois mille Allemands et un millier d'Italiens. Les soldats portugais étaient des recrues; ils n'en faisaient pas moins provision de cordes pour enchaîner les Sarrasins; chacun voulait ramener un esclave.

Sébastien s'embarqua au bruit du canon, il leva l'ancre; un page chantait une vieille ballade du Romancero, dont les paroles contenaient un sinistre présage qu'un Romain n'eût pas négligé :

Ayer fuisteis rei de Espana,
Oy non teneis um Castillo.

Hier tu étais roi d'Espagne,
Aujourd'hui tu n'as pas un château.

Sébastien débarqua sur la plage d'Arzila. Il ne connaissait pas son ennemi.

Mulei-Moluc était un prince très-remarquable ; il parlait toutes les langues d'Europe et était d'une bravoure chevaleresque. Un défaut lui nuisait : l'ivrognerie. Il le connaissait d'ailleurs et avait recommandé de ne jamais exécuter les ordres qu'il donnait sous l'influence du vin.

Il attendait Sébastien sur le rivage. Son armée se composait de quarante mille cavaliers, de dix mille fantassins et d'une infinité d'irréguliers. En voyant les Portugais, il donna ordre à son armée de battre en retraite, ne laissant que quelques troupes. Le roi de Portugal estimait plus difficile de joindre l'ennemi que de le battre. Moluc, l'ayant attiré loin de sa flotte et des ravitaillements, lui livra bataille. Sébastien la désirait et son hésitation n'avait pas été longue, quand un capitaine espagnol était entré dans sa tente en se mordant les bras de rage, de ne pas voir commencer l'action, dit la chronique.

Mulei-Moluc étendit sa cavalerie en croissant et fit ferme avec son infanterie. Étant dangereusement malade et prévoyant qu'il touchait à sa der-

nière heure, il la voulut glorieuse. Il fit ses dispositions de combat avec une rare netteté d'esprit; puis sachant que « dans une armée les rangs ne sont pas tant nécessaires pour pouvoir combattre en ordre que pour empêcher le désordre que peut apporter le moindre incident, » sachant encore qu' « il est d'un bon capitaine de fixer entre autres choses, ceux qui devront prendre ses commandements pour les transmettre et d'accoutumer ses soldats à ne croire qu'à leurs chefs » (1), Mulei-Moluc fit jurer à ses officiers de cacher sa mort, si elle survenait pendant la lutte et de feindre recevoir ses ordres pour entretenir la confiance de ses soldats. « Non, s'écria-t-il, je tiens la victoire, la mort ne me l'arrachera pas! »

L'artillerie engagea la bataille. L'infanterie portugaise fonça sur la mahométane. La cavalerie du duc d'Aveiro était parvenue jusqu'au roi de Maroc. Celui-ci mourant et furieux se précipita au bas de sa litière et se lança dans la mêlée, en se faisant jour l'épée à la main contre les officiers qui s'opposent à son passage. Ses forces tombent, il s'évanouit, puis revenant à lui et mettant le doigt sur sa bouche pour recommander le secret, il expira.

(1) MACHIAVEL. *Discorsi*, lib. III, cap. xiv.

Tout à coup on entend : *volta, volta!* arrière, arrière! Ferdinand de Dã eut alors un mot sublime « Reculer! mon cheval ne sait pas reculer. » Le capitaine des aventuriers tombe blessé, le cri fatal de *volta* se fait entendre de nouveau. C'en est fait. Le duc d'Aveiro, la main coupée, disparaît dans une charge, les Allemands lâchent pied, les Italiens se font tuer jusqu'au dernier et arrêtent, seuls, la victoire. Quand il n'y en eut plus, rien ne s'opposa plus au carnage. Les Maures étaient désormais vainqueurs; la bataille devint un massacre.

Les Portugais tombèrent l'un après l'autre. Le roi Sébastien, qui avait fait des prodiges de valeur et qui avait trouvé plusieurs fois les lignes ennemis, fut entouré. Louis de Britto s'élança vers le roi qui lui demanda si l'étendard était en sûreté. « Il l'est, Sire, car il entoure un bras qui sait frapper! lui répondit de Britto, en lui montrant l'étendard entourant son bras gauche. — Embrassons-le et mourons avec lui, dit Sébastien. » (15 août 1578.)

Ce fut un jour funeste pour le Portugal qui perdit, avec son roi, l'élite de sa noblesse et de son armée, et qui, Sébastien n'ayant pas d'enfants, dut se chercher un roi.

Mulei-Mohamed, son allié n'avait pas eu un

meilleur sort; en fuyant, il se noya dans la rivière de Muazen.

« Ainsi, dit de Vertot, périrent dans cette journée trois grands princes, et tous trois d'une manière différente. Moluc par la maladie, Mohamed dans l'eau, et Sébastien par les armes. »

Cette défaite de Sébastien était un désastre pour le Portugal. La patrie était morte, disait un grand homme dont nous avons déjà prononcé le nom, et qui voulait, disait-il, mourir avec elle. « *Que não seimente me contentei de morrer nella, mos de morrer con ella.* »

Camoëns languissait alors dans un hôpital de Madrid et finissait une vie usée par la misère, les douleurs, le patriotisme et le génie.

Comme son œuvre est l'œuvre la plus belle et la plus éclatante de la littérature portugaise, et l'une des plus belles de la littérature humaine, il n'est pas permis, en écrivant une histoire de Portugal, de ne pas en dire quelques mots.

Louis DE CAMOËNS, naquit à Lisbonne en 1525. Sa famille était noble, et malgré sa pauvreté le fit éléver à l'Université de Coïmbre. Après avoir fini ses études, il se rendit à Lisbonne et s'éprit violemment d'une dame du palais, que l'on croit avoir été Catherine d'Atayde. Cet amour fit le

malheur de Camoëns. Comme le Tasse, il fut persécuté à cause de cette passion et exilé à Santarem. Là son talent poétique se révéla. Comme Ovide, il écrivit des élégies où il dépeignait, en vers admirables, ses regrets, ses espoirs et son bonheur perdu.

Les dégoûts de son exil, engagèrent le poète à demander une place dans l'armée qui allait opérer une descente au Maroc. Il était brave, et Mars « lui fit goûter ses fruits amers; » il fut blessé et perdit l'œil droit devant Ceuta où il était, selon quelques auteurs, sur un vaisseau commandé par son père.

En 1553, il s'embarqua pour les Indes, échappa au naufrage et fit, comme soldat, deux de ces prodigieuses expéditions, que l'on peut à peine se figurer aujourd'hui. En 1555, il revint à Goa où il se fixa.

Camoëns n'avait pas vu ses services ni son courage récompensés. Il avait gagné sous les armes une franchise toute militaire, qui, aigrie par le dédain où il était tenu et par l'orgueilleuse bassesse de ses concitoyens de Goa, lui fit écrire une vive satire : *Disparates na India (Les inconséquences, les folies des Portugais dans les Indes)*. Le gouverneur Barretto en fut vivement blessé, il exila Camoëns et le força de se réfugier aux Moluques.

En 1559, le poète était curateur des successions à Macao. Triste destinée du génie! On peut voir de même le grand politique italien, vers la fin de sa vie, après ses ambassades en France et en Allemagne, après avoir subi la torture, s'écrier douloureusement : « Il me faudra bientôt aller me mettre aux gages d'un connétable, ou apprendre à lire aux enfants dans quelque pays perdu, afin de nourrir ma famille. »

Camoëns resta quelques années à Macao dans ce chétif emploi, vivant d'une existence solitaire et pour toute distraction allant contempler la mer qu'un autre exilé a chanté :

« Gouffre toujours amer, jamais fangeux. »

De pareilles occupations convenaient peu à son humeur guerrière entreprenante et à sa soif de gloire. Dès qu'il eut ramassé un petit pécule dans l'exercice de sa charge, il s'embarqua pour retourner à Goa. Une effroyable tempête brisa le vaisseau, à l'embouchure de la rivière de Mecom en Cochinchine. Camoëns put cependant se sauver et avec lui son poème que, comme César, il tenait d'une main pendant qu'il nageait de l'autre.

Il resta quelque temps dans ces parages, et vers 1561 était de retour à Goa. Il y avait encore

des ennemis et fut jeté en prison. Il en sortit enfin pour reprendre le métier de soldat qui, du moins, lui donnait du pain et le mettait à l'abri d'un impitoyable créancier, Coutinho, le gouverneur des Indes. On ne le voyait plus à Goa que pour implorer des grâces en faveur de ses compagnons ou de ses amis, sans rien demander pour lui-même. Ayant perdu l'espoir de faire jamais cette fortune que les Portugais recherchaient si âprement, il se décida à revenir à Lisbonne.

Il n'y fut pas plus heureux, et il devait, a dit Diogo de Canto, se nourrir de la pitié de ses amis; il avait fallu que Barros, son *matelot*, quêtât pour lui du linge, et que Hector de Sylveira payât au gouverneur de Mozambique une somme d'environ cent francs.

A son retour, le Portugal était dans la consternation. Certains jours, six cents personnes mouraient de la peste. De 1568 à 1569, plus de soixante-dix mille Portugais avaient succombé. Le Portugal n'était plus ce qu'il était lorsque Camoëns était parti. Il gémissait sous les « gens du conseil, » que l'archevêque de Sylves avait si rudement attaqués.

Camoëns pourtant ne se découragea pas. Il publia ses *Lusiades* en 1572. L'ouvrage, chose inouïe, eut deux éditions. On admira Camoëns,

on se le montrait au doigt quand, appuyé sur des béquilles, il allait entendre des leçons de théologie et s'asseoir parmi les écoliers. Mais on le laissait mourir de faim. Le mot ancien *laudatur virtus, sed alget*, a été vrai de tout temps. Il en était réduit à vivre d'aumônes; il ne pouvait plus guère marcher et un esclave Javanais, le soir, parcourait la ville en mendiant pour son maître.

Le roi Sébastien, à qui les *Lusiades* avaient été dédiées, avait donné au poète une pension qui équivaudrait environ à 500 francs de nos jours. Le fidèle Javanais mourut, Camoëns le suivit de près (1579); il n'avait que cinquante-cinq ans. L'hôpital ne lui donna ni suaire, ni tombeau; « tout fut mendié dans son enterrement, » et le monument qui lui fut élevé a disparu dans un tremblement de terre.

Os Lusiadas (les Lusitaniens) ou, selon l'expression commune, les *Lusiades*, sont une œuvre nationale et l'histoire du Portugal poétisée. Elles comptent parmi les plus grandes épopees des temps modernes. Grâce au poème, des exploits qui jusqu'alors étaient restés dédaignés, rempliront le monde, et « les palmes presque desséchées reverdiront. »

Le poème a pour sujet la découverte des Indes par Vasco de Gama. Il commence lorsque le navi-

gateur double le cap des Tempêtes. Vasco, protégé par Vénus, échappe à tous les dangers, conquiert les Indes, retourne en Europe, et voit le paradis destiné à récompenser son courage et celui de ses compagnons. Une prophétie termine le poème.

Il serait difficile de trouver une œuvre où éclate plus fort la fierté de la gloire acquise. Comme dans l'*Énéide*, l'unité est donnée par le sentiment patriotique. Il ne s'agit que des Portugais, dont les louanges reparaissent sous les formes les plus délicates, les plus ingénieuses, et dont les hauts faits sont célébrés avec une intensité de passion véritablement merveilleuse et en vers d'un charme et d'une harmonie incomparables.

Ce poème eut une grande influence sur les littératures méridionales. On en fit des éditions nombreuses.

Les États, convoqués en 1579, choisirent pour roi le cardinal HENRI, fils d'Emmanuel et de Marie de Castille. Il avait soixante-six ans lorsqu'il monta sur un trône, objet d'ardentes compétitions. Ceux qui y prétendaient ne voyaient dans ce prêtre-roi qu'un fidéi-commissaire chargé de rendre un dépôt confié. Chacun cherchait à être désigné par lui à la couronne.

Son règne fut ce qu'on pouvait attendre d'un

homme d'une santé déplorable, et qu'on était obligé de nourrir de lait humain, parce qu'il était tombé dans l'hébétude et le marasme : « *Quod in marcorem et marasmum incidisset* (1); » son règne fut une pénible et humiliante agonie pour le Portugal.

Les prétendants étaient nombreux, c'étaient : Antoine, chevalier de Malte et grand-prieur de Crato, enfant illégitime d'un fils d'Emmanuel; Catherine, duchesse de Bragance, petite-fille d'Emmanuel; Ranuce-Farnèse, prince de Parme; Catherine de Médicis, veuve de Henri II; Elisabeth d'Angleterre et Philippe II, roi d'Espagne, qui tirait son droit de sa mère Isabelle, petite-fille d'Emmanuel. Les uns et les autres cherchaient à prouver leurs droits, par des mémoires de juris-consultes, comme au temps de Jean das Regras. Le pape Grégoire XIII lui-même prétendait que, le roi de Portugal ayant été cardinal, le royaume était un bénéfice dévolu au Saint-Siège.

Le cardinal n'avait rien d'un roi; il ne cherchait qu'à vivre et qu'à régner. Il n'osa pas régler la succession et renvoya, pour être décidée après sa mort, la question devant une *junte*. Cette conduite molle et indécise, qui favorisait tous les

(1) Nunez de Leão.

prétendants sans en nommer aucun, donna naissance à autant de partis qui remplirent le Portugal de discordes et de divisions.

Philippe insista. Il proposa une capitulation entre l'Espagne et le Portugal. « Le clergé, sûr de son fait, accepta; la noblesse suivit cet exemple; le peuple résista à toutes les séductions et à toutes les terreurs pour garder l'indépendance du Portugal. »

La situation traînait en longueur, le roi s'éteignit le 30 janvier 1580, après dix-sept mois de règne et de sommeil, et mourut en prononçant ces paroles : « Mettez-moi dans la main cette chandelle; l'instant est venu. »

En lui s'éteignait le dernier descendant mâle de la maison d'Avis.

Pour conserver l'indépendance du Portugal, les habitants de Lisbonne, à la mort du cardinal, proclamèrent roi ANTOINE, prieur de Crato, qui accourut à leur appel. Il chargea aussitôt le comte de Vimiozo de se rendre maître de Sétubal. Cette ville et toutes les places des environs de Lisbonne, à l'exception de Porto, reconnaissent le nouveau roi, qui venait d'être acclamé, sans la participation des États régulièrement assemblés.

Philippe II publia une déclaration de son con-

seil, qui établissait la supériorité de ses droits. Mais sachant bien qu'il n'y a pas de meilleur droit que la force, il expédia contre Lisbonne une flotte de cent voiles, sous les ordres du marquis de Santa-Cruz, don Alvar de Bazan; fit marcher une armée de trente mille hommes, commandée par le féroce duc d'Albe, et mit à prix la tête de son rival.

Le duc d'Albe s'empara de Sétubal, qui se rendit sans combattre, puis arriva devant Lisbonne et livra bataille au prieur de Crato, qui résista avec énergie, fit preuve de la plus grande bravoure, mais fut battu et prit la fuite.

De terribles exécutions ensanglantèrent Lisbonne. Les victimes furent choisies parmi les plus braves, parmi les femmes les plus belles et les plus vertueuses. « Philippe II ne laissa pas un homme de courage et de tête à Lisbonne, afin de n'être pas troublé dans le pouvoir de ce royaume. » Moyennant quoi il entra dans la capitale du Portugal (1581), et, réplique ironique à une basse flatterie, répondit en excellent portugais à une harangue qui lui était adressée en espagnol. La même année, il avait été solennellement couronné roi à Thomar.

Cependant Antoine fuyait misérablement déguisé en moine et errait dans le Portugal. Il vou-

lut entrer à Santarem; la ville lui ferma ses portes. Alors il fit voile pour l'Angleterre.

Mais loin de s'avouer vaincu, avec les secours qui lui furent donnés par Elisabeth d'Angleterre, Catherine de Médicis et le duc d'Alençon, qui désiraient empêcher l'agrandissement de l'Espagne, Antoine, le roi détrôné, parvint à réunir une flotte de soixante voiles, portant six mille huit cents Français. Il la dirigea vers l'île de Terceire qui lui était dévouée afin de la fortifier et de reconquérir le Portugal lorsqu'il aurait réuni assez de forces. La flotte espagnole vint à la rencontre de la sienne; après un combat acharné, ses navires furent pris ou coulés.

Antoine, vaincu, se réfugia en Hollande, passa en Angleterre, puis vint en France où Henri IV lui accorda un asile et une pension. Il mourut à Paris, le 16 août 1595, à soixante-quatre ans, faisant cession du Portugal au roi de France qui, avec sa finesse ordinaire, se garda bien de faire valoir ses droits et resta prétendant platonique au trône de Portugal.



CHAPITRE IV.

Domination espagnole :

Philippe II (1580-1598). — Philippe III (1598-1621). — Philippe IV (1621-1640).

A victoire d'Alcantara, la dispersion de la flotte portugaise et la fuite d'Antoine, avaient donné le Portugal à PHILIPPE II, roi d'Espagne. Cette union, si elle eût pu se faire, eût été d'une immense importance pour la péninsule Ibérique. Elle lui permettait de se constituer sur une base unique, solide, et de pouvoir se défendre facilement.

En effet, le Portugal et l'Espagne étaient nations rivales; par sa politique, le Portugal devait s'allier aux ennemis de l'Espagne et leur fournir une descente commode, en même temps qu'un point de ravitaillement.

Philippe II avait compris l'importance de cette situation. Aussi avait-il déclaré le Portugal réuni

pour toujours à l'Espagne, avec défense de l'en séparer sous quelque prétexte que ce fût. « *Quiero y es mi voluntad que los dichos reynos de la corona de Portugal ayan siempre de andor y anden juntos y unidos con los reynos de la corona de Castilla, sin que jamas se pueden dividir ni apartar los unos de los otros por ninguna cosa que sea, por ser esto lo que mas conviene para la seguridad, augmento y buen govierno de los unos y de los otros, y para poder mejor ensanchar nuestra santa Fe Catholica y acudir à la defensa de la Iglesia.* — Ceci, disait-il, dans son testament, est ma volonté : Que le royaume de la couronne de Portugal soit toujours joint et uni au royaume de la couronne de Castille, sans que jamais ils se puissent diviser ni séparer l'un de l'autre pour quelque cause que ce soit, parce que cela est utile pour la sécurité, pour l'agrandissement et le bon gouvernement de l'un et de l'autre, et pouvoir mieux suivre notre sainte foi catholique et veiller à la défense de l'Église. »

Il eût été facile à Philippe de consolider cette union qu'il désirait si fort. Il ne fallait qu'un gouvernement sage et équitable. Mais il ne sut pas ou ne voulut pas remplir ce rôle.

Deux partis se présentaient à lui : ruiner le Portugal, détruire sa nationalité, lui laisser ses

lois, mais en tirer un revenu; aller habiter personnellement son nouveau royaume.

Il choisit ce dernier parti, mais il traita le Portugal en pays conquis, et le séjour qu'il y fit, loin d'avoir été, suivant le conseil du politique italien, pour empêcher toute injustice, fut, au contraire, pour commander d'atroces exécutions.

Ces cruautés excitèrent la haine publique : deux fois des assassins attentèrent à sa vie. Elles épouvantèrent sa conscience; il sollicita du Pape un bref d'absolution.

Ne se trouvant plus en sûreté à Lisbonne, il se fit remplacer par un vice-roi, le cardinal-archiduc Albert, assisté d'un conseil qui ne décidait rien qu'après que les affaires avaient été soumises au conseil de Castille.

Il tint à l'écart la noblesse, et mentit aux promesses qu'il lui avait faites.

Ou bien, disait-il aux nobles, vous m'avez regardé comme successeur légitime du roi national, ou bien comme un usurpateur. Dans le premier cas vous êtes des rebelles, en faisant des conditions à votre souverain; dans le second, vous êtes des traîtres. Donc, vous méritez des châtiments.

Le peuple fut opprimé, les marchands portugais furent exclus des marchés où le monopole

fut laissé aux marchands espagnols. Les impôts étaient de plus en plus lourds.

Le Portugal se courba devant la force en attendant l'heure de la délivrance.

Par la conquête du Portugal, les forces de l'Espagne semblèrent doubler; en effet, les colonies portugaises aux Indes, en Amérique et en Afrique passèrent sous sa domination.

Ces établissements importants étaient : les Moluques et l'île de Macao, les royaumes de Gambaie et de Diu, toute la Chersonèse d'or avec la ville de Malacca; la forte ville de Goa; l'île d'Ormuz qui commandait le golfe Persique; celle de Socotora à l'entrée du golfe Arabique; les provinces de Mozambique, Quiloa, Zanquebar sur la côte orientale d'Afrique et, sur la côte occidentale, les royaumes de Guinée, d'Angola et de Benguella; enfin en Amérique, le Brésil.

Mais cet accroissement de puissance subit et exagéré, loin de l'affermir, affaiblit la monarchie espagnole par son extension même; car, pour empêcher toute révolte, il fallut entretenir de nombreuses garnisons sur le continent et aussi dans les colonies pour les défendre contre les attaques des Anglais et des Hollandais.

D'ailleurs, les Espagnols n'étaient pas heureux dans leurs expéditions où ils s'efforçaient d'agrand-

dir les colonies conquises par les Portugais. Les Chinois avaient massacré le gouverneur des Philippines et ses équipages; les Japonais menèrent au supplice les missionnaires qui les voulaient convertir et tuèrent jusqu'au dernier les Espagnols qui voulaient s'emparer de leur pays.

Le cabinet de Madrid avait fort à faire contre les Turcs, les Arabes et l'Europe elle-même. Ses colonies s'en ressentaient et les possessions portugaises suivent le mouvement de décadence.

Nous avons déjà fait remarquer que l'un des principaux traits du caractère portugais était le sentiment de la nationalité et de l'indépendance poussé à l'excès. L'Espagne avait pu vaincre et occuper le territoire, il n'avait pu le soumettre, ni en faire une province espagnole.

Le patriotisme des Portugais faisait naître avec une touchante opiniâtréte un roi national, attendu et souhaité avec les rêves et la constance des Juifs attendant le Messie. On disait à la vérité que Sébastien était mort, qu'on l'avait vu sanglant, déchiré, se précipiter dans la mêlée, que son page favori l'avait reconnu mort. Les Portugais carent l'idée de son retour comme le naufragé s'attache à un débris de navire, et accueillaient avec enthousiasme tous ceux qui, prenant le nom de Sébastien, leur faisaient espérer la revanche.

Pouvons-nous en rire? N'avons-nous pas vu, sans quitter le *domestica facta*, comme disaient les Latins, n'avons-nous pas vu des générations et des hommes de cœur et d'esprit comme Silvio Pellico, croire à un Louis XVII. L'antiquité ne nous montre-t-elle pas de faux Nérons, de faux Agrippas? On voit encore dans les *Nouvelles* de Bandello (4^e partie, Nouv. I) : *Uno che si finge essere Baldoino, conte di Fiandra e imperadore di Constantinopoli*: Un homme qui se donne pour Baudoin, comte de Flandre et empereur de Constantinople.

Le premier qui imagina de gagner un trône en se prétendant Sébastien, était un maçon de l'île de Tercère. Il marcha droit sur Lisbonne, mais au lieu de la couronne gagna une potence.

..... *Multi
Committunt eadem diverso crimina fato :
Ille crucem pretium sceleris tulit, hic diadema.*
(Sat. XIII.)

Le second Sébastien prit à son mensonge le cardinal d'Autriche. Il ne fut pas pendu, mais bâtonné.

Le troisième Sébastien était Gabriel de Espinosa, pâtissier castillan. Il fut exécuté sans pitié.

Leur sort ne découragea pas leurs imitateurs.

Deux autres, sous les habits d'ermites, essayèrent de se faire rois. L'échafaud et les galères en eurent raison.

La place semblait bonne et était enviée. Un certain Alvarès, qui ressemblait d'une manière frappante à Sébastien, vivait en solitaire; pour mieux persuader les auditeurs, il se donnait la discipline et, comme Tartufe dans la coulisse, de façon à être entendu sur la scène, il s'écriait : « O Dieu ! faites que mon peuple me reconnaisse ! Faites que je recouvre le trône de mes pères ! »

Ses feintes réunirent un millier de paysans armés; ils se dispersèrent au premier morion qui se présenta : le gros de l'armée alla ramer pour le roi d'Espagne, et le prétendant fut décapité.

Un dernier n'eut pas un meilleur sort, mais il fut plus adroit, sinon plus véritable.

Sa vie offre un mystère qui jusques à présent n'a pu être sondé. En 1598, la seigneurie de Venise fit arrêter un homme qui se donnait comme Sébastien.

Il racontait que, s'étant caché sous les cadavres pendant la bataille, il avait gagné la mer pendant la nuit et avait été recueilli par un bateau portugais qui le débarqua dans les Algarves. Voulant expier les maux qu'il avait attirés sur son royaume, pendant vingt ans il n'avait pas voulu se faire

reconnaître. Il portait sur son corps toutes les marques du vrai roi. Sa force était prodigieuse. Il rappelait certains faits que seul il pouvait connaître.

Il eut des partisans enthousiastes. La Seigneurie instruisit son procès ; mais, incertaine, le bannit de la ville. Il s'enfuit à Florence, puis à Milan et à Naples, où il fut arrêté et de là conduit en Castille. Enfin, il finit sa vie aux galères, selon les uns, et selon d'autres fut jeté dans un cachot où il mourut empoisonné.

Les « soixante ans de captivité » commencèrent avec Philippe II. Tout est fini ; plus de gloire, plus de bonheur. Le Portugal s'effondre, les colonies sont prises, ou périllement aux mains de l'Espagne qui, avec son système habituel, signalé par Montesquieu, « en détruisit les habitants et dut, pour les conserver, les tenir dans la dépendance de leur subsistance même (1). »

En 1588, le célèbre corsaire Dracke, avec une escadre de soixante-dix vaisseaux, tenta un débarquement dans le port de la Corogne, pilla les faubourgs et attaqua la place ; les Anglais repoussés par les habitants, se vengèrent en faisant une

(1) *Esprit des Lois*, ch. XVIII.

tentative contre Lisbonne. Ils débarquèrent, mais ne remportèrent de leur expédition qu'un riche butin, fruit du pillage.

En 1594, les Anglais s'emparent de Fernam-buco ; en 1595, ils saccagent Faro, Sagres ; en 1596, ils détruisent Buarcos ; leurs déprédations continuent pendant les années suivantes.

En 1616, les Maures brûlent dans l'île de Terceire tout ce qui est à brûler.

Le Brésil est ravagé par les Français ; Angola, les Moluques, Malacca par les Hollandais.

A qui était due cette immense ruine du Portugal ? à l'Espagne, qui se décomposait rapidement.

Ce n'était pas assez pour les colonies, les Albuquerques n'étaient plus, et c'est en vain que de vieux soldats invoquaient encore le « mainteneur de royaume » et le priaient de se lever de la tombe. Les vice-rois qui étaient envoyés aux Indes ne daignaient pas s'occuper et remettaient le gouvernement aux Jésuites.

« L'Espagne et sa vertu, tout s'en va ! » comme dit Victor Hugo. « Le Portugal, qui a rempli de splendeurs les coins les plus obscurs du monde, n'était plus qu'une torche sans lumière. »

Les Hollandais prennent sur les mers la place du Portugal et de l'Espagne. « Tout le monde »

fuyait le service du Portugal , car les seuls Portugais que l'on vit prospérer étaient ceux qui se soumettaient à la Castille , en esclaves. »

Philippe II mourut le 13 septembre 1598 , à l'âge de soixante et onze ans , laissant l'Espagne avec une dette évaluée à cent quarante millions de ducats , somme effrayante alors , et le Portugal sans argent et sans fortifications.

Le triste sort d'un de ses fils , don Carlos , qu'il avait eu d'une première femme , a donné lieu à différentes conjectures. Ce prince avait été promis en mariage à Elisabeth de Valois , mais elle épousa son père. Don Carlos conçut une violente passion pour sa belle-mère , et Philippe , vrai espagnol , en éprouva une inexprimable jalousie. Il fit répandre le bruit que son fils avait conspiré contre lui , qu'il avait fomenté l'insurrection des Pays-Bas , et qu'il détestait le tribunal de l'Inquisition. Il le fit juger , jeter en prison et s'en débarrassa par le poison.

PHILIPPE III , né d'Anne d'Autriche , n'avait que vingt et un ans lorsqu'il succéda à son père , qui l'avait élevé dans une obéissance servile , dans la crainte et dans l'isolement. Incapable de diriger les affaires , il abandonna le gouvernement à son favori , le duc de Lerma , qui laissa démembrer

pièce à pièce la monarchie de Charles-Quint. Moura fut nommé vice-roi du Portugal.

Philippe III resta fidèle au plan politique laissé par son père ; comme lui il aspira à la monarchie universelle. Il intrigua contre le roi de France, espérant le renverser de son trône et s'emparer de la Savoie ; il visa aussi au trône d'Angleterre et revendiqua la Bohême et la Hongrie.

Tant de prétentions ne firent qu'augmenter les dépenses, car les nombreux agents qu'il entretenait dans l'État de l'Église, en Bavière et en Allemagne, furent inutiles.

Il défendit aux Hollandais, qui, depuis 1567, étaient en guerre ouverte avec les Espagnols, de faire du commerce avec le Portugal ; les Hollandais allèrent alors charger leurs vaisseaux aux Indes et défirent la flotte portugaise en 1601, devant Bantum, ville de Java.

Philippe III, se rendant probablement compte de son incapacité et sentant que la paix était un remède nécessaire aux maux de l'Espagne, fit avec l'Angleterre, après la mort de la reine Elisabeth, un traité signé en 1604. Il proposa à la Hollande une trêve qui fut conclue en 1609, mais à des conditions onéreuses : il reconnaissait l'indépendance de ce pays et lui cédait le libre commerce de l'Asie et de l'Amérique.

Voulant consolider la paix avec la France, il maria, en 1612, sa fille avec Louis XIII, et son fils, héritier de la couronne, avec la princesse Elisabeth de Bourbon, fille de Henri IV.

En 1619, Philippe III alla visiter Lisbonne et le Portugal. Deux ans après son retour il mourut, le 31 mars 1621.

Parmi les actes blâmables de ce roi, on lui reproche l'édit qui chassait définitivement d'Espagne les descendants des Maures qui avaient embrassé le christianisme et formaient une masse de population soumise, industrielle, cultivant la terre et enrichissant l'État. Ceux de ces malheureux qui refusèrent de quitter leur patrie furent traqués, massacrés et les enfants vendus comme esclaves. Par cette expulsion, la Péninsule perdit plus d'un million de ses habitants les plus industriels. C'était le prélude de l'édit de Nantes contre les protestants et la suite des ordonnances des rois de Portugal.

Sous Philippe III le Portugal perdit successivement ses plus belles possessions : les Hollandais s'emparèrent de Malacca, de Ceylan et des îles de la Sonde ; ses garnisons furent expulsées de l'Indoustan ; et les Perses menacèrent l'île d'Ormuz.

PHILIPPE IV succéda à son père Philippe III. Comme lui, incapable de régner, il laissa le pouvoir à un homme dur et violent, le duc d'Olivarez. Le nouveau ministre commença par changer le ministère. Il confia les principaux emplois à ses partisans et contraignit la noblesse portugaise à servir en Espagne et en Italie.

Pour se procurer des ressources il ne craignit pas de s'emparer des biens des orphelins et des revenus consacrés au rachat des esclaves.

Voulant confondre le Portugal avec la Castille, et les seigneurs ayant répondu que les États-généraux pouvaient seuls trancher une si importante question, il fit arrêter les seigneurs portugais qui n'obtinrent leur élargissement qu'en fournissant des sommes considérables.

Philippe IV, l'année même de son avènement, recommença la guerre contre la Hollande. En 1635 il rompit la paix avec la France, qui était devenue l'alliée des Hollandais et des Suédois. La guerre éclata sur toutes les frontières. L'armée hollandaise débuta par la victoire d'Aveim, et le duc de Savoie remporta sur les Espagnols les victoires de Tornavento (1636) et de Montbaldon (1637). Une armée espagnole qui avait envahi la Picardie arriva à trente lieues de Paris et rencontra Louis XIII et son armée. Elle fut battue et

forcée d'évacuer le territoire français. Entre temps la marine portugaise avait été détruite en combattant pour l'Espagne.

Le commerce du Portugal eut beaucoup à souffrir de toutes ces guerres : la flotte marchande perdit plus de deux cents vaisseaux; les arsenaux furent vidés et les ports devinrent déserts; on envoya en Espagne plus de deux mille pièces de canons.

Les sommes provenant des tributs énormes imposés aux Portugais servirent à des guerres lointaines.

Olivarès, qui essayait d'effacer le Portugal du rang des nations, voulut obtenir la confiance de Jean, duc de Bragance, que sa naissance et ses richesses plaçaient au-dessus de ses compatriotes. Il ne put arriver à le séduire. Alors il chercha à l'éloigner en lui offrant la vice-royauté de Milan. Jean refusa.

A ce moment (1640), le peuple espagnol, mécontent de l'administration du ministre, se souleva en Catalogne et proclama Louis XIII comte de Barcelone. Richelieu se garda bien d'accepter; mais, pour assurer la conquête du Roussillon, les armées françaises envahirent l'Espagne.

Le duc d'Olivarès fit sommer le duc de Bragance et les chefs de la noblesse portugaise de

venir à Madrid pour prendre part à l'expédition que le roi se proposait de diriger contre les rebelles.

C'est alors que le Portugal, opprimé et jusqu'à maintenu par la terreur, se révolta et chercha à reconquérir son indépendance.

Depuis quelque temps une conspiration s'était formée : Pinto-Ribeiro, intendant du duc de Bragance, en était un des chefs. Il s'agissait de secouer le joug espagnol.

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici combien se vérifia le mot du politique italien, parlant du prince qui arrive au pouvoir par la faveur de ses concitoyens : « *Col favore degli altri suoi cittadini.* » Pour y parvenir, ni la seule vertu, ni la seule fortune n'est pas nécessaire, mais plutôt une astuce fortunée : « *Ne al perver nirvi è necessario o tutta virtu o tutta fortuna, ma più presto un' astuzia fortunata.* »

En effet, le duc de Bragance n'avait pas les qualités apparentes qui fondent les trônes : casanier, timide, hésitant, il sut pourtant laisser aller les choses et se faire désirer. Tout le Portugal avait les yeux sur lui; le duc se dérobait d'autant plus, soit qu'il ne crût pas au succès de ses espérances, soit qu'il ne voulût pas porter ombrage à l'Espagne.

Heureusement, à côté de lui était sa femme, sœur du duc de Medina-Sidonia, âme forte et ambitieuse, femme pourvue merveilleusement et par la nature et par l'instruction des qualités nécessaires pour faire de la politique, pour comprendre les moyens de gouvernement, et pour les mettre en action. C'est au moins ce que dit un vieil auteur : « *Ad hæc politicas artes, bonos et malos regiminis dolos, dominationis arcana, non modo intelligere mulier, sed et pertractare quoque ac provehere tam naturâ quam disciplinâ mirifice instructa.* »

En outre de la duchesse, il y avait encore ce Pinto Ribeiro dont nous avons parlé. Il fut véritablement le ministre parfait qui « pense plus à son maître qu'à soi, » ce à quoi, d'après Machiavel (1), on peut reconnaître un bon ministère.

Pinto noue des intrigues, effraye l'un, encourage l'autre, distribue les promesses, excite le patriotisme des Portugais et souffle la haine des Espagnols. On le voit répandre les bruits de nouveaux impôts, s'assurer des conjurés, presser le duc, rassurer tout le monde avec une activité, un dévouement et une intelligence admirables.

(1) *Il principe*, ch. XXII.

Dans une réunion, il avait été décidé qu'on irait supplier le duc de Bragance de se mettre à la tête du parti national. Pierre de Mendoze fut chargé de cette mission. Il se rendit à Villa-Viçosa ; fit part au duc de la proposition. Avant de répondre, Jean de Bragance consulta la duchesse et son secrétaire Paës Viégas, qui furent d'avis d'accepter. « Car, lui dit la duchesse, il vaut mieux mourir avec une couronne que de vivre paisible dans l'esclavage. » Le duc de Bragance accepta. L'instant était favorable.

Sans doute, après une prise de possession comme celle que l'Espagne avait fait du Portugal, il était impossible, pour le cabinet de Madrid, de ne pas se montrer cruel. Didon lorsqu'elle s'excuse dans Virgile de son inhumanité dit fort bien :

*Res dura et regni novitas me talia cogunt
Moliri, et late fines custode tueri.*

Mais les Espagnols ne surent pas garder la mesure politique.

Le secrétaire de la République Florentine a posé une loi qui se vérifie dans toute l'histoire :

*È da notare, che nel pigliare uno stato, debbe
l'occupatore d'esso far tutte le crudeltà in un*

tratto, e per non avere a ritornarvi ogni di, e per potere non le innovando assicurare gli uomini, e guadagnarseli con beneficarli.

« Il faut noter qu'en s'emparant d'un État, l'usurpateur doit faire toutes les cruautés tout d'un coup, et cela pour n'avoir pas à les recommencer chaque jour, et pour, en ne les renouvelant pas, rendre la sécurité aux gens et pour les attirer à soi par ses bienfaits. » Il continue encore : « Qui fait autrement, est toujours forcé à tenir le couteau en main; jamais il ne pourra se fonder sur ses sujets, ceux-ci ne pouvant, à cause des injures fraîches et continues, se fier à lui. »

En effet, les injustices doivent se faire toutes ensemble, et ici l'expression intraduisible devient remarquable à force de finesse et de vérité : « *Acciochè, dit Machiavel, assaporandosi meno, offendino meno : li beneficii si debbono fare poco a poco, acciochè si assaporino meglio.*

Les Espagnols avaient suivi une conduite contraire. La noblesse était décimée, le peuple maltraité, les Portugais étaient envoyés en Catalogne ou retenus à Madrid pour servir d'otages, les cruautés s'abattaient sur ce malheureux pays, les impôts croissaient, les prisons se remplissaient et les biens se pillaient. Telles étaient les

souffrances que pendant trois règnes avait supportées le Portugal.

Le moment était donc favorable.

*Curandum in primis, ne magna injuria fiat
Fortibus et miseris. Tollas licet omne, quod usquam est
Auri atque argenti; scutum gladiumque relinques
Et jacula et galeam: spoliatis arma supersunt.*

Il reste des armes à ceux qui ont été dépouillés.

Le 1^{er} décembre 1640, à huit heures du matin, Pinto Ribeiro donna le signal du soulèvement en tirant un coup de pistolet. Aussitôt, les conjurés qui étaient aux postes qui leur avaient été désignés, se mirent en devoir d'agir.

Aux cris de *Vive Bragance! Vive la liberté!* la garde castillane est forcée, la garde allemande chassée. Les conjurés entrent au palais; le corregidor est tué d'un coup de pistolet; Antoine Correa, secrétaire de Vasconcellos, est poignardé; le conseiller d'État, Vasconcellos, est trouvé caché dans une armoire et est tué à coups de pistolet, d'épée et de poignard, puis son cadavre est jeté par la fenêtre. La vice-reine Marguerite de Savoie est arrêtée; la citadelle se rend. Pinto s'empare de trois galions espagnols qui étaient dans le port de Lisbonne et expédie des cour-

riés dans toutes les provinces, avec ordre de de faire proclamer roi le duc de Bragance.

Grâce à ces mesures, la conjuration réussit. Un soulèvement de tout le royaume suivit celui de Lisbonne. En moins de quinze jours tout le territoire fut affranchi de la domination castillane et les colonies suivirent l'exemple de la métropole.

Le duc de Bragance entra dans Lisbonne le 8 décembre 1640, et le 15 du même mois se fit solennellement couronner.





CHAPITRE V.

Maison de Bragance :

Jean IV (1640-1656). — **Alphonse VI** (1656-1667). — **Pierre II** (1667-1706). — **Jean V** (1706-1750). — **Joseph** (1750-1777). — **Maria I** (1777-1793). — **Jean VI** (1793-1826). — **Pierre IV** (1826). — **Dom Miguel** (1828-1833). — **Maria II** (1833-1853). — **Pierre V** (1853-1861). — **Louis I** (1861).

JEAN IV arrivait au pouvoir avec l'assentiment et le désir de la nation tout entière. Né en 1604, il descendait de Jean I^{er}.

Petit-fils de la princesse Catherine, fille de l'infant Edouard, il était fils du roi Emmanuel; seul parmi les descendants des anciens rois de Portugal, il n'était point exclu de la couronne par la loi fondamentale de Lamego.

Il avait épousé en 1633, la courageuse princesse de Guzman des Medina-Sidonia. Il eut de ce mariage sept enfants, parmi lesquels une fille, Catherine qui, en 1662, épousa Charles II, roi d'Angleterre.

Jean IV de Bragance réunit les États le 28 janvier 1641. Il fit reconnaître pour son successeur au trône son fils aîné Théodore, et déclarant que ses biens personnels étant suffisants, *res memoranda*, il n'accepta pas les revenus du domaine royal qu'il fit consacrer aux travaux publics. Il abolit tous les impôts créés par les Espagnols.

Le nouveau roi ne perdit point de temps et ne négligea rien de ce qui pouvait consolider son pouvoir. Il nomma les gouverneurs des places frontières et fit réparer ces places pour qu'elles pussent constituer une sérieuse défense.

En même temps, il expédiait de tous les côtés des ambassadeurs chargés de le faire reconnaître roi par les cours d'Europe.

Dès les premiers jours, la Suède avait adhéré à la Révolution. Jean IV était sûr de l'appui de la France. Il fit une ligue offensive et défensive avec les Hollandais et les Catalans. Même les puissances vassales ou alliées de la maison d'Autriche fournirent en secret aux Portugais des armes, des munitions, de l'argent et des bois de construction.

Toutefois le Pape était récalcitrant. Une ambassade portugaise conduite par l'évêque de Lamego fut envoyée à Rome : elle réclama vainement la reconnaissance du Pape en faveur de

Jean IV. Urbain VIII ne voulait se brouiller avec le cabinet de Madrid qu'en recevant un dédommagement, et il craignait ces Espagnols qui avaient assez d'audace pour essayer d'enlever et d'assassiner l'évêque de Lamego. Le coup manqua; les gens de l'ambassade française vinrent au secours des Portugais.

La nouvelle de cette subite Révolution courait déjà les rues de Madrid que le roi d'Espagne l'ignorait encore.

Comme toujours

Dedecus ille domus sciet ultimus (Sat. X.)

personne n'avait osé se hasarder à lui parler de ce fait. Le comte-duc se détermina enfin à l'annoncer lui-même au roi d'Espagne, et il le fit, selon certains auteurs, d'un visage riant. « Votre Majesté, dit-il, vient de gagner un grand duché. La tête a tourné au Bragance. Il s'est laissé séduire par une populace qui l'a proclamé roi de Portugal. Voilà ses biens confisqués, il n'y a plus qu'à les réunir à l'Espagne. »

Philippe IV fut assez puissant pour faire excom- munier le Portugal; mais Jean IV ayant la protection de Richelieu put se passer de l'assentiment du Pape.

Philippe et Olivarès eurent alors recours à la politique tortueuse. Une conjuration avait donné le trône aux Bragance, une conjuration pouvait le leur enlever.

Ils favorisèrent donc les projets de l'archevêque de Braga, homme ardent, énergique et chez qui ces qualités étaient augmentées par « l'attachement » qu'il portait à la vice-reine. Il résolut de tuer Jean IV.

Il s'aboucha avec quelques nobles et promit au marquis de Villaréal la vice-royauté du Portugal pour récompense de sa fidélité à l'Espagne. Villaréal consentit à se mettre à la tête du complot avec son fils le duc de Caminha, et le grand inquisiteur. La participation de ce dernier était très-importante, car c'était s'assurer le silence ou la complicité active des officiers de l'Inquisition, « nation souvent plus formidable aux gens de bien qu'aux scélérats, » dit l'abbé de Vertot.

L'archevêque de Braga sut mettre de son parti les Juifs. Jean IV venait de refuser les sommes considérables qu'ils lui avaient offertes pour faire cesser les poursuites que l'Inquisition dirigeait contre eux et pour obtenir qu'ils pussent pratiquer publiquement leur religion. Les Juifs, par cette démarche, se voyaient exposés aux rancunes et aux vengeances du redoutable tribunal. L'ar-

chevêque leur assura que le grand inquisiteur fermerait les yeux, et leur promit, au nom du roi d'Espagne, la liberté de conscience. On ne sait s'il faut admirer plus, ou la crédulité des uns ou la fourberie des autres.

Pour prix de ces concessions futures, il fut convenu que les Juifs mettraient le feu au palais et à certaines maisons de la ville; que sous prétexte d'apporter des secours contre l'incendie, les conjurés pénétreraient dans le palais et poignarderaient le roi, et que Villaréal prendrait le gouvernement en attendant les ordres de l'Espagne.

Afin de nouer correspondance avec Olivarès, sans les ordres de qui ils ne pouvaient rien, ils eurent recours à un juif, Pierre Baëse, *christiam novo*, joaillier, qui possédait une immense fortune et qui, par ses relations avec tous les pays du monde, ne pouvait donner aucun soupçon.

Baëse ouvrit avec Olivarès une correspondance secrète qui fut saisie par le marquis d'Ajamonte, gouverneur d'une place frontière. Les lettres exposant le plan de la conspiration furent ouvertes; le roi fut prévenu.

Le marquis de Villaréal et le duc de Caminha sont arrêtés ainsi que tous les conjurés. Les chefs avouèrent « pour s'épargner la douleur de la question; » d'ailleurs, ils n'avaient plus rien à dire :

Baëse, torturé, avait tout exposé. Les juges condamnèrent Villaréal et Caminha à la décapitation, les autres à la corde. Le jugement fut exécuté. La peine de l'archevêque de Braga fut commuée; il mourut de maladie en prison, accident ordinaire à certains prisonniers d'État, que la politique ne permet pas de faire monter sur l'échafaud.

Ce complot, loin de nuire à Jean IV, lui fut au contraire d'une très-grande utilité; il l'aida à se débarrasser de ses ennemis et enrichit le trésor, par la confiscation des biens des condamnés.

Le Portugal avait évité le danger qui menaçait sa liberté. Il ne put empêcher que l'infant Edouard, par une odieuse trahison, ne fût livré par le roi de Hongrie à l'Espagne. Mais cette prise ne compensait pas la perte de la bataille de Montijo gagnée par Mathias d'Albuquerque. Les Espagnols durent reculer jusqu'à Talavera, perdant dix-sept cents hommes et toute leur artillerie.

La maison de Bragance était désormais consolidée sur le trône.

Plusieurs combats eurent encore lieu avec les Espagnols et éternisèrent la lutte. Le prince Théodore, voulant se distinguer, alla prendre place dans les rangs de l'armée sans l'autorisation du roi. Jean, mécontent, le fit revenir à Lisbonne et lui ôta toute participation aux affaires de l'État.

Un Romain eût fait passer par les verges et par la hache son fils coupable d'une telle désobéissance. Néanmoins Théodore, affligé de cette disgrâce, tomba dans une grande mélancolie et mourut le 15 mai 1653.

Dans les dernières années de sa vie, Jean IV, déjà attaqué de l'hydropisie qui devait le conduire au tombeau, ne s'occupa plus guère de l'État. Ce rôle fut dévolu à sa femme, qui sut s'en acquitter avec une merveilleuse habileté.

La gloire du nom Portugais reprenait un nouvel éclat par les défaites même du royaume.

En 1655, les Hollandais avaient conquis presque toute la côte de Malabar. Seule, Colombo avait échappé à toutes leurs tentatives. Attaquée de nouveau et défendue par Antonio de Souza Coutinho, la ville ne capitula que devant un dernier effort des Hollandais et devant des forces tellement supérieures en nombre que la résistance eût été folie.

Les Hollandais poursuivirent leurs succès, et Goa elle-même trembla pour son indépendance.

Par une sorte de compensation, la flotte et l'armée envoyées au Brésil, après une longue lutte et des combats sanglants, où se distingua Fernandez de Vicira, finirent par reconquérir ce vaste territoire et chasser complètement les Hollandais.

Les armes furent aidées par le versement aux bourgeois d'Amsterdam d'une somme de huit millions en argent et en marchandises (1654).

Le 16 novembre 1656, Jean IV mourut : il n'avait que cinquante-deux ans.

Il avait réformé l'administration, remis de l'ordre dans les finances et corrigé des abus. Pour plus de sûreté, comme s'il n'eût plus compté sur les armées portugaises, il avait, comme Louis XIII de la France, mis le royaume sous la protection de la Vierge Marie.

Le nouveau roi, ALPHONSE VI, avait treize ans. Il était né en 1643; dans son enfance, il avait subi une fièvre maligne et une paralysie du côté droit. Son esprit et son caractère s'en ressentirent.

Après la mort de Théodore, les Cortès avaient été réunies pour reconnaître Alphonse, et il paraît qu'à cette assemblée quelques membres, peu confiants dans le futur roi, avaient proposé une dérogation aux statuts de Lamego, et la substitution de la capacité au droit de primogéniture. Cette motion en faveur de l'infant Pierre fut repoussée.

Dès 1656, Alphonse fut reconnu roi sous la tutelle de sa mère.

Il profita de sa liberté et de son titre pour accorder sa faveur aux Piémontais, les frères Conti.

L'un d'eux s'était fait distinguer du jeune roi par son adresse à lancer la fronde; l'avènement de son camarade au trône en fit un personnage. Il fut comblé de dignités et eut un appartement à côté de celui du nouveau roi. Pour garder son influence ou pour l'augmenter, il entraînait Alphonse dans les mauvais lieux, ou lui faisait faire dans Lisbonne de ces courses pareilles à celles de Néron à Rome et à celles des seigneurs sous Henri III ou pendant la minorité de Louis XIII.

On eût pu dire de lui ce que disait un ancien du fils d'Agrippine :

*... In magna legatum quære popina
Invenies aliquo cum percussore jacentem,
Permixtum nautis aut furibus aut fugitivis
Inter carnifaces et fabros sandapilarum.*

Entouré de *braves*, il rôdait dans les rues, battait souvent et souvent était battu.

La reine-mère continuait à montrer la même sagesse et la même fermeté que sous Jean IV. Elle eut recours à la violence pour faire cesser les scandales et pour arracher son fils à la détestable influence de son entourage : elle ordonna d'embarquer Nicolas Conti pour le Brésil.

Cet enlèvement provoqua une crise. Après quelques jours d'un sombre silence, Alphonse se ren-

dit à Alcantara et signifia à la reine qu'il voulait être roi et qu'il ne voulait pas l'être seulement de nom. La reine chercha à traîner en longueur, elle dut s'exécuter.

L'Espagne continuait à soutenir ses prétentions; la reine lui fit une guerre vigoureuse. Le Portugal fut victorieux à Ameixial. Don Juan d'Autriche perdit quatre mille morts, six mille prisonniers, son artillerie et deux mille fourgons. Le comte de Villaflor commandait en chef l'armée portugaise.

Frédéric de Schomberg, plus tard maréchal de France, bien qu'il fût protestant, était venu en Portugal avec six cents officiers français, par l'ordre de Mazarin. Il commandait en second et avait sous ses ordres les auxiliaires étrangers. C'est à lui que l'on devait la victoire d'Ameixial. Il n'en fut pas récompensé comme on le lui avait promis. Il ne craignit pas de montrer son dépit. S'il n'eût été l'honnête homme et le grand général dont la postérité rappelle le nom avec respect et admiration, il eût prouvé, une fois de plus, combien sont dangereuses les armées auxiliaires. Il était maître du Portugal. Il ne tira parti de sa position que pour gagner la victoire de Montesclaros.

Le général espagnol qui avait succédé à don Juan, tombé en disgrâce, marchait sur Lisbonne.

Il avait déjà attaqué la forteresse de Villa-Viçosa. Le marquis de Marialva, commandant les forces portugaises, laissa le commandement à Schomberg. Grâce aux dispositions de ce dernier, à son habileté, à son énergie, l'armée castillane laissa sur le terrain quatre mille cinq cents morts, de nombreux prisonniers et un énorme butin.

Le roi d'Espagne, en apprenant ce désastre, se contenta de baisser la tête et de dire : « Que la volonté de Dieu s'accomplisse. » Dieu, en effet, voulait qu'une nation glorieuse profitât enfin de l'indépendance qu'elle avait su gagner au prix de tant d'efforts.

« Le roi catholique, écrivait à Louis XIV d'Embrun, ambassadeur de France, a ressenti beaucoup de déplaisir de cette méchante nouvelle (la perte de la bataille), que l'on dit lui avoir causé d'abord quelque indisposition. Il ne laissa pas toutefois, le jour de la Saint-Jean, de se trouver *par materia de estado*, par raison d'État, à une promenade fort solennelle du *Prado Viejo*, du Prado vieux, près du Retiro, où à peine il put faire un tour de cour dans son extrême faiblesse. »

D'ailleurs, que pouvait-on attendre de ce roi, « momie ambulante, qui marchait courbé, chancelant, les yeux presque à moitié fermés, pouvant à peine pousser la voix et à qui les hommes de sa

chambre n'osaient plus parler, pour ne pas le faire peiner à répondre (1). »

C'est encore à Schomberg que le Portugal dut, dans le reste de la campagne, les succès qui assurèrent complètement l'existence de la monarchie. Il reçut le titre de duc, et, après la paix conclue entre les deux nations ennemis, il alla commander les armées françaises en Catalogne. De là, il passa en Angleterre et fut tué au combat de la Boyne (1690).

Après l'éloignement de son favori, Alphonse VI se laissa dominer par le comte de Castel-Melhor qui l'excita contre sa mère et contre l'infant Pierre, à tel point qu'il chassa la reine du palais (1663). Léonore se retira dans un couvent des environs de Lisbonne.

Conti revint du Brésil, mais Castel-Melhor, qui voulait seul avoir la faveur du monarque, le fit arrêter et mettre en jugement comme ayant essayé d'enlever l'autorité au roi pour la remettre à la reine-mère. Conti fut exilé.

Alphonse n'en continuait pas moins ses débauches. Il soulevait ainsi contre lui l'opinion publique. Pierre, au contraire, était de mœurs austères et avait toutes les qualités qui manquaient

(1) DÉPÈCHE DE D'EMBRUN À LOUIS XIV.

au roi. Il les affectait au besoin et cherchait à se concilier la faveur du peuple et du clergé.

A la mort de la reine-mère (1666), une rivalité s'établit entre les deux frères, et les courtisans se divisèrent en deux partis; l'un soutenait Pierre et l'autre le roi. La même année, Alphonse épousa Marie-Françoise-Élisabeth de Savoie, duchesse d'Aumale, fille du duc de Nemours, de la maison de Lorraine.

La nouvelle reine, au lieu de mettre l'union entre les deux frères, ne fit qu'augmenter la querelle. Elle ne tarda pas à concevoir du mépris pour son époux et à lui préférer son beau-frère.

Pierre ayant appris que le comte de Castel-Melhor excitait le roi contre lui, exigea de son frère l'expulsion du comte. Le roi céda et Castel-Melhor alla se renfermer dans un couvent de Capucins.

Désirant enlever au roi le pouvoir, Pierre s'entendit avec la reine, qui se retira dans un couvent, où Alphonse ne tarda pas à venir la chercher. La reine ne voulut pas le suivre, disant qu'elle n'était point sa femme, puisque son mariage n'avait jamais été consommé par la faute de son époux. Le roi protesta en donnant pour preuves ses nombreuses liaisons avec des femmes de toutes conditions, mais il n'empê-

cha pas la reine de dénoncer au monde l'impuissance de son mari et ses honteuses habitudes.

La Cour de France était informée de ce qui se passait à Lisbonne; Louis XIV commanda au comte de Schomberg, chef de l'armée portugaise, et à son ambassadeur, de soutenir le parti de la reine. Le palais fut entouré de troupes.

Le roi était déconsidéré, et il se déconsidérait de plus en plus quand il allait chercher de tous côtés des certificats de virilité. Isolé de tous, gardé à vue pendant plusieurs jours, obsédé par les Dominicains, menacé par tous, il signa son aveu d'impuissance et du même trait de plume sa chute du trône. Il abdiqua entre les mains de son frère Pierre, le 2 avril 1668. Le document fut envoyé en France et une dispense pour qu'Élisabeth épousât l'infant Pierre demandée à Rome.

On raconte qu'au moment de signer, Alphonse se mit à tirer des sons aigus d'un sifflet. La tragédie finissait en comédie et en farce.

Pourtant ce qui fait croire qu'Alphonse VI n'était pas tel que l'histoire le dépeint, ce sont ses mots cruels à l'adresse de sa femme et ce décuagement cynique qui le pousse à siffler lui-même sa déposition; puis encore la crainte qui le fait exiler à Terceire et le complot dont il fut l'âme.

Quoi qu'il en soit, PIERRE II convoqua les Cortès et reçut, sous le titre de Régent, le pouvoir suprême. Avec l'autorisation de la Curie romaine et l'approbation des États, il occupa le trône et épousa la femme d'Alphonse VI.

Celui-ci ne parut pas beaucoup regretter sa femme. Il envoya complimenter le nouvel époux et se vengea par une épigramme : « Je ne suis pas le plus à plaindre, dit-il, mon pauvre frère verra bientôt ce que vaut la Française. »

Pierre II, pour se débarrasser de sa présence qui pouvait présenter quelques dangers, l'embarqua pour l'île de Terceire. Alphonse y demeura six ans, puis, à la suite d'un complot tendant à le marier à la reine d'Espagne, il fut ramené à Cintra. Il y demeura captif pendant neuf ans, et mourut frappé d'apoplexie, le 12 septembre 1688.

Le roi Pierre II était d'un tempérament vigoureux, d'une taille élevée, d'une force prodigieuse et d'une perspicacité singulière. « Sa conception, dit Southwell (1), était prompte, son regard grave, son esprit porté à la mélancolie. »

Ce penchant aux idées noires était-il dû à ce

(1) *Relation de la Cour de Portugal sous dom Pedro.*

sentiment que notre Corneille a si bien senti quand il a dit :

L'ambition déplaît quand elle est assouvie,
 D'une contraire ardeur son ardeur est suivie ;
 Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
 Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
 Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,
 Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre (1).

Toujours est-il qu'il ne voulut jamais prendre le titre de Roi qu'à la mort de son frère.

Cette mélancolie est-elle due encore à la mort d'Élisabeth de Savoie, qui mourut en 1683 ? C'est peu probable : car bien que regrettant et sa beauté remarquable et son cœur aimant, quatre ans après, Pierre II épousa Sophie-Isabelle de Neubourg, fille de l'électeur palatin du Rhin, Philippe Wilhem.

Son gouvernement fut actif. Sans suivre la chronologie, on peut résumer ses principaux actes.

Il réconcilia le Portugal avec la Cour de Rome ; mais le pape Clément X, pour reconnaître en quelque sorte les Bragance et pour sanctionner la Révolution qui les avait élevés au trône, y

(1) CORNEILLE. *Cinna*, Act. II, Sc. 4.

mit pour condition la cession des bénéfices énormes perçus à son profit.

Par les trois victoires remportées par Schomberg, il força l'Espagne, lasse et ruinée, à faire la paix et à ne plus rien prétendre sur le Portugal.

Il réprima les abus créés sous son prédécesseur, rétablit la police et la tranquillité dans Lisbonne, régularisa les finances et diminua les dépenses publiques afin d'alléger les impôts.

Mais il ne fut pas toujours heureux dans ses efforts.

On discute pour savoir quels sont les signes de la prospérité d'un État. L'un des plus certains est le chiffre de la population.

A ce compte, le Portugal était dans une profonde décadence. Les terres arables n'étaient plus cultivées, les villes étaient vides, les campagnes désertes, les étrangers n'osaient venir se fixer en Portugal où régnait le fanatisme religieux.

Cette nuisible dépopulation était de celles que Montesquieu déclare incurables, car elle venait d'un vice intérieur, des vices du gouvernement, du despotisme et des avantages excessifs du clergé sur les laïques (1).

(1) *Esprit des Lois*, ch. XXVIII.

Les bonnes intentions de Pierre II ne purent donc être réalisées. Ce n'est pas qu'il ne fit tout pour atteindre ce but. Il sentait bien qu'il fallait au Portugal une longue paix.

Aussi, lorsque Louis XIV, afin de créer une diversion favorable à la conquête de la Hollande, voulut lancer le Portugal contre l'Espagne, le roi, avec une prudence remarquable, malgré la reine et malgré son conseil, persista à garder la neutralité. Cependant il fut plus tard près d'être obligé de commencer la guerre contre l'Espagne, à la suite de complots où celle-ci avait trempé, d'insultes à l'ambassadeur portugais et de la défense du Paraguay.

Il échoua dans ses négociations pour rentrer dans la possession de Tanger cédé à l'Angleterre comme dot de l'infante lors de son mariage avec Charles II, et dut subir un affront de la maison de Savoie.

Charles II d'Espagne mourut en 1700, laissant ses États au duc d'Anjou, Philippe V, petit-fils de Louis XIV. Toutes les puissances se liguerent contre le nouveau roi pour lui prouver qu'il y avait encore des Pyrénées. Cette lutte prit le nom de « guerre de succession. »

Pierre II conserva d'abord la neutralité; mais en 1703 il entra dans la coalition qui voulait

mettre sur le trône espagnol l'archiduc Charles. Celui-ci promettait de payer l'appui du Portugal par la cession de plusieurs villes appartenant à l'Espagne.

C'est alors que fut conclu le fatal traité de Methuen, l'intégrité du territoire du Portugal était garantie, mais au prix de relations commerciales tout à l'avantage des Anglais.

En peu de temps, grâce à ces deux articles dont la diplomatie portugaise ne soupçonnait pas la portée, le Portugal fut inondé des produits de l'Angleterre.

La Grande-Bretagne échangeait contre l'or qui venait d'être découvert au Brésil ses laines, ses blés, ses cuirs. L'industrie et l'agriculture nationales tombèrent tout d'un coup. La navigation fut abandonnée. Le Portugal était devenu une colonie gouvernée par le cabinet de Saint-James.

Pierre ayant consenti à appuyer la compétition de l'archiduc Charles, les deux *Quinas* portugaises commandées par le marquis das Minas et l'armée anglaise, ayant pour chef lord Galloway, remportèrent des succès importants et s'emparèrent de Madrid; mais Philippe V, aidé par son lieutenant de Berwick, reprit l'avantage et repoussa les alliés.

Pierre ne fut pas découragé de cet échec, il

se préparait à tenter de nouveau la fortune quand, le 9 décembre 1706, il mourut à Alcantara. Il avait conservé le pouvoir quinze ans comme régent et régné vingt-trois ans.

JEAN V, fils de Sophie de Neubourg, né le 22 octobre 1689, fut proclamé roi sans opposition à la mort de son père, Pierre II. Il avait alors seize ans.

Dès son avènement, Jean V resserra l'alliance du Portugal avec la coalition formée contre Philippe V.

L'armée anglo-portugaise, après avoir eu plusieurs succès, fut complètement battue en 1707 par le maréchal de Berwick dans les plaines d'Almanza. Les Espagnols victorieux envahirent le Portugal, le ravagèrent et se retirèrent en emportant un riche butin.

Jean V épousa, en 1708, Marie-Anne d'Autriche, fille de Léopold I^{er}. A peine l'union était-elle consommée, qu'une flotte nombreuse arriva du Brésil avec des marchandises et métaux précieux évalués à la somme énorme de cent dix millions de francs.

De 1708 à 1710, l'armée anglo-portugaise, tantôt victorieuse, quelquefois battue, remporta deux victoires à Alménara et Saragosse qui con-

duisirent l'archiduc Charles à Madrid, où il ne put se maintenir longtemps. Pendant ce temps, le célèbre amiral français Duguay-Trouin, avec une flotte de quatre mille hommes, alla mettre le siège devant Rio de Janeiro et s'en empara. Comme il ne pouvait la garder, il somma les Portugais d'avoir à la racheter. La contribution de guerre fut énorme et se monta environ à vingt-sept millions.

Enfin, le Portugal conclut la paix avec la France en 1713 et avec l'Espagne en 1715 : on se rendit de part et d'autre, toutes les villes qui avaient été prises et tout le sang répandu ne fut d'aucun profit.

Alors Jean V s'occupa d'effacer les maux de la guerre et de faire prospérer le commerce du royaume et surtout de faire exploiter les mines d'or du Brésil. Malgré cette nouvelle source de richesse, le Portugal s'appauvrisait rapidement, tant la guerre et surtout le traité de Méthuen lui avaient été funestes. De plus, Jean V épuisa le trésor à force de constructions dispendieuses comme le vaste palais de Mafra et l'aqueduc de Lisbonne.

Jean V était d'une grande dévotion. Pourtant le Pape, n'ayant pas voulu donner le chapeau de cardinal à l'abbé Bichi, le roi renvoya

le nonce et menaça de se séparer de l'Église romaine. Ce débat fut apaisé par différentes concessions faites par le Pape : la chapelle royale fut déclarée métropolitaine, l'archevêque de Lisbonne fut élevé à la dignité de patriarche.

Le roi essaya d'améliorer le sort des victimes du Saint-Office, il exigea que des commissaires assistassent aux jugements, et que les accusés eussent des défenseurs. Malgré ces mesures, le pouvoir de l'Inquisition fut sans bornes sous son règne.

Jean V fut frappé d'une attaque de paralysie qui affaiblit ses facultés. Le père Gaspar en profita pour régner en son nom pendant dix années, jusqu'en 1750, année où le roi mourut, après quarante-quatre ans d'un règne dont l'acte le plus important fut d'obtenir de la Cour de Rome le titre de *Majesté très-fidèle*, que portent encore les rois de Portugal, et d'ajouter ces mots à l'ancienne formule : « Par la grâce de Dieu, roi de Portugal et des Algarves d'en-deçà et d'au-delà de la mer, en Afrique, seigneur de Guinée, de la conquête, de la navigation et du commerce de l'Éthiopie, de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde. »

Le 7 septembre 1750, avec toute la pompe

accoutumée, JOSEPH, fils de Jean V, fut proclamé roi; il était né en 1715 et s'était marié le 19 janvier 1729 avec Anne-Victoire, fille de Philippe V et d'Isabelle Farnèse. Cette princesse avait failli épouser Louis XV, et le ressentiment du refus qu'elle avait subi la rangea parmi les ennemis de la France.

Le Portugal était alors plongé dans la léthargie; le peuple croupissait dans l'ignorance, l'oisiveté et la superstition : d'innombrables abus rongeaient cette monarchie jadis si florissante : armée, marine, commerce, industrie, agriculture, tout avait disparu. Le Portugal n'avait plus pour se soutenir que l'exploitation d'une vaste et riche colonie : le Brésil.

On l'a vu à toutes les époques de l'histoire. De l'excès du mal naît le bien. Ce n'est pas seulement une figure poétique et virgilienne que les abeilles qui essaient de la putréfaction du taureau. Les événements se suivent, les années s'emboitent, selon une énergique expression, les réformes deviennent nécessaires et le temps fait les hommes.

C'est là une chose dont il faut se pénétrer. Une époque s'incarne en un homme, jamais l'homme ne fait son époque. Il n'en est que la résultante, il ne fait que traduire, que condenser les aspi-

rations, la science, la volonté de la collectivité.

Placez Napoléon en 1792, il sera guillotiné. En 1800, la nation avait changé d'idées, il lui fallait un dictateur. C'est pourquoi il nous faut nous montrer indulgents même pour les excès.

La réforme était devenue nécessaire. Elle eut pour instrument le *marquis de Pombal*.

Sébastien-Joseph DE CARVALHO, créé comte d'OEVYRAS en 1759 et marquis DE POMBAL en 1770, naquit à Lisbonne le 13 mai 1699; son père, le marquis de Carvalho de Altaïde, était capitaine de cavalerie : c'est là, au dire des détracteurs du grand homme, une naissance indigne.

Le futur ministre fit ses études à l'Université de Coïmbre, servit dans la milice, quitta la carrière militaire et se maria, à l'âge de trente-quatre ans, avec la nièce du comte dos Arcos, Thérèse de Noronha, laquelle mourut cinq ans après, sans lui donner d'enfants.

Grâce à son mérite, à son habileté, à la protection du cardinal de Mota, favori de Jean V, grâce enfin à la reine, Pombal fut nommé ambassadeur à Londres, puis à Vienne où il parvint à se marier avec la comtesse Ernestine d'Aun, et où il réussit à réconcilier la maison d'Autriche avec le Saint-Siège. Peu de temps après,

il retourna à Lisbonne et fut nommé ministre des affaires étrangères.

Il ne fut pas longtemps à prendre sur l'esprit du roi Joseph un empire tel qu'on a pu dire que le marquis de Pombal, jusqu'à la fin de la vie du roi, gouverna le Portugal comme s'il eût été son héritage.

Dès l'entrée de Pombal aux affaires, les choses changèrent de face. Il commença par publier un édit défendant l'exportation de l'or que la métropole recevait du Brésil, et qui, chaque semaine, était emporté à Londres par un vaisseau spécial.

Le marquis voulait ainsi obliger les Anglais à échanger leurs produits contre des produits portugais. L'édit fut éludé, mais le premier coup n'en était pas moins porté.

Il chercha ensuite à diminuer le pouvoir de ce qu'il nommait *Sa Majesté l'Inquisition*. Il organisa l'armée, rendit plusieurs ordonnances relatives au commerce, encouragea l'agriculture, restaura les arts; vers 1756, créa l'établissement des vins du Haut-Douro et réunit à la couronne les domaines qui avaient été indûment usurpés.

Il fonda une compagnie maritime des Indes; envoya des colons dans ce pays et forma au Brésil la compagnie du Grand-Para et du Maranham.

En 1755, un tremblement de terre secoua la

péninsule Espagnole, et détruisit en partie Lisbonne.

Voici comment le décrit Voltaire dans *Candide ou l'Optimisme*, ch. V : « La terre tremble; la mer s'élève en bouillonnant dans le port et brise les vaisseaux qui sont à l'ancre. Des tourbillons de flammes et de cendres couvrent les rues et les places publiques; les maisons s'écroulent, les toits sont renversés sur les fondements et les fondements se dispersent; trente mille habitants de tout âge et de tout sexe sont écrasés sous les ruines. »

La ville n'était plus qu'un monceau de ruines, fouillées par des pères ou des mères cherchant leurs enfants, par des enfants cherchant leurs parents. Mais en même temps des voleurs et des assassins pillaiient, tuaient, pour s'emparer des richesses qu'avaient épargnées l'incendie ou que la terre n'avait pas englouties.

La consternation était générale. Le roi demanda ce qu'il fallait faire. Pombal, selon les uns, Pedro d'Almeida, selon les autres, répondit : « Sire, enterrer les morts, songer aux vivants et fermer les portes. »

Et en effet, Pombal, bien que tout manquât, fit secourir les blessés, enterrer les morts, distribuer des subsistances aux vivants et veiller à

la sécurité de tous. Le pillage ne cessant pas, Pombal « cœur de fer » intervint. Il fit dresser des potences et deux cents cadavres se balancèrent aux gibets qui entouraient Lisbonne.

Quand les tremblements de terre eurent cessé, (car ils se renouvelèrent pendant deux mois, d'après Garcia de Resende, jusqu'au 20 janvier 1756, et le dernier jour ce fut avec « un fracas épouvantable, » dit Voltaire,) Pombal fit déblayer les rues et reconstruire la ville, qui, comme le Phénix antique, sortit de ses cendres, plus belle et plus brillante que jamais.

C'était là l'œuvre de Pombal. Voici celle de la superstition : il n'en faut pas rendre responsable le grand ministre.

Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, « les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace, pour prévenir une ruine totale, que de donner au peuple un bel *auto-da-fé* (le 20 juin 1756). Il était décidé par l'Université de Coïmbre que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu, en grande cérémonie, est un secret infaillible pour empêcher la terre de trembler (1). »

Pour subvenir à tous les besoins créés par ces

(1) VOLTAIRE. *Candide, ou l'Optimisme*, ch. VI.

désastres, le marquis, continuant sa lutte contre l'Angleterre, frappa d'un impôt de quatre et demi pour cent les marchandises étrangères, au grand mécontentement des Anglais et à l'admiration du ministre même de la Grande-Bretagne.

Mais une si prompte élévation avait fait beaucoup d'ennemis au ministre et au roi.

Le 3 septembre 1758, deux coups de feu furent tirés sur Joseph I^{er}, qui fut blessé au bras. Le ministre fit rechercher et arrêter les auteurs du crime. C'étaient le duc d'Alveiro, grand-maître de la maison du roi, neveu du père Gaspar, à qui Jean VI avait laissé le pouvoir dans les dernières années de sa vie. Voulant renverser Pombal, il avait pensé y arriver en sacrifiant le roi et avait conspiré sa perte avec le marquis de Tavora, lequel avait été destitué de la vice-royauté des Indes pour malversations. Dans le complot étaient entrés la marquise de Tavora, le comte d'Atougia, Romeiro, capitaine de cavalerie, les deux fils du marquis de Tavora et deux domestiques du duc d'Aveiro : Ferreira et Azevedo. Ils furent tous emprisonnés à l'exception d'Azevedo qui eut le temps de fuir.

Pombal fit instruire le procès et infliger aux assassins une terrible punition : la marquise de Tavora fut décapitée ; le marquis, ses deux fils,

le comte d'Atougia et Romeiro subirent le supplice de la roue; le duc d'Aveiro eut les cuisses et les bras brisés; Ferreira fut pendu; les cadavres, l'échafaud et le gibet furent brûlés et les cendres jetées au vent. Les maisons des suppliciés furent rasées et leurs biens confisqués.

Les nobles furent attérés, le peuple avait senti la violence du marquis; tout tremblait devant le terrible ministre; seul le clergé résistait.

Depuis le moment où Pombal avait pris la direction des affaires, il avait commencé la lutte vraiment grandiose contre les Jésuites, lutte admirable où il ne s'agit pas de batailles, de guerriers couverts de fer, mais où un homme, portant perruque, bas à jours et souliers à talons rouges, arrive par la puissance de son génie, par sa perspicacité, par son opiniâtreté à venir à bout d'une compagnie qui, « épouvantant Dieu, faisait peur au monde. »

Dans le complot dont nous avons parlé, on avait senti la participation des ordres religieux. Pombal n'était pas homme à les respecter plus que les nobles ou que la populace.

Dès les commencements de son ministère, Pombal avait d'ailleurs trouvé les Jésuites sur sa route. L'expédition envoyée au Paraguay était commandée par Xavier de Carvalho, frère du ministre. Il

s'aperçut que le Paraguay formait un état indépendant, ayant un cabinet, une politique, une législation, une organisation sociale. Il écrivit au marquis : « Je ne puis venir à bout des Jésuites. Leur politique fine et adroite l'emporte sur mes soins et sur la force de mes troupes. Ils ont persuadé à ceux qu'ils ont converti que les rois de Portugal et d'Espagne sont de mauvais maîtres et qui veulent l'esclavage. Avec de semblables préventions, il est impossible de soumettre les sauvages sans avoir soumis les instituteurs. Le premier coup doit se frapper en Europe. »

Cette dernière phrase indiquait à Pombal son devoir. Il ne voulait pas être homme-lige des Jésuites. Il fut leur adversaire. Il leur déclara une guerre à mort et ne fut arrêté par aucune considération. Il était décidé à aller jusqu'au bout. Il leur défendit de faire du commerce. Il leur enleva le poste de confesseur du roi, et après le complot tenté sur Joseph, il les déclara complices de l'attentat.

« Le marquis de Pombal, en chassant les Jésuites, en avait fait arrêter trois qu'on avait déclaré coupables. Mais il ne fut pas assez puissant pour faire exécuter à mort le jésuite Malagrida, qui passait pour le plus criminel. La populace portugaise, ignorante, superstitieuse, et imbue de maximes ultramontaines, n'aurait pas

souffert qu'un religieux fût livré au bras séculier pour un crime digne des plus grands supplices, parce que ce crime n'était commis que contre un laïque; on fut obligé, pour trouver à Malagrida un crime contre Dieu, qui le rendit digne de mort, d'aller chercher quelques mauvais livres de dévotion, ouvrages de l'imbécillité et de la démence de ce malheureux jésuite. Ce fut uniquement sur ces rapsodies qu'il fut condamné au feu de l'Inquisition, non comme coupable de lèse-majesté, mais comme hérétique. On lui reprochait des visions et des miracles dont il avait eu la bêtise de se glorifier. On lui reprochait surtout d'avoir pu, à l'âge de soixante-quinze ans, se désennuyer tout seul dans sa prison comme aurait fait un jeune novice; ce qui paraît aussi être regardé comme une espèce de miracle, bien digne d'être compté parmi les autres. C'est sur de pareils motifs qu'il fut condamné à la mort la plus cruelle (1). »

Le ministre s'en débarrassa par un *auto-da-fé*. La société avait un fanatique de moins, le monde ne perdait pas grand'chose, les lettres ne furent pas beaucoup privées d'un poète qui, parlant du roi Joseph, disait :

(1) D'ALEMBERT. *Sur la destruction des Jésuites en France.*

*Impie rex, bini tantum tua tempora menses,
Longa sed ad penas tempora Virgo dabit.*

Il est vrai que ce sot prétendait que ces vers lui avaient été dictés par une voix d'en-haut. C'est le le cas de dire avec le satirique :

En animum et mentem cum quâ Dinocte loquuntur!

Cette lutte se termina en 1760 par l'expulsion complète des Jésuites. Pombal fit confisquer leurs biens et jeter sur les côtes d'Italie, les membres de cet ordre qui ne voulurent pas quitter la robe. « Le ministre, dit d'Alembert, profita habilement de l'imputation faite à quelques-uns des Pères Jésuites, d'avoir conseillé, dirigé et absous les assassins, pour faire chasser tous les Jésuites du royaume. On les renvoya à leur général qui n'a pas dû être peu embarrassé de ces nouveaux venus : aussi cette transplantation leur a été fatale, un très-grand nombre a péri; et le reste, maltraité par les jésuites italiens, traîna au milieu de ses confrères devenus ses ennemis une vie malheureuse et languissante. »

L'exemple de Pombal fut suivi par toutes les nations Européennes, et provoqua une explosion générale de dégoût, de haine et de mépris. Elle eut son contre-coup en 1773.

Pendant ce temps, la France était en guerre avec l'Angleterre et avait conclu une alliance avec l'Espagne qui, pour forcer le roi Joseph I^{er} à se déclarer contre l'Angleterre, fit une invasion en Portugal en 1761. L'armée portugaise, commandée par Lippe Schaumbourg, refoula les Espagnols. L'Espagne, par le traité de Fontainebleau (1762), s'engagea à restituer la colonie du Saint-Sacrement

Pombal continuait la lutte et cherchait à se couer le joug que le Saint-Siège faisait peser sur le Portugal. L'occasion se présenta lors du mariage de la princesse du Brésil, héritière du trône, fille du roi, avec son oncle Pierre, frère de Joseph I^{er}. Prétextant qu'il n'avait pas été invité à la cérémonie, le nonce, pour protester, ne fit point illuminer son hôtel. Pombal le fit arrêter par des soldats et reconduire jusqu'à la frontière. Le Vatican fut offensé du procédé et les relations ne furent rétablies entre le Pape et le Roi qu'à l'époque où Clément XIV, le vertueux Ganganelli, lança une bulle pontificale qui prononça l'abolition des Jésuites. « Nous éteignons, disait le Pape, et supprimons la société de Jésus. Nous cassons et abrogeons tous et chacun de ses offices, ministères et administrations, nous lui ôtons ses maisons, ses écoles, ses collèges, ses hospices,

métairies et biens quelconques en quelque province et royaume qu'ils soient situés, et de quelque manière qu'ils lui appartiennent. A cet effet, nous déclarons cassée et détruite à perpétuité, toute autorité quelconque du général, des provinciaux, des visiteurs et de tous les autres supérieurs de la dite société; tant au spirituel qu'au temporel.

« Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, sous l'anneau du pêcheur, le 21 juillet 1773 et la cinquième année de notre pontificat. »

Un an après, Clément XIV mourait empoisonné.

L'expulsion des Jésuites avait fait un grand vide dans l'instruction publique. Pombal y pourvut en nommant dans les villes ou localités importantes des instituteurs chargés de donner gratuitement des leçons à la population.

Pour rendre plus facile et moins coûteux le transport des vins de la Compagnie du Douro, le ministre fit faire un canal qui mit en communication la ville d'OEyras avec la mer.

Frappé d'une attaque d'apoplexie en novembre 1776, Joseph I^{er}, quoique privé de l'usage de la parole, conserva toute sa raison et voulut jusqu'au dernier moment avoir communication des affaires. Il mourut le 25 février 1777 après vingt-sept ans de règne.

Pombal avait été pour Joseph I^{er}, ce que pour Louis XIII avait été Richelieu. Il avait de ce dernier l'inflexibilité, la hauteur, l'énergie. Grâce à lui, le Portugal réprit une existence nouvelle. Armée, marine, commerce, industrie, agriculture, tout reçut un vigoureux essor.

L'expulsion des Jésuites a rendu son nom immortel. On ne l'a peut-être pas assez apprécié comme patriote et comme diplomate.

Les Anglais avaient brûlé sur la côte de Lagos quelques vaisseaux français, commandés par le chef d'escadre Laclue, qui n'avait pas su les défendre. Pombal réclama satisfaction. Elle lui fut refusée.

C'est alors que le marquis engagea avec le cabinet de Londres une correspondance où il se montre sous un jour nouveau et singulièrement attrayant. Nous doutons que jamais un pareil langage aussi fier, aussi hautain, ait été tenu à l'Angleterre. Il faut remonter aux dépêches de la République Florentine ou à celles de la Convention, pour trouver de pareils accents.

Pour mieux sentir leur grandeur, il faut les comparer à celles de Napoléon, ennemi de l'Angleterre. Jamais l'Empereur n'a su parler de cette façon : aucune forfanterie, aucun de ces grands mots dont se payait Bonaparte. C'est un citoyen

qui parle chez Pombal, c'est un patriote, et non un aventurier orgueilleux de son étoile et de l'avilissement d'une nation à laquelle il a ravi la liberté.

La dépêche est à citer toute entière :

« Je prie Votre Excellence de ne point me faire ressouvenir des condescendances que notre gouvernement a eues pour le vôtre. Elles sont telles, que je ne sache pas qu'aucune puissance en ait jamais accordé de semblables à une autre. Il est juste que cet ascendant finisse une fois, et que nous fassions voir à toute l'Europe que nous avons secoué le joug d'une domination étrangère. Nous ne pouvons mieux le prouver qu'en exigeant de votre gouvernement une satisfaction qu'il n'est pas en droit de nous refuser. La France nous regarderait comme dans un état d'impuissance, si nous ne pouvions pas nous faire raison de l'offense que vous nous avez faite de venir brûler dans nos parages des vaisseaux qui devaient y être en toute sûreté.

« Vous comptiez pour peu en Europe, lorsque nous comptions pour beaucoup. Votre île ne formait qu'un point sur la carte géographique, tandis que le Portugal la remplissait de son nom. Nous dominions en Asie, en Afrique et en Amérique,

tandis que vous ne dominiez que dans une petite île de l'Europe. Votre puissance était du nombre de celles qui ne peuvent aspirer qu'au second rang; par le moyen que nous vous avons donné, vous vous êtes élevés au premier. Cette impuissance physique vous mettait hors d'état d'étendre votre domination au delà de votre île; car pour faire des conquêtes, il vous fallait une grande armée; or, pour avoir une grande armée, il faut avoir le moyen de la payer, et vous ne l'aviez pas; le numéraire vous manquait. Ceux qui ont calculé vos facultés lors de la grande révolution de l'Europe, ont trouvé que vous n'aviez pas de quoi entretenir six régiments. La mer, qu'on peut regarder comme votre élément, ne vous offrait pas de plus grandes ressources; à peine pouviez-vous équiper vingt vaisseaux de guerre.

« Depuis cinquante ans, vous avez tiré du Portugal plus de quinze cents millions, somme énorme dont l'histoire ne dit point qu'aucune nation en ait jamais enrichi aucune d'une pareille. La manière d'acquérir ces trésors vous a été encore plus favorable que le trésor lui-même; c'est par les arts que l'Angleterre s'est rendue maîtresse de nos mines; elle nous dépouille régulièrement tous les ans de leur produit. Un mois après que la flotte du Brésil est arrivée, il n'en reste pas une seule

monnaie d'or en Portugal, la totalité passe en Angleterre; ce qui contribue continuellement à augmenter sa richesse numéraire. La plupart des paiements en banque se font avec notre or.

« Par une *stupidité* qui n'a point d'exemple dans l'histoire universelle du monde économique, nous vous permettons de nous habiller et de nous fournir tous les objets de notre luxe, qui n'est pas peu considérable. Nous donnons à vivre à cinq cent mille artistes sujets du roi Georges, population qui subsiste à nos dépens dans la capitale d'Angleterre. Ce sont vos champs qui nous nourrissent, vous avez substitué vos laboureurs aux nôtres; au lieu qu'autrefois nous vous fournissions des grains, aujourd'hui vous nous en fournissez. Vous avez défriché vos terres, et nous avons laissé tomber les nôtres en friche, etc.

« Mais si nous vous avons élevés au faîte des grandeurs, il ne tient qu'à nous de *vous précipiter dans le néant* d'où nous vous avons tirés; nous pouvons mieux nous passer de vous que vous ne pouvez vous passer de nous. Une seule loi peut renverser votre puissance, ou du moins affaiblir votre empire. Nous n'avons qu'à défendre la sortie de notre or sous peine de la vie, pour qu'il n'en sorte plus. Vous répondrez sans doute à cela, que, malgré la prohibition, il en sortira toujours,

comme il en est toujours sorti, parce que vos vaisseaux de guerre ont le privilège de n'être pas visités à leur départ, et qu'à la faveur de celui-ci ils enlèveront toujours notre numéraire. Mais ne vous y trompez pas; j'ai fait rompre le duc d'Avéiro, parce qu'il avait attenté à la vie du Roi, je pourrai bien faire pendre un de vos capitaines, parce qu'il aurait enlevé son effigie malgré la loi. Il y a des temps dans la monarchie où un seul homme peut beaucoup. Vous savez que Cromwel, en qualité de protecteur de la République d'Angleterre, fit exécuter le frère de l'ambassadeur du Roi Très-Fidèle, parce qu'il s'est prêté à une émotion publique. Sans être Cromwel, je me sens en état de suivre son exemple en qualité de ministre protecteur du Portugal. Faites donc ce que vous devez, et je ne ferai pas ce que je puis.

• • • • •

« La satisfaction que je vous demande est conforme au droit des gens. Il arrive tous les jours que des officiers de mer ou de terre font par zèle ou par inconsidération ce qu'ils ne devraient pas faire; c'est au gouvernement à les punir, et à en faire la réparation à l'État qu'ils ont offensé. Il ne faut pas croire que ces sortes de réparations le rendent méprisable; on a meilleure opinion d'une nation qui se prête à ce qui est juste; et

c'est toujours de l'opinion que dépend la puissance d'un État. »

Le lecteur n'a pu s'empêcher d'admirer ces pages. Il aura remarqué sans doute de quel ton le ministre parle des condescendances de son gouvernement pour l'Angleterre, la volonté si sobrement et si énergiquement exprimée d'en finir avec l'ascendant de l'Angleterre, le mâle orgueil du patriote qui rappelle la grandeur déchue du Portugal et la faiblesse de la Grande-Bretagne, les regrets et la douleur du citoyen qui voit son pays livré à l'Angleterre.

Quelle force et quelle énergie quand, prévoyant la résistance de « la reine des mers, » il dit : « J'ai fait rompre le duc d'Aveiro, je pourrai faire « pendre un de vos capitaines. Sans être Cromwel, je me sens en état de suivre son exemple. »

Il fallut que cette dépêche fit une impression bien grande à Londres et que l'on y craignit le grand marquis. L'Angleterre envoya un ambassadeur extraordinaire pour donner au Portugal la satisfaction réclamée.

C'est peut-être la seule fois que l'Angleterre ait cédé. Par un pareil acte de vigueur, le Portugal reprenait sa place parmi les grandes puissances de l'Europe. L'honneur en est tout à Sébastien de Carvalho.

MARIA, fille aînée de Joseph I^{er}, succéda à son père. Dès le premier jour, Pombal vit que son œuvre était menacé. Il ne put s'y méprendre.

Un des premiers soins de la reine fut de faire ouvrir les prisons. Plus de huit cents condamnés sortirent en haillons, parmi eux se trouvaient des personnages du plus haut rang. Le peuple s'émut en face de ces infortunes. Pombal fut disgracié. Il se retira dans ses terres; ses ennemis osèrent l'y poursuivre: on lui fit un procès. Le grand marquis, devant lequel se découvraient les paysans, fut condamné, et s'il ne subit pas sa peine, c'est que la reine s'y opposa pour la mémoire de son père. Il fut banni à vingt lieues de Lisbonne et menacé « des droits et justes prétentions du fisc et de la couronne, qui subsisteront dans leur entier. » Retiré à la Villa-Pombal, il y mourut oublié, le 5 mai 1782, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Telle était la reconnaissance du Portugal envers l'homme qui l'avait relevé.

Cinquante ans après sa mort, sa mémoire reçut une réparation éclatante. Le roi dom Pédro par un décret du 10 octobre 1833, fit rétablir le buste en bronze de Pombal sur le piédestal de la statue du roi Joseph de Bragance.

Cependant le règne de Maria, fut un règne de

prospérité. La reine s'occupa d'améliorations intérieures. Elle créa des écoles pour l'enseignement des arts libéraux et mécaniques. Elle acheva de rédiger un Code où furent réunies toutes les lois rendues par les rois ses prédécesseurs.

Elle fonda des bibliothèques et l'Académie des Sciences dont elle confia la présidence à son oncle, le duc de Lafoëns. Cette Académie donna d'excellents mémoires sur l'histoire naturelle, l'agriculture, et publia quelques remarquables ouvrages historiques.

La reine fit imprimer le premier volume d'un dictionnaire destiné à servir de règle aux écrivains nationaux.

En même temps, elle faisait canaliser le Mondego, et ouvrir une vaste route de Lisbonne à Coïmbre.

Par suite d'un traité avec l'Espagne, en 1778, l'île de Sainte-Catherine fut restituée au Portugal et deux ans après une alliance commerciale fut conclue entre Maria I et Catherine II.

Le roi PIERRE III s'éloigna volontairement des affaires, et quoique son effigie figurât sur les monnaies, ne prit aucune part au gouvernement.

En 1786, la reine, devenue veuve, fut frappée en 1792 d'une maladie mentale. Elle laissa le pouvoir entre les mains de son fils Jean, prince du Brésil.

JEAN VI, prit avec les rênes du gouvernement, le titre de régent, le 5 juin 1799. Il avait épousé, en 1790, la princesse Charlotte, fille de Charles IV, roi d'Espagne.

La Révolution française, qui agita toutes les nations, rendit assez compliquées les affaires de la régence. Le Portugal s'était allié à l'Espagne contre la France, l'Europe vint se heurter devant la Révolution : elle dut avouer son impuissance.

L'Espagne fut une des premières à se détacher de la coalition en 1795. Le régent suivit l'exemple et se décida à traiter avec la République le 6 juin 1801.

Jean chercha alors à développer dans son royaume les germes de prospérité que la guerre avait arrêtés. Il encouragea de tout son pouvoir les efforts de l'industrie.

Mais le Portugal gênait les projets de Bonaparte. Le Premier Consul avait senti, lui aussi, que l'Espagne était un pays ouvert tant que le Portugal offrirait un point de débarquement, de ravitaillement et de secours aux Anglais.

Il poussa l'Espagne à attaquer le Portugal. Après une courte campagne, par le traité de Badajoz (6 juin 1801), le Portugal dut payer une indemnité de guerre et céder la place et le district d'Olivença.

Jean croyait pouvoir gouverner en paix et poursuivre son œuvre de réparation. Il comptait sans Napoléon.

La rupture du traité d'Amiens avec l'Angleterre (1803) ralluma la guerre. Le Portugal, pour rester neutre, dut donner seize millions. A ce moment Napoléon avait plus besoin d'argent que d'hommes. D'ailleurs, il remettait à plus tard ses projets.

Le moment venu, après avoir décrété le blocus continental, il saisit le premier prétexte venu. Il accusa le Portugal de n'avoir pas fermé ses ports aux navires anglais, et comme le cabinet de Lisbonne était entré dans les négociations poursuivies par l'Espagne et par la Russie, le vainqueur d'Iéna résolut, par une simple note du *Moniteur*, d'effacer de la carte la monarchie d'Henriquez (1).

Le Portugal était partagé : l'inepte Godoy devenait roi; l'Espagne et le roi d'Étrurie, prince de la maison de Bourbon, devaient avoir leur part de la curée.

Pour mettre ce projet à exécution, Junot, avec vingt-cinq mille Français et dix mille Espagnols, passe les Pyrénées et traverse l'Espagne à marches forcées sans vouloir s'embarrasser de l'artil-

(1) Traité de Fontainebleau, 1807.

lerie laissée dans ses parcs pour plus de mobilité. Sa vitesse fut prodigieuse. En six semaines, deux cents lieues avaient été faites dans un pays où les voies praticables n'existaient pas.

Le 17 novembre, l'amiral Sidney Smith bloquait le Tage; le 30 novembre Junot entrait à Lisbonne. Le régent renonça à la lutte. Trois jours auparavant, il avait institué une régence composée de cinq hauts fonctionnaires et s'embarquait sur le *Prince royal*, qui fit voile pour le Brésil.

On vit alors un spectacle unique dans l'histoire. Plus de quinze mille Portugais suivirent leur prince, au milieu des larmes, de l'abattement général et des lamentations de ceux qui devaient rester.

Des mots sublimes furent prononcés : Dom Pédro, enfant de neuf ans, demanda « si l'on ne combattait point. » D'un autre côté, Maria sentit son esprit affaibli se réveiller devant un pareil désastre, et puisqu'elle fuyait, voulut fuir en reine. « Pas si vite, pas si vite, disait-elle, on croirait que nous fuyons. »

Le lendemain, Junot, duc d'Abrantès, faisait son entrée dans Lisbonne, et pouvait voir encore l'escadre qui forçait de voiles vers le Brésil. Son premier soin fut de saisir les marchandises

anglaises et de frapper le pays d'une contribution de cent millions de francs.

Le 1^{er} février, une proclamation annonçait la déchéance des Bragance, abolissait la régence des Cinq, et déclarait que le royaume serait administré par les Français.

Arrivé au Brésil, le régent répondit à cette rupture de la convention de Fontainebleau par un manifeste en date du 8 mars 1808 : il annulait les traités faits avec Napoléon, en 1801 et 1804, comme arrachés par la violence et se déclarait allié de l'Angleterre.

Le 18 juin, Porto se soulevait contre la France. Béja révolté est repris, Evora saccagé ; mais ces victoires de Junot sont contrebalancées par la défaite de Vimeiro (21 août 1808).

Une suspension d'armes est établie. Elle est suivie par la convention de Cintra signée le 30 août. L'armée française fut embarquée armes et bagages sur les navires anglais et rentra en France.

Un mois après elle revenait en Espagne avec le général Soult.

Le maréchal Béresford prit en 1809 le commandement de l'armée portugaise. Il ne put empêcher, le 7 mars de la même année, Soult de s'emparer de Porto.

Le général Welesley, duc de Wellington, profite d'une négligence du duc de Bellune; il débarque à Lisbonne, passe le Douro, franchit la Vouga le 10 mai et repousse l'armée française. « Après une marche dont nul ne peut contester les savantes dispositions, cette brave armée, encore forte de 19,700 hommes, arrive le 17 à Montalègre, et le 20 à Orense; l'ennemi n'a pu lui enlever que cinq cents hommes (1). »

Le maréchal Masséna, en mars 1810, revint à la charge avec soixante-dix mille hommes. Il fait le siège de Ciudad-Rodrigo, s'en empare, passe en Portugal et enlève la ville d'Ameida. Pendant ce temps, Wellington faisait tout saccager et tout détruire pour diminuer les chances de succès de l'armée d'invasion qu'il fallait pourvoir de vivres. Le 27 mai a lieu la bataille de Bussaco. Wellington se replie derrière les formidables lignes de Torres-Vedras. Après une attaque infructueuse Masséna, en novembre, opère une retraite et évacue le Portugal.

Plus de cent mille Portugais avaient trouvé la mort dans ces guerres désastreuses.

Désormais la lutte continue avec des alterna-

(1) F. DENIS. *Portugal.*

atives de succès et de revers jusqu'au jour où les Anglais, commandés par Béresford, passent les Pyrénées et livrent la bataille de Toulouse (10 avril 1814).

Après la chute de Napoléon, la paix fut conclue avec le Portugal auquel fut rendue la Guyane. L'Espagne garda Olivença, mais perdit les villes du Saint-Sacrement et de Montevideo.

Le gouvernement Portugais avait été transporté au Brésil; il y conserva son siège même après que l'invasion fut repoussée.

Par là le Portugal fut entièrement livré à l'influence anglaise; il ne reçut plus la direction du roi, il se déshabituva de la monarchie nationale. D'autre part, le Brésil prenait de plus en plus les allures et les habitudes d'un royaume distinct. Il devait arriver forcément à ne plus vouloir rester une simple province. Il y avait interversion des rôles. De royaume, le Portugal était devenu la colonie.

Retiré au Brésil, le régent, le 16 décembre 1815, promulgua à Rio-de-Janeiro une loi qui éleva le Brésil à la dignité de royaume. La reine Marie étant morte le 20 mars 1816, il prit le titre de Roi sous le nom de Jean VI.

En 1817, son fils, l'infant dom Pédro, se maria avec l'archiduchesse Léopoldine, de laquelle il eut

une fille, baptisée le 3 mai 1819, sous le titre de *Princesse de Beira*.

Mais l'absence de la Cour et le rude gouvernement du vice-régent, l'Irlandais Beresford, duc d'Elvas, marquis de Campo-Maior et pair d'Angleterre, avaient excité le mécontentement du Portugal. La métropole pouvait se plaindre.

D'ailleurs, les progrès des idées libérales, l'exemple des royaumes de Naples et d'Espagne poussaient à un changement.

Le 20 août 1820, une révolution éclata à Porto aux cris de : *Vive le roi Jean et sa dynastie*. Une junte fut formée. Appuyée par l'élément militaire et par les provinces du Nord, elle s'apprêtait à marcher sur Lisbonne. La garnison de la capitale se souleva et forma à son tour une junte qui se réunit à celle de Coïmbre.

Les deux gouvernements provisoires commencèrent par faire rembarquer le duc de Beresford, mais furent à leur tour renversés par Teixeira, qui ordonna la mise en usage de la Constitution espagnole.

Les Cortès furent assemblées le 9 septembre. Après l'éloquent discours de Fernandez Thomas, elles rappelèrent le roi exilé.

Jean VI débarqua à Lisbonne le 21 juin 1821. En quittant le Brésil, le roi y avait laissé son fils,

dom Pédro, qui prit le titre de Prince-régent.

Le 4 juillet, le roi alla prêter serment à la Constitution démocratique qui venait d'être décrétée.

Mais l'Assemblée avait fait une faute grave. Elle avait refusé la représentation au Brésil et aux colonies, ainsi que l'égalité et les droits qu'elle réclamait énergiquement pour les Portugais d'Europe. Elle décréta le rappel de l'infant dom Pédro et provoqua ainsi une scission complète avec le Brésil.

Les idées constitutionnelles prenaient du développement même dans les colonies. Rio-de-Janeiro, Bahia, Saint-Paul, Fernambouc, se déclarèrent État indépendant.

La conjoncture était grave. Le régent vit bien que s'il tardait, c'en était fait du Brésil pour la maison de Bragance. Les idées républicaines allaient lui enlever ce trône. Avec une grande finesse et une grande habileté, il se mit à la tête du mouvement séparatiste afin de pouvoir le diriger.

En conséquence, le 1^{er} décembre 1822, le Prince-régent se rendit aux vœux des Brésiliens et prit le titre de *dom Pédro I^{er}, empereur constitutionnel du Brésil*.

A Lisbonne, l'œuvre des Cortès constituantes terminée en septembre 1822, adoptée à l'unani-

mité par tous les députés et jurée par le roi, dura peu.

Le vieux roi avait accepté de bonne foi le nouvel ordre de choses, mais les Cortès étaient pressées de faire de nouvelles réformes.

Circonvenu par la reine Charlotte, et par le parti apostolique ou rétrograde qui s'opposaient de toutes leurs forces au pacte constitutionnel, le roi s'éloignait de son rôle et de son devoir. La reine Charlotte dirigeait les ménées dans l'intérêt de son second fils, dom Miguel.

Dès le mois de février 1823, l'intrigue et la violence commencèrent à produire leur effet. Le comte d'Amarante appelle les Portugais aux armes pour faire triompher les Cortès; un soulèvement commence.

De Rego, général constitutionnel, marche sur Amarante, le repousse et le poursuit jusque sur le territoire espagnol.

Le roi Jean nomme de nouveaux ministres et confie la présidence au duc de Palmella, mais les partisans de la reine se réunissent à l'infant dom Miguel, commandant en chef de l'armée, et le 30 avril 1824 les troupes de la capitale se révoltent. Le roi est enfermé dans son palais de Bemposta; M. Hyde de Neuville, ambassadeur de France, réussit à le faire évader.

Jean VI se retire à bord du vaisseau anglais *Windsor-Castle*, destitue l'infant de son commandement en chef et lui ordonne de se rendre auprès de lui.

Dom Miguel implore son pardon qui lui est accordé et s'embarque pour la France, d'où il partit pour Vienne.

Le roi rentre à Lisbonne et promulgue une loi qui remet en vigueur la constitution des Cortès de Lamégo, fondée sur la distinction des trois ordres (clergé, noblesse, bourgeoisie).

Le 29 août 1825, il reconnut formellement l'indépendance du Brésil, sans préjudice des droits éventuels de l'empereur dom Pédro, comme héritier présomptif de la couronne de Portugal.

Voici le traité qui intervint entre le Portugal et le Brésil.

« Dom Jean, par la grâce de Dieu, roi du Royaume-Uni de Portugal, du Brésil et des Algarves, d'en-ça et d'au-delà de la mer; en Afrique, seigneur de Guinée, des conquêtes, de la navigation et du commerce en Éthiopie, Arabie, Perse et des Indes, etc.

« Aux sujets de tous les États de mes royaumes et seigneuries, salut :

« Je fais savoir que j'ai compris combien il convenait et combien il était nécessaire pour le service

de Dieu et pour la prospérité de tous les peuples que la Providence divine a confiés à ma souveraine direction, de mettre un terme aux maux et aux dissensions qui ont eu lieu au Brésil, au grand désavantage de ses habitants comme à celui du Portugal et de ses États.

« Mon soin paternel s'est constamment occupé de considérer combien il était utile de rétablir la paix, l'amitié et la bonne harmonie entre des peuples qui sont frères, et que les liens les plus sacrés doivent concilier et unir en alliance perpétuelle. Pour parvenir à un but si important, pour favoriser la prospérité générale et assurer l'existence politique et les destinées futures des royaumes de Portugal et des Algarves, de même que celle du royaume du Brésil, que j'ai élevé avec plaisir à cette dignité, prééminence et domination, par mon décret du 16 décembre 1815, d'après lequel les habitants dudit royaume me prêtèrent de nouveau serment de fidélité, dans l'acte solennel de ma proclamation, en la Cour de Rio-Janeiro; et voulant détruire en un instant tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à la dite alliance, ainsi qu'à la concorde et à la félicité de l'un et de l'autre royaume;

« Comme un père vigilant qui s'occupe des moyens d'assurer une meilleure situation à ses

enfants, j'ai jugé convenable de céder et transporter à mon fils très-aimé et très-estimé, dom Pédro d'Alcantara, mon héritier et successeur, mes droits sur le royaume du Brésil, créant et reconnaissant son indépendance avec le titre d'Empire; me réservant toutefois le titre d'Empereur du Brésil... »

A cet acte, dom Pédro répondit :

« Sa Majesté Très-Fidèle reconnaît que le Brésil tient le rang d'empire indépendant et séparé du royaume d'Algarve et de Portugal; elle reconnaît son bien-aimé et estimé fils dom Pédro comme empereur; cédant et transférant de sa libre volonté la souveraineté dudit empire à son fils et à ses successeurs légitimes, Sa Majesté ne s'en réservant que le titre et pour sa propre personne.

« Sa Majesté Impériale, comme témoignage de respect et d'affection pour son auguste père et seigneur, dom Jean VI, consent que Sa Majesté Très-Fidèle prenne, dans sa propre personne, le titre d'Empereur.

« Sa Majesté Impériale promet de ne pas agréer les offres que pourraient faire d'autres colonies portugaises de se réunir au Brésil.

« Dorénavant, il y aura paix et alliance, et parfaite amitié entre l'empire du Brésil et le

royaume du Portugal, et oubli total de toutes les dissensions qui ont existé entre les deux nations.

« Les sujets des deux nations, Brésiliens et Portugais, seront traités dans les États respectifs comme ceux des nations les plus amies et les plus favorisées, et leurs biens et droits seront protégés religieusement : il est toujours bien entendu que les propriétaires de biens-fonds seront maintenus dans la possession paisible de leurs biens..... »

Mais Jean VI avait toujours à se défendre contre les intrigues de la reine, qui voulait ressaisir le pouvoir à tout prix. Las, fatigué, vers la fin de sa vie il éprouva des attaques nerveuses qui prirent bientôt un caractère alarmant. Il nomma régente l'infante Isabelle-Marie, celle de ses filles qu'il aimait le plus. Cette princesse avait deux sœurs aînées qui, mariées à des princes étrangers, n'avaient aucun droit à prendre part au gouvernement de leur pays natal; l'une veuve d'un infant d'Espagne était mère de don Sébastien; l'autre avait épousé don Carlos, frère de Ferdinand VII, roi d'Espagne.

Accablé de dégoûts et de chagrins, le roi mourut le 10 mars 1826. Cette mort plongea dans la consternation la ville de Lisbonne.

La vie de ce roi est un des exemples des maux que produit sur le trône la faiblesse de caractère. Sincèrement libéral, désirant le bien de son peuple, il ne sut pas prendre sur lui de ne pas céder aux suggestions de sa femme. Son indulgence devenait de la faiblesse; la faiblesse et l'hésitation sont mauvaises chez les rois. Du moins sa bonté qui lui avait gagné le cœur des Portugais, lui assure un beau nom dans l'histoire.

L'infante **ISABELLE** fut proclamée régente, conformément à la Charte.

Après la mort de son père dom Pédro, obligé par ses engagements envers les Brésiliens d'opter entre les deux couronnes, renonça au Portugal mais profita de sa souveraineté passagère pour octroyer au Portugal une nouvelle Constitution, *la Carta de Lex*, (la Charte des Lois). Il chargeait la régente de la mettre en vigueur.

Cette Charte se recommandait de la popularité d'un grand nom et paraît aux nécessités du moment. Elle interdisait les clubs, prétexte et moyen d'agitation pour les miguélistes. L'élection était à deux degrés; ce système combiné avec un cens très-faible suppléait à l'inexpérience des masses, dont elle utilisait cependant les instincts et favorisait les aspirations. La pairie héréditaire con-

sacrait le principe aristocratique et ramenait au gouvernement la noblesse qui s'en éloignait.

Enfin, la restauration même de la Charte était une constatation de la défaite du libéralisme, appelé de nos jours anti-clérical, elle devenait donc une sorte d'avance aux susceptibilités religieuses, toujours puissantes en Portugal.

D'autre part, cette charte établissait deux Chambres et donnait au royaume le gouvernement représentatif.

Dom Pédro renonçait à ses droits à la couronne de Portugal, en faveur de sa fille *dona Maria da Glorie*, âgée de sept ans, qu'il se proposait d'unir en mariage à son frère dom Miguel.

La charte fut accueillie avec enthousiasme dans les grandes villes, mais fut repoussée dans quelques provinces. Dans le Tras-os-Montès, le marquis de Chaves s'insurgea, la régente fut contrainte d'envoyer contre lui la garnison de Lisbonne et d'implorer le secours de l'Angleterre. Six mille soldats anglais vinrent occuper la capitale (1826).

Les rebelles vaincus sur les champs de bataille se sauvèrent en Espagne.

Cependant l'infante Isabelle parvint à maintenir la Constitution jusqu'à l'époque où elle reçut la nouvelle que dom Pédro avait conféré la régence

à dom Miguel, qui arriva à Lisbonne le 22 février 1828.

Le nouveau régent prêta serment à la Constitution devant les Cortès assemblées, mais il ne tarda pas à montrer qu'il ne tiendrait aucune de ses promesses. Il s'entoura d'hommes notoirement ennemis des idées libérales et choisit ses ministres parmi les personnages les plus hostiles au gouvernement représentatif.

Il prononça la dissolution de la Chambre des députés. Puis, pour mener à bien ses projets, il négocia le départ des troupes anglaises. Celles-ci se rembarquèrent.

Alors dom Miguel jeta le masque. Il déchira la Charte et par ses agents excita à une sorte de plébiscite. La municipalité de Lisbonne, par crainte et par flatterie, fit ouvrir des registres où les citoyens signaient les souhaits pour la royauté de dom Miguel. Mais les ministres étrangers étaient partisans du régime constitutionnel. C'était une mode alors. Ils menacèrent de quitter le Portugal.

Dom Miguel eut un trait de génie; il imagina de convoquer les États, mais en faisant convenablement épurer les élections du Tiers-État. Dans ces conditions, l'assemblée se réunit au palais d'Ajuda, le 23 juin 1828, et nomma roi dom MIGUEL, qui reçut la couronne au détriment de sa

nièce, dont il devait être le mari et le premier sujet.

De grandes réjouissances signalèrent dans la capitale l'avènement de dom Miguel; mais la plupart des ambassadeurs étrangers demandèrent leurs passeports et quittèrent Lisbonne. Son gouvernement fut mis au ban de l'Europe.

Le duc de Cadaval, descendant de la branche cadette de la maison de Bragance, fut nommé président du Conseil des ministres.

Le roi essaya, mais en vain, d'ouvrir un emprunt, il ne trouva que des offrandes volontaires fournies par les partisans du nouveau régime ou par ceux qui redoutaient d'en être les victimes. La crainte alors avait les mêmes effets que le dévouement.

L'insurrection qui avait éclaté à Porto en faveur de la reine se répand de proche en proche; mais les troupes constitutionnelles sont battues dans leur marche de Coïmbre sur Lisbonne. Les miguelistes entrent dans Porto et font rayonner tout autour la terreur et la proscription. Les rebelles purent se réfugier en Espagne et à Londres.

Pendant ce temps, dom Pédro avait fait partir sa fille, âgée de dix ans, pour le Portugal, espérant que son frère en l'épousant partagerait le trône avec elle. Arrivée à Gibraltar, dona Maria

apprenant que dom Miguel s'était emparé de la couronne, se rendit à Londres où elle fut reçue solennellement le 22 décembre 1828.

La nouvelle de son arrivée fit renaître les troubles dans le royaume et servit à dom Miguel pour pour faire peser davantage la cruelle tyrannie sous laquelle gémissait le Portugal. Les prisons se remplissaient, chaque jour l'échafaud voyait de nouvelles victimes; personne ne trouvait grâce. Ceux qui étaient soupçonnés de manquer de dévouement perdaient leurs emplois civils ou étaient chassés de l'armée. On dressait des gibets aux cris de vive la Religion, vive le Roi. Les biens étaient séquestrés.

*Ardebant cuneta et fracta compage ruebant
Non aliter, quam si fecisset Juno maritum
Insanum.*

La reine-mère mourut le 6 janvier 1830; sa mort n'apporta pas, comme on l'avait espéré, d'adoucissement à la tyrannie de dom Miguel.

Pour contenir le Portugal, le roi créa une milice dont les officiers avaient le droit d'emprisonner le premier venu et dont les soldats rivalisaient de brutalité et d'insolence.

L'émigration faisait des progrès alarmants, la France et l'Angleterre durent protéger par la force

leurs nationaux. Notre consul général fut obligé de quitter Lisbonne et notre flotte d'attaquer celle de dom Miguel.

Telle était en avril 1831 la situation du Portugal, lorsque des complications survenues au Brésil forcèrent dom Pédro I^{er} à abdiquer en faveur de son fils.

Dom Pédro revint en Europe résolu de consacrer sa vie à établir sur le trône de Portugal sa fille dona Maria. Il avait déjà fondé un empire, il espérait fonder en quelque sorte une nouvelle dynastie.

L'île de Terceire n'avait pas voulu reconnaître dom Miguel à son avènement et avait toujours résisté à celui qu'elle considérait comme un usurpateur. C'est de cette île que partit une expédition commandée par un jeune officier d'une bravoure chevaleresque, le comte de Villaflor, depuis duc de Terceire. Elle s'empara de Porto.

Dom Pédro vit qu'il pourrait tout regagner. Il laisse sa fille à Paris et avec quelques levées faites en France et en Angleterre se jette dans Porto, que vient en toute hâte assiéger dom Miguel.

Il fallait vaincre ou mourir. Dom Pédro fut admirable de valeur et d'activité. La ville fut déci-mée pendant un an par le feu, la famine et le choléra. Quinze mille bombes furent lancées sur Porto qui fut à moitié incendié.

Rien ne put flétrir ni la constance ni le courage des défenseurs. Dom Miguel fut repoussé.

Dom Pédro confia trois mille hommes au comte de Villaflor et le chargea de marcher sur Lisbonne.

Pendant ce temps, sir Charles Napier, qui commandait la flotte de dom Pédro, faisait le blocus du Tage. Il rencontra la flotte de dom Miguel et l'anéantit tout entière. Il ne lui fallut qu'un seul combat.

De son côté, le duc de Terceire, sorti de Setubal, battait à deux reprises les Miguélistes et se porta rapidement sur Lisbonne. Le duc de Cadaval, l'homme de dom Miguel, quitta la capitale.

Pendant que le duc de Terceire faisait cette pointe hardie, l'usurpateur faisait le siège de Porto. N'ayant pas trop confiance en ses propres talents militaires, il fit appel à un général français que sa trahison et sa lâcheté avaient fait pour ainsi dire chasser de l'armée. Bourmont ne réussit pas dans son attaque et dom Miguel, en apprenant que le duc de Terceire approchait de Lisbonne, se porta au secours de la capitale.

Mais déjà dom Pédro qui s'y était rendu par mer, avait mis Lisbonne en état de défense. L'usurpateur fit une attaque, elle fut inutile. Il recula jusqu'à Santarem où il vint se renfermer.

Dom PÉDRO vainqueur prit le titre de Régent.

Comme il fallait s'y attendre, les débuts de son gouvernement furent signalés par des exécutions et des emprisonnements. Il y avait réaction et ce sont là des nécessités que certes on ne peut approuver, mais que la politique excuse. L'ancien combattant de Porto sut d'ailleurs même en frappant se montrer clément et faire espérer au Portugal que sa sévérité ne serait que temporaire.

Pourtant il se montra implacable pour les moines. Ceux-ci avaient été les soutiens persévérandts et ardents de dom Miguel.

Nous savons que la conquête du territoire portugais sur les Maures, fut faite sous l'influence de la religion catholique; aussi les souverains avaient-ils enrichi les ordres religieux dans des proportions inouïes. Les inconvénients de la main-morte se firent rapidement sentir, et en 1211, 1286, 1291 et 1309 les rois de Portugal se trouvèrent contraints de promulguer des lois sévères pour en arrêter le développement. Les moines reprirent promptement le dessus; la domination de Philippe II leur rendit l'empire en 1769; le marquis de Pombal, qui, dix années auparavant, avait chassé les Jésuites, dut faire revivre, en l'aggravant, l'ancienne législation protectrice du treizième siècle. Ce fut une administration faible

et réactionnaire qui remplaça le grand ministre ; d'énormes concessions furent faites de nouveau aux institutions de main-morte ; les couvents pullulaient et regorgeaient de richesses , lorsqu'arriva la Révolution libérale de 1820, traversée par les deux réactions de 1826 et 1832.

La part considérable que prirent les ordres religieux pendant ces deux réactions , excita contre eux l'opinion publique. Quinze jours après la défaite des miguelistes et l'entrée à Lisbonne de l'armée constitutionnelle , le 9 août 1833 , dom Pédro , dans l'intention de mettre une barrière au développement de la propriété congréganiste , rendit le décret suivant :

« ARTICLE 1^{er}. Dans toutes les communautés , couvents , monastères et maisons religieuses des deux sexes , où il existe douze profès , ceux-ci formeront immédiatement un chapitre où , à la majorité des voix , il sera élu un supérieur spécial qui les gouvernera durant une année. Immédiatement après l'élection , le supérieur et la communauté en feront part à l'ordinaire du diocèse , auquel ils prêteront obéissance , et le dossier en sera adressé au ministère de la justice et des affaires ecclésiastiques.

« ART. 2. Quant aux couvents , monastères , maisons religieuses et hospices où il y a moins de douze

profès, les religieux de ces établissements seront réunis aux religieux de ceux qui précédent. Ces établissements seront déclarés abolis et leurs biens incorporés au domaine national.

« ART. 3. Les ordinaires des diocèses où siègent les susdits couvents, monastères ou maisons religieuses, soumettront à leur obéissance les communautés organisées conformément aux prescriptions de l'article 1^{er} et les gouverneront au spirituel comme les autres ecclésiastiques du diocèse.

« ART. 4. Les ordinaires et les communautés qui, sous un prétexte quelconque, refuseront d'obéir au présent décret, seront jugés et punis comme rebelles à la reine; les communautés seront abolies, leurs biens incorporés au domaine national et les individus qui en faisaient partie ne recevront aucun subside de l'État. »

Cette mesure fut peut-être prématurée. Si dom Pédro était le maître du littoral, dom Miguel avait encore des partisans dans l'intérieur du pays.

En effet, les monastères étaient devenus de véritables forteresses aux mains des adversaires de la cause libérale; on y recrutait et on y organisait des régiments miguelistes; on y favorisait par tous les moyens le gouvernement absolutiste. Dom Pédro et ses ministres résolurent d'en finir.

Le 28 mai 1834, le décret suivant fut promulgué :

« **ARTICLE 1^{er}.** Tous les couvents, monastères, collèges, hospices et autres maisons de religieux de tous les ordres réguliers, de toute dénomination, institut ou règle, sont abolis en Portugal, Algarves, îles adjacentes et domaines portugais.

« **ART. 2.** Les biens des couvents, monastères, hospices et autres maisons de religieux des ordres réguliers sont incorporés au domaine national.

« **ART. 3.** Les religieux des établissements abolis recevront pour leur subsistance une pension annuelle. Sont exceptés : 1^o ceux qui ont pris les armes contre la monarchie légale ou la liberté nationale; 2^o ceux qui ont abusé de leurs confessionnaux et de leurs chaires en faveur de l'usurpateur, etc., etc. »

Ce décret supprima d'un seul coup 402 couvents, donnant asile à plus de 6,000 individus.

Cette loi fut exécutée dans toute sa rigueur, et par la force en certains cas. Tous les couvents d'hommes furent supprimés et fermés et tous leurs biens incorporés au domaine national. Quant aux couvents de femmes, ils demeurèrent sous l'empire du décret de 1833. Il leur fut interdit de se recruter, et l'Etat dut prendre possession de leurs biens au jour du décès de la dernière religieuse de chacun de ces couvents.

Ferdinand VII d'Espagne était mort en 1833, laissant le gouvernement à sa veuve Christine; l'infant don Carlos se porta prétendant et menaça la sécurité du gouvernement de la reine. Un corps d'armée commandé par le général Rodil fut envoyé contre lui. Don Carlos prit la fuite et se réfugia à Santarem, auprès de dom Miguel.

Rodil, ayant fait sa jonction avec le duc de Terceire, commandant l'armée portugaise, tous deux vinrent cerner l'usurpateur et le prétendant. La capitulation d'Évora-Monte signée le 27 mai 1834 mit fin à la guerre civile.

On permit à don Carlos de s'embarquer pour l'Angleterre. Dom Miguel consentit à s'expatrier moyennant une pension de soixante mille contos de réis (375,000 francs), faisant ainsi payer son repos à sa patrie. Il s'était engagé dans la capitulation d'Évora à ne jamais s'occuper des affaires du royaume. Plus tard cependant il protesta auprès des souverains d'Europe.

Ainsi finit dom Miguel qui a laissé une triste réputation de cruauté, de ruse et de mauvaise foi.

Dom Pédro garda l'autorité jusqu'à sa mort, qui arriva le 24 septembre 1834. Il n'avait que 36 ans.

Sa carrière fut courte. Il perdit un empire et releva un royaume. On ne peut lui nier une

grande bravoure, une grande bonté et des talents politiques remarquables.

DONA MARIA (MARIE II), déclarée majeure par les Cortès, fut nommée reine. Son mari, le duc de Leuchtemberg, fils du prince Eugène de Beauharnais, beau-fils de Napoléon, était mort en 1825. Elle se remaria avec le prince Ferdinand-Auguste de Saxe-Cobourg : de cette union est sortie une génération de princes qui ont assuré au Portugal le maintien de la monarchie et de la liberté.

La tâche était difficile, mais la reine avait des qualités souveraines, la décision, la fermeté, le courage. Entourée de dangers, elle ne faiblit pas : « C'était une femme redoutable, disait un de ses ennemis ; contre elle la lutte n'était point possible. »

On discute pour savoir si le gouvernement parlementaire est l'idéal des gouvernements. Il faut avouer que ses rouages et sa complication n'ont jamais été compris par les peuples du Midi, du moins comme le veut l'école anglaise. Quoi qu'il en soit, et c'est peut-être la marque de sa perfection et de son excellence, il faut pour un peuple faire un apprentissage parfois long et difficile et pendant lequel la liberté disparaît dans

les fureurs de la guerre civile ou les intrigues des couloirs.

Les habitudes de la nation, les ambitions sur-exitées, les changements brusques, la passion méridionale et les haines de partis devaient empêcher un fonctionnement régulier du parlementarisme et nuire à un État miné depuis des siècles par des vices constitutionnels.

Cet apprentissage de la vie parlementaire fut pour le Portugal, comme pour l'Angleterre elle-même, comme pour la France, plein de déceptions, d'espérances et de regrets.

Dom Pédro avait doté le Portugal d'une Charte. Les chefs militaires, les amis personnels du régent et les timides se serrèrent autour de cette Charte; ils forment une oligarchie restreinte mais puissante et entêtée. Pour eux, le progrès ne pouvait dépasser les concessions du pacte de dom Pédro. A côté des Chartistes s'était formé un groupe plus hardi, plus ardent, celui des Septembristes.

Le cabinet formé par le maréchal de Saldanha ne dura que « ce que durent les roses. » Déjà se manifestaient dans le Nord des symptômes d'insurrection. Ces symptômes s'accrurent par le second mariage de la reine.

Les Portugais sont jaloux à l'excès de leur na-

tionalité; ils virent d'un mauvais œil un étranger à la tête du gouvernement, lorsque la reine le fit nommer généralissime de l'armée portugaise. Deux fois les Cortès refusèrent d'adhérer à cette nomination. Deux fois elles furent dissoutes.

Justement en ce moment le *pronunciamento* de San Ildefonse forçait la régente d'Espagne à accepter la Constitution de 1820. Le 10 septembre 1836, la garnison de Lisbonne, encouragée par cet exemple, se révolta. La crise était ouverte. Les troupes passèrent du côté des séditieux. La reine dut céder à l'insurrection, renvoyer ses ministres et jurer fidélité à la Constitution de 1822, qui n'admettait qu'une Chambre. Une contre-révolution avorta.

Pour enlever la direction des affaires à la garde nationale et aux clubs, les maréchaux de Saldanha et Terceire organisèrent des soulèvements dans le Nord et y recrutèrent des partisans; ils vinrent jusqu'à Lisbonne mais furent obligés de capituler.

De tous ces troubles naquit une nouvelle Constitution plus modérée qu'on n'eût cru, car elle accordait à la royauté le droit de *veto*, ce droit que la Révolution française refusa si énergiquement à Louis XVI. Marie II dut, en 1838, prêter serment à cette nouvelle Constitution.

Mais les démocrates ne savaient pas mesurer leurs prétentions aux nécessités. Ils voulaient trop obtenir tout d'un coup. Leurs écarts d'actions, leur intempérance de paroles les menaient à leur chute ; elle fut précipitée par une crise provoquée par les États qui , voulant échapper à l'influence anglaise , avaient chargé les droits des importations. La Grande-Bretagne exigea , par réciprocité , l'exécution du traité relatif à la traite des nègres. Les Cortès excitées voulaient au besoin la guerre. La reine , prudemment , en 1840, pronça leur dissolution. Elle contentait ainsi l'Angleterre et surtout trouvait dans cette dissolution un moyen de faire des élections favorables aux Chartistes.

Ceux-ci enchantés et voyant que , comme toujours , les populations rurales se montraient indifférentes , renversèrent la Constitution de septembre. M. Costa-Cabral , ministre , leva le drapeau de l'insurrection et provoqua la restauration pure et simple de la Constitution de 1826. Les élections suivantes acceptèrent cette politique. Ce ne fut pas sans contestations. Les chefs des Septembristes ourdirent une vaste conspiration. Un pronunciamiento eut lieu à Torres-Novas , il fut vaincu en trois mois (1844).

Un an après , les Miguélistes essayèrent à leur

tour d'être plus heureux. Les provinces du Nord se soulevèrent; toutes les libertés constitutionnelles furent suspendues (c'est ce qu'on appelle maintenant l'état de siège).

Les Septembristes avaient abandonné cette désignation pour prendre celle de Progressistes. En 1846, la révolution s'était relevée, elle s'organise en junte de gouvernement, à Porto. Les Cabral durent fuir en Espagne. L'Angleterre fut satisfaite de ce changement.

Mais le nouveau Cabinet était faible, les embarras d'argent accélérèrent sa chute. La réaction triomphe. Le maréchal de Saldanha prend le pouvoir. A cette nouvelle, l'insurrection éclate de toutes parts. Septembristes et Miguélistes, Démocrates et Légitimistes s'allient. La guerre civile est partout. La sédition demande l'abdication de la reine. Deux colonnes d'insurgés marchent sur Lisbonne. L'une d'elles est vaincue. Saldanha perdit le fruit de son succès par sa subite inaction. On raconte que le maréchal duc de Biron, répondit un jour à son fils, qui lui demandait quelques troupes pour en finir avec l'armée du duc de Parme : « Hé quoi, maraud, nous veux-tu envoyer planter des choux à Biron? » Le maréchal de Saldanha était du même avis, il ne voulait pas aller planter ses choux et cherchait à se rendre

nécessaire. Il fit si bien que l'Angleterre, l'Espagne et la France intervinrent.

La ville de Porto dut capituler et la junte disparaître. La nation en reçut un coup presque fatal. Les Chartistes étaient devenus maîtres du terrain, mais ils n'étaient pas assez forts ; l'impopularité les accabla.

Costa-Cabral, comte de Thomar, cherche en vain à réprimer le mouvement qui entraîne le Portugal vers la liberté. Il fit nommer le maréchal de Saldanha président du Conseil. Le nouveau ministère était assuré d'une majorité compacte, soit à la Chambre élective, soit à la Chambre haute ; l'armée lui fournissait un élément contre le désordre. Le peuple payait exactement les impôts, mais voulait des réformes.

Des dissentions s'élevèrent bientôt entre le comte de Thomar et Saldanha. Ce dernier, par un revirement subit, s'allie avec les Septembristes. Porto se révolte ; l'Université de Coïmbre se joint à l'insurrection, le ministère succombe (1851).

Le mouvement prit le nom de *régénération*. Le duc de Saldanha forma un nouveau Cabinet. Les Chambres ayant voulu créer des embarras au ministère, Saldanha les fit dissoudre, et fut investi à deux reprises d'une espèce de dictature.

Le gouvernement issu de la « régénération »

se modéra peu à peu. On renonça à abolir la Charte, on se contenta d'y ajouter un acte additionnel.

Le calme était rétabli; l'horizon commençait à s'éclaircir; la reine pouvait se promettre des jours plus tranquilles et pouvait espérer pouvoir enfin faire le bonheur du Portugal. Elle fut enlevée par une mort subite le 15 novembre 1853.

La reine, de son second mariage avec le prince de Saxe-Cobourg, avait eu sept enfants : cinq fils et deux filles. L'aîné des fils, dom Pedro d'Alcantara, né le 16 septembre 1837, était appelé à lui succéder.

Le gouvernement fut remis au roi-époux FERDINAND, duc de Saxe. Celui-ci, d'après la Charte, ne devait pas gouverner, et n'avait pu prendre le titre de roi qu'après qu'un héritier avait été donné au trône. Ainsi à travers l'histoire se poursuit cette suspicion des Portugais contre tout élément étranger, suspicion que nous avons signalée dans la Constitution de Lamégo.

Toutefois, en 1846, le roi Ferdinand avait été investi de la régence en cas de minorité.

Il prit donc le titre de Régent.

En attendant, il envoya le jeune roi et son frère dom Louis, duc d'Oporto, compléter leur éduca-

tion et visiter l'Angleterre, la Belgique, la Suisse, l'Italie et la France.

Pendant ce temps, il s'appliquait à guérir les dernières blessures de la guerre civile. Grâce à sa sagesse et à son désintéressement, il parvint à dissiper les défiances que sa qualité d'étranger inspirait au peuple portugais. Il montra une remarquable aptitude aux affaires, un grand souci de la justice et de la prospérité matérielle et morale du Portugal. Il s'attacha à faire prévaloir une politique de conciliation et parvint à maintenir une tranquillité dont le Portugal était avide et qu'il n'avait pas goûlée depuis longtemps. Il se refusa toujours à toutes les mesures réactionnaires qui eussent pu diminuer la liberté et les libertés des Portugais.

Il resta toujours dans son rôle constitutionnel et il s'efforça de l'enseigner à ses fils et par ses leçons et par son exemple.

Arrivé au terme légal de sa régence (16 septembre 1855), le roi Ferdinand résigna ses fonctions entre les mains de dom Pédro V; il avait gouverné comme un sage, il descendit du pouvoir comme un philosophe.

Depuis et de pareils exemples méritent d'être hautement loués et approuvés, il s'est attaché à vivre de la vie de famille, sans vouloir jamais se

mêler aux intrigues politiques. Après l'expulsion de la reine Isabelle du trône d'Espagne, Prim et Serrano qui étaient à la recherche d'un roi et qui nous valurent la guerre de 1870, songèrent à offrir le trône d'Espagne au roi Ferdinand. A plusieurs reprises ils entamèrent des négociations pour le décider à prendre une couronne. Ferdinand refusa pour se consacrer à ses études, à la gravure et à la peinture où il excelle.

Il avait laissé à son fils le terrain tout préparé.

PÉDRO V, prit son rôle au sérieux. Il se croyait comptable envers Dieu du bonheur de ses sujets. Le sentiment de cette responsabilité donna de bonne heure à sa physionomie une expression triste et grave.

Il sut dès le début de son règne se montrer partisan de la légalité, du gouvernement représentatif franchement pratiqué et d'une sage liberté.

Il conserva le ministère Saldanha qui, appuyé par le parti de la *régénération*, poursuivit l'étude d'un plan financier, destiné à relever les finances de l'État, à réformer les impôts et à activer les travaux publics.

Ce plan rencontra une vive opposition dans la Chambre haute. Le ministère Saldanha voulait,

pour faire passer la loi que le roi fit une fournée de pairs; le roi refusa sagement, donnant ainsi la mesure de son respect pour la légalité et pour la Constitution. Le nouveau ministère fut présidé par le marquis de Loulé.

En 1855, la fièvre jaune importée du Brésil s'était déclarée à Lisbonne et avait été favorisée par l'insalubrité de quelques établissements voisins du Tage. Des milliers de victimes furent enlevées.

Le jeune roi montra combien il était pénétré de ses devoirs. Au milieu des ravages de l'épidémie, alors que les affaires étaient suspendues, que les riches s'enfuyaient au loin, que le Parlement était désert, il resta à son poste, et prêtant son bras à son père, au roi Ferdinand, il visitait les hôpitaux encombrés de malades et prodiguait à chacun des consolations et des secours. La peste le respecta.

Il n'en continuait pas moins à songer à ses devoirs de roi; il s'enfermait dans son cabinet, étudiait la Charte, la comparait aux constitutions passées et présentes, pour faire tout le bien qu'il était en son pouvoir de faire. Étudiant toutes les affaires, faisant enquête sur tout, il s'arrêtait de préférence à tout ce qui pouvait favoriser le développement libéral de la jeune génération.

Il aimait encore à stimuler ses ministres et à les

rallier de leur timidité en face des difficultés qu'il rencontrait et qu'il croyait faciles à surmonter, tant son amour pour le peuple lui prêtait de généreuses illusions. Il professait un respect solennel pour la vie humaine. Sous son règne, aucune exécution capitale n'eut lieu; il serait, disait-il, sorti volontiers de son droit constitutionnel pour sauver un condamné.

On le voit, Pédro V fut de ces princes qui, comme Titus, croyaient leur journée perdue, quand ils n'avaient pas fait un heureux. Ce n'est pas cependant (bien que sa popularité fut universelle et on le vit lors de son mariage avec la princesse Stéphanie de Hohenzollern), ce n'est pas qu'il n'éprouvât des difficultés inséparables de sa position.

Nous avons dit que le ministère Loulé d'Avila avait succédé au Cabinet présidé par Saldanha. Ce nouveau ministère était soutenu par une majorité compacte. On pouvait croire à sa durée lorsque deux incidents le firent tomber.

Des Lazaristes français et des Sœurs de Saint-Vincent de Paul avaient été appelés pour secourir les pauvres et soigner les malades. Les Sœurs accaparèrent l'instruction des enfants. Les libéraux portugais ont toujours été animés contre les corporations et surtout contre les Jésuites. Leurs

à la fin qu'il fut l'espion en débarras,

défiances naturelles redoublèrent pour les étrangers ; et de fait, les Sœurs dérobaient leur enseignement à la surveillance des autorités civiles.

La diplomatie française, par les ordres de l'impératrice Eugénie, dut intervenir. Elle se montra plus violente qu'il ne lui appartenait. Pourtant le Portugal céda et un décret du 3 septembre 1858 garantit les Sœurs contre l'expulsion, mais leur retira l'enseignement.

C'était presque un échec pour la Cour impériale ; elle saisit le premier prétexte qu'elle trouva.

Le *Charles et Georges* de Nantes, avait été saisi par les autorités portugaises du Mozambique. Le gouvernement français réclama, n'obtint pas satisfaction et recourut à une démonstration. Deux navires français furent envoyés dans les eaux du Tage. Le Portugal restitua le navire et indemnisa les armateurs.

Nous ne suivrons pas les différents ministères qui se succédèrent.

L'esprit public se forma sous le gouvernement libéral de Pédro V, les coteries perdirent du terrain, les anciens partis tombèrent en dissolution et les passions révolutionnaires se modérèrent.

L'autorité royale n'étant plus à la merci des fluctuations des partis ou d'un *pronunciamento*, s'exerça sans efforts. Pedro put donc imprimer de

l'activité aux travaux publics, arrêter l'émigration, favoriser l'instruction, simplifier la procédure, réviser la loi de recrutement militaire, et réformer le régime colonial. Des chemins de fer furent construits de Lisbonne à la frontière du Nord et de l'Est, et un concordat signé entre le Saint-Siège et le Portugal pour aplanir certains dissensiments.

En 1860 parut la réforme du système de l'impôt. Les anciennes taxes additionnelles furent supprimées, ainsi que la contribution prédiale. Les impôts furent fondés sur la propriété foncière, sur les contributions personnelles, sur une contribution industrielle qui atteint toutes les professions à l'exception des emplois de l'État, du clergé, des cultivateurs et des journaliers. Les anciens droits sur les mutations de propriété ont fait place à des droits d'enregistrement. Les dîmes ecclésiastiques ont été abolies.

Le Portugal se promettait encore de nombreuses réformes, lorsque le roi Pédro, visitant l'Alemtéjo, se sentit frapper de cette fièvre jaune qui l'avait respecté en 1855, alors qu'il visitait les hôpitaux. Il succomba le 11 novembre 1861.

Pédro V laissait le Portugal dans une bonne situation, et, de même que Mazarin léguait Colbert à Louis XIV, dom Pédro eût pu léguer à son

successeur, dom Louis, une phalange d'hommes d'État. Qu'il nous suffise de citer : Antonio d'Aguiar, d'Avila, Carlos Bento da Silva, de Moraes Carvalho, Vellozo de Horta, enfin M. Mendès Léal.

Les rapports d'amitié que M. Mendès Léal a contribué plus que tout autre à entretenir entre le Portugal et la France nous eussent obligé à nous arrêter sur son nom, si la reconnaissance et le respect ne nous en faisaient un devoir. Aussi bien est-ce un des caractères les plus nobles et les plus sympathiques qui se puissent voir. On nous pardonnera donc une courte biographie.

JOSÉ DA SILVA MENDÈS LÉAL naquit à Lisbonne le 22 octobre 1820. Il débuta comme journaliste dans le *Diaro*. Le style vif et pur, le bon sens de ses articles firent distinguer le jeune homme. Peu après, en 1846, il remplit les fonctions de secrétaire du duc de Terceire pendant que celui-ci accomplissait sa mission dans le nord du Portugal. En 1847, il fut nommé administrateur provisoire du district de Vianna. Il laissa partout un renom d'intégrité et de loyauté qui lui attirèrent l'estime et l'amitié de ses adversaires politiques.

En 1848, il fut nommé secrétaire du Conserva-

toire, et, en 1850, premier bibliothécaire à Lisbonne. Aucun littérateur portugais ne méritait mieux cette distinction. Dès 1845, élu membre de l'Académie de Lisbonne, il avait été élu secrétaire de la deuxième section (littérature). Depuis, M. Mendès Léal a publié un grand nombre d'écrits qui, embrassant les genres les plus divers, témoignent d'une singulière souplesse de talent et d'un rare fonds d'idées. Il a réussi aussi bien dans l'histoire que dans les romans ou dans la poésie. Nous citerons pris au hasard dans le recueil général de poésies publié à Lisbonne en 1858 : la guerre d'Orient, *Guerra de Oriente*; la statue de Nabucho, *a Estatua de Nabucho*; la fleur de mer, *a Flor de Mar*; *Um sonho na vida*; *a Menina de Val de Mil*; *Ave Cesar*, ode sur la mort de Charles-Albert, d'un grand souffle poétique; *Abd-el-Kader*; *Garrett e Camoens*, étude comparative entre deux poètes portugais; *Suspiros de abril*, soupirs d'avril, d'un sentiment frais et d'un délicat coloris; *à Vizao de Ezequiel*, la vision d'Ézéchiel; *Napoleone Kremlin*; *os Doos renegados*, les dieux reniés, sorte de satire politique.

Au théâtre, M. Mendès Léal n'a pas obtenu de moins grands succès. Avec *D. Maria de Alencastre*; *a Pobre das ruinas*; *o Tributo das cem donzelas*, cette dernière pièce a inspiré dernièrement un

opéra français; *os Homens de viro*; *os Homens de marmore*, les hommes de marbre.

Si M. Mendès Léal a atteint la force et le pathétique dans ces drames d'une vigueur mâle et d'une antique simplicité, il n'a pas moins su arriver au comique dans de charmantes comédies, pleines d'un sel attique et d'une finesse remarquable : *Quem tudo quer, tudo perde*, c'est le proverbe français : « Qui trop embrasse mal étreint; » *Um romance por Cartas*, qui fut joué en portugais et qui n'a pas moins plu traduit en français; *o Tio André que vem do Brazie*; *a Escala social*, etc., etc.

Nous arrêterons là cette énumération, et ne mentionnerons que des articles et des mémoires d'actualité échappés à une plume laborieuse et infatigable, la continuation du grand travail du vicomte de Santarem sur la cosmographie et une vaste correspondance avec toutes les sociétés savantes de l'Europe.

En 1851, M. Mendès Léal fut élu député et écrivit des articles fort remarquables et fort remarqués dans plusieurs feuilles charlistes et particulièrement dans le *Jornal do commercio*.

On s'étonne qu'il ait pu tant fournir au travers des luttes politiques, des luttes de la tribune et des ministères.

Ces travaux littéraires ne lui enlevaient rien de

son activité et de sa perspicacité dans les affaires ; qualités qu'avait signalées le duc de Loulé et qu'il appréciait au plus haut degré.

En 1871, il fut nommé plénipotentiaire du Portugal en Espagne : cette mission fut encore comme une révélation d'un nouveau talent. Lorsque le Portugal, en 1874, eut à envoyer un ambassadeur auprès de la République française, le roi dom Louis porta son choix sur M. Mendès Léal, grand-officier de la légion d'honneur.

Certes, un pareil choix honore et celui qui s'en est montré digne et la France et le Portugal.

On ne peut donc trop s'étonner que récemment le roi, pour reconnaître tant de services rendus à sa patrie et récompenser une vie toute d'honneur, de probité et d'intégrité, ait nommé l'ambassadeur à Paris, membre du conseil d'État, qui, en Portugal, est le corps le plus élevé dans la hiérarchie politique du royaume.

LOUIS I^{er}.

Dom Louis I^{er}, frère de Pédro V, prit le pouvoir le 11 novembre 1861. Destiné à la marine, il était plus expansif que son frère et avait une franchise d'allures très-propre à séduire les Portugais ; aussi était-il populaire.

On le pressa de se marier pour qu'il eût un héritier. Il laissa les politiques et les courtisans rêver de hautes alliances; son choix se porta sur la petite-fille de Charles-Albert, Maria-Pia, fille du roi Victor-Emmanuel. Cette union fut accueillie par le peuple avec un enthousiasme qu'il est impossible de dépeindre.

De ce mariage sont nés : le 28 septembre 1863, le prince royal Charles, duc de Bragance, et le 31 juillet 1865, le prince Alphonse, duc d'Oporto.

Rarement prince fut aussi libéral et aussi éclairé que le roi Louis. Grâce à son administration, le Portugal jouit des bienfaits du régime constitutionnel pratiqué loyalement et sans détours. La nation et les Chambres ont toujours pu compter sur son appui et souvent sur son initiative, lorsqu'il s'est agi d'une réforme utile ou d'une question touchant à l'honneur, aux intérêts ou à l'indépendance de la patrie. Tous les efforts du roi ont tendu à donner au Portugal la paix et la prospérité à l'intérieur, et à faire respecter à l'extérieur son pavillon.

Dès les premiers temps de son règne, la presqu'île de Macao était définitivement cédée au Portugal par la Chine, en vertu du traité de Tien-Tsin le 13 août 1862.

Il supprima le passeport et fit poursuivre avec

vigueur l'établissement du cadastre réclamé par tout le monde, et qui seul peut offrir des éléments exacts à l'assiette de l'impôt.

En 1866, dom Louis inaugura les Expositions internationales dans le double but de stimuler le commerce et l'industrie et de prouver à l'étranger la vitalité du Portugal. Par une pensée touchante, il voulut que cette Exposition se fit à Porto, dans la ville qui avait été en quelque sorte le berceau du Portugal.

C'est encore à dom Louis que le Portugal est redevable de l'adoption du système décimal (décembre 1867); cette mesure prouve combien le roi ne néglige aucun moyen pour faire entrer son royaume dans le concert européen et pour augmenter ses relations avec le reste du continent.

A cette conduite si sage, on peut opposer le refus de l'Angleterre qui, dernièrement encore, n'a pas voulu, au risque de faire obstacle aux transactions commerciales, abandonner son système de poids et mesures.

Pour faciliter l'administration et en rendre les rouages plus simples et plus faciles, en 1867, le Portugal subit (la décentralisation en fut favorisée) une nouvelle division en provinces et en districts, analogue à la division créée en France pendant la Révolution.

Sous un prince aussi éclairé que dom Louis, l'esclavage était un non sens; en 1868, il fut aboli dans les colonies portugaises, et cette suppression, opérée sans secousses et avec toutes les garanties désirables, n'a fait qu'augmenter la fortune et l'activité publique sans produire de ruines particulières.

Tous ces actes, marqués au coin du bon sens et de la sagesse, ont été exécutés sans violence. Ce n'est pas, toutefois, que le roi recule devant les mesures énergiques lorsque la situation l'exige.

En 1869, le Portugal eut à subir une crise financière d'une intensité particulièrement grave; mais il y fut paré par la vente des biens du clergé et des municipalités; le roi lui-même avait donné l'exemple et demandé spontanément la réduction de la liste civile afin de diminuer les charges du Trésor. Depuis, l'ordre et l'économie ont été rétablis dans les finances, des emprunts ont été opérés pour consolider la dette flottante, pour continuer le réseau des chemins de fer et des communications du royaume.

A l'extérieur, sa politique offre les mêmes caractères de sagesse, de calme et de fermeté prudente.

En 1871, la presqu'île de Macao se souleva

contre les Portugais, mais par la vigueur et la rapidité de la répression, cette insurrection n'eut aucune suite ; et là-bas put flotter encore gloorieusement le drapeau qui, autrefois, était blanc et qui, depuis Pedro IV, est bleu et blanc avec les armes royales sur le pavillon de guerre.

En 1881, dom Louis ne craignit pas de résister énergiquement à certaines prétentions exagérées de l'Angleterre. Aussi bien se sent-il soutenu par tous les bons citoyens. On le vit bien, en 1869, lors du pronunciamento du vieux maréchal de Saldanha, qui renversa le Cabinet et prit la direction des affaires politiques. Cette insurrection militaire eût pu avoir les plus désastreuses conséquences. Heureusement, le ministère eut peu de durée et le maréchal dut donner sa démission.

On le vit encore en 1872, lorsqu'un complot ayant pour but de renverser la monarchie et de faire entrer le Portugal avec l'Espagne dans une république fédérative. Ce complot fut découvert : la tentative avorta après l'arrestation de quelques personnages.

Ses sujets n'oublient pas, en effet, qu'en 1868, après la Révolution qui enleva le trône d'Espagne à la reine Isabelle, en 1869 et en 1874, des propositions furent faites à dom Louis pour

devenir roi d'Espagne. Il s'y refusa constamment pour se livrer au bonheur du Portugal et des Algarves, dont il voulut conserver l'indépendance et l'intégrité et qu'il gouverne dans les limites de la Constitution de 1822, révisée par les actes additionnels de 1838 et 1852.

C'est là, en effet, un des caractères de son gouvernement. Nous en trouvons la preuve dans un fait tout récent. Nous voulons parler de l'entrevue qui, en octobre 1881, eut lieu à Cacerès entre les rois d'Espagne et de Portugal.

Après un splendide banquet auquel assistèrent, outre les souverains, quatre-vingts convives, hauts fonctionnaires et hommes d'État des deux pays, le roi Alphonse a prononcé un éloquent discours rappelant d'abord les gloires nationales des deux pays, unis par leurs traditions, leur histoire et leur situation, frères par les armes, la littérature et les aspirations : le roi a rappelé que l'Espagne et le Portugal ont porté ensemble la civilisation en Amérique.

Les liens qui unissent ces deux pays ayant été resserrés par de faciles communications qui effacent les distances, il y a lieu, plus que jamais, de consolider leur union sincère sans la moindre méfiance ni la moindre rivalité.

« Qui donc, s'est écrié le roi Alphonse, pourra

trouver injuste, et qui donc aurait le droit de s'opposer à ce que deux pays, unis par tant de liens, se prêtent secours pour avancer ensemble dans la voie du progrès et remplir la mission sacrée que la Providence assigne aux hommes dans leur passage sur cette terre? »

Ces paroles ont excité un mouvement de vive approbation. Le roi de Portugal a répondu en célébrant également la longue association des deux pays dans le passé. Il a terminé par les paroles suivantes, qui ont fait sensation et qui méritent d'être signalées.

« Les deux nations rempliront la mission que la Providence leur assignera, en respectant l'une et l'autre l'indépendance et la gloire de sa voisine. »

Ces paroles sont nobles et dignes des deux souverains. Elles répondent aux vœux et aux aspirations des royaumes. De cette entrevue naîtront des conséquences utiles pour les deux pays : il en résultera une entente pour un traité de commerce, pour l'unité des tarifs des chemins de fer et des télégraphes; enfin, pour l'unité des poids, mesures et monnaies. Les deux gouvernements s'entendront pour les intérêts de leurs colonies. Cette alliance intime aboutira à un rapprochement au sujet des intérêts matériels.

Toutefois, nous croyons peu à la réalisation de cette unité politique préconisée par certains hommes de la péninsule.

Nous avons déjà fait remarquer, au cours de cet ouvrage, combien le Portugal est jaloux de son indépendance. Aussi, croyons-nous que jamais les deux pays ne pourront s'unir politiquement dans une même confédération.

Cette répugnance provient soit de la différence de race ou de langue, mais encore de la disproportion des deux royaumes. Le plus petit peut craindre d'être absorbé par le plus grand. Le Portugal a ses gloires, ses grands hommes; son roi ne peut être le vassal de son voisin.

Cette difficulté est encore augmentée par un fait auquel n'ont pas assez réfléchi les promoteurs de cette idée. En Portugal, la royauté ne diffère guère de la République. Il n'y a guère qu'une différence de noms. En Espagne, au contraire, le mot République signifie pour le peuple, autonomie des provinces, abolition de la conscription, diminution des impôts et retour aux antiques *fueros*, aux franchises traditionnelles et locales supprimées depuis Philippe II.

En 1870, la maison de Bragance eût pu accepter la couronne d'Espagne, elle ne le voulut pas. Le roi Pédro V, auparavant, avait donné

pour raison de son refus, quand il repoussa les offres de Prim, que le Portugal ne serait plus qu'une province espagnole et que la nationalité portugaise serait absorbée.

C'est qu'en effet, l'idée d'union entraînant la perte de l'autonomie est odieuse à tous les Portugais. Lorsqu'en 1840 M. A. Herculano disait : « Il y a entre le Portugal et l'Espagne une haine de sept siècles, » il était l'écho de M. de Lima qui, envoyé par Junot à Napoléon, l'Empereur lui demandant si les Portugais voulaient être Espagnols, répondait en portant fièrement la main à son épée.

Le Portugal a un passé trop glorieux pour se fondre avec l'Espagne. Il en est responsable devant la postérité. Une pareille abdication, un pareil renoncement de sa propre nationalité serait un outrage aux héros qui ont combattu et qui sont morts pour son indépendance. Les Bragance ne le permettront pas et transmettront intact le dépôt qu'ils ont reçu de leurs aïeux.



CHAPITRE VI.

{Ordres de chevalerie.

es marques d'honneur, les insignes, les récompenses ont été de tous temps, aussi bien dans les républiques que dans les monarchies, données aux hommes qui avaient bien mérité de la patrie.

La Grèce avait ses statues et ses palmes; Rome accordait les couronnes civiques ou militaires, l'anneau de chevalier, la bande de pourpre, le collier à bulle d'or, pour marquer soit la noblesse, soit le courage ou le mérite des citoyens.

Aux siècles de barbarie et de superstition, se formèrent, pour protéger les faibles et les opprimés et surtout pour défendre la chrétienté contre les attaques des Mahométans, des associations, à la fois religieuses et guerrières.

L'histoire du Moyen-âge cite de grands et immortels exemples, des exploits surhumains ac-

complis par ces hommes qui, sous la cuirasse, portaient le silice. Ils furent une barrière vivante qui, sans se lasser, s'opposa aux entreprises des Infidèles. On les retrouve à Malte, en Palestine, en France, en Allemagne.

Nulle part ces ordres de chevalerie ne rendirent plus de services et ne déployèrent plus de courage qu'en Portugal.

Lors des Croisades, liés par les mêmes vœux, formant une association fermée, les membres de ces corporations adoptaient un costume, un insigne qui pût les faire reconnaître dans le combat. Ils avaient besoin, lorsqu'ils déposaient le heaume et la cotte de mailles dans leurs longs voyages, de signes de reconnaissance. Aussi portaient-ils brodé, sur l'épaule ou sur la poitrine, une croix ou un ornement quelconque.

A cette broderie se substituèrent des colliers, voire des bracelets et plus tard des « croix » métalliques et qui s'attachaient après la tunique ou se portaient au cou.

Un grand nombre de ces ordres n'existent plus; d'autres se sont conservés jusqu'à nos jours, mais dépouillés des formes et coutumes qui n'étaient plus en rapport avec les usages et mœurs de notre époque.

En Portugal plusieurs ordres sont conférés :

Ordre d'Avis.*(Ordem militar d'Aviz.)*

Pour récompenser les guerriers qui s'étaient distingués dans les combats contre les Maures, Alphonse I^{er} créa un ordre religieux et militaire qui prit le nom de *Nouvelle Milice*. Cet ordre établi dans la ville de Mafra récemment conquise sur les Maures, passa, vers 1166, à Evora et prit la règle de Cîteaux.

Les chevaliers devaient pratiquer la charité, manger en commun, vivre toujours chastes et porter un scapulaire noir; ils prêtaient serment de fidélité au Pape et au Roi. Pendant les combats, les chevaliers devaient se grouper autour de l'étendard royal pour le défendre.

L'ordre se signala par des services éminents rendus à la cause de la religion catholique : en 1204, le pape Innocent III approuva ses statuts.

En 1211, Alphonse II ayant donné aux chevaliers d'Evora, le château d'Avis, dans l'Alemtéjo, ils prirent le nom de *Chevaliers d'Avis*.

Suivant la légende, le nom d'Avis (oiseau) a été donné à la ville prise sur les Infidèles, parce que les premiers chevaliers qui entrèrent dans

la forteresse aperçurent un oiseau qui chanta à leur approche.

Les chevaliers d'Avis portaient l'habit de Cîteaux, et leurs armes étaient d'*or*, à *la croix verte fleurdelisée, accompagnée en pointe de deux oiseaux noirs*.

Pour témoigner leur reconnaissance à don Rodriguez Garces de Aca, grand-maître de Calatrava, qui, en 1213, leur avait cédé plusieurs domaines possédés par son ordre, ils acceptèrent les statuts de Calatrava.

L'avènement de Jean I^{er}, roi de Portugal et grand-maître d'Avis, ayant été consacré par la victoire d'Ajubarotta, les chevaliers d'Avis, en 1385, rompirent avec Calatrava. L'ordre redevint complètement indépendant. Désormais, par suite de l'opposition des Papes, il ne fut plus régi que par des administrateurs. En 1550 seulement, la grande maîtrise fut restaurée et unie à la couronne.

L'ordre fut rendu séculier, en 1789, par la reine Marie, qui le transforma en ordre de mérite militaire et le divisa en trois classes : grands-croix, commandeurs, chevaliers. Un ruban vert moiré est attaché à cette décoration, qui est également verte avec des pointes fleurdelisées.

Ordre de Saint-Jacques.

(*Antiga, nobilissima e esclarecida ordem de S. Thiago do merito scientifico, litterario e artistico.*)

Cet ordre prit naissance en Espagne vers l'année 1170, sous le règne de Ferdinand II. En 1315, Denis I^{er} roi de Portugal, appréciant la valeur et le mérite des chevaliers de *Saint-Jacques de l'épée*, les attira dans ses États.

Quelques-uns y demeurèrent et se constituèrent en ordre indépendant, qui fut reconnu en 1320 par le pape Jean XXII. Plus tard, sous le règne de Jean II, le pape Jules II annexa la grande maîtrise à la couronne de Portugal.

Sous la reine Marie, en 1789, l'ordre fut sécularisé et devint un ordre de mérite civil.

Les statuts furent refondus par décret du 31 octobre 1862. De nos jours il est exclusivement destiné à récompenser les savants, les artistes et les lettrés qui se distinguent par des productions hors ligne, ou se font remarquer par des travaux importants. C'est un des ordres des plus enviés et des plus considérés.

Les membres se divisent en quatre classes : Grands-croix, commandeurs, officiers et cheva-

liers. Le ruban de cet ordre est violet. La croix est rouge et figure une épée.

Ordre du Christ.

(Ordem militar de Nosso Senhor Jesus Christo.)

Après que Philippe le Bel eut décidé la ruine des Templiers, le roi Denis, reconnaissant les services que ces chevaliers lui rendaient dans sa guerre contre les Maures, les garda dans son royaume. Il leur laissa leurs statuts et leurs châteaux, et, en 1317, il les désigna sous le nom de *Milice de Notre Seigneur Jésus-Christ*.

Deux ans après, en 1319, le pape Jean XXII approuva cette nouvelle institution, se réservant toutefois pour lui et ses successeurs le droit de nommer des chevaliers. De là l'origine de la branche pontificale du Christ qui est encore aujourd'hui, mais très-rarement conféré par le Saint-Siège et seulement à de grands personnages.

Les chevaliers du Christ s'établirent primitive-
ment à Castro-Moréno; ils adoptèrent pour base la constitution de l'ordre de Calatrava. Le nombre des membres n'excéda pas d'abord quatre-vingt-
quatre, dont soixante-neuf frères-chevaliers et
quinze frères-spirituels.

Pour être nommé, il fallait avoir donné, pendant au moins trois ans, des marques de valeur dans les guerres contre les Maures; fournir les preuves ordinaires de piété et de chevalerie, faire vœu de pauvreté, chasteté et d'obéissance.

Sous le gouvernement du sixième grand-maître, Numa Rodriguez, le siège de l'ordre fut transféré à Thomar, à sept lieues de Santarem. Le pape Alexandre VI délia les chevaliers des vœux de pauvreté et de chasteté, à la condition qu'ils consacreraient le tiers du revenu de leurs commanderies à la construction du couvent de Thomar.

Grâce à la libéralité des souverains reconnaissants, l'ordre fit des acquisitions importantes, acquit une puissance considérable et de grandes richesses, et par la conduite et le courage de ses chevaliers, une grande célébrité.

Le pape Jules III, en 1550, réunit la grande maîtrise de l'ordre du Christ à la couronne de Portugal. Les rois prirent le titre d'administrateurs perpétuels.

En 1789, l'ordre était propriétaire de quatre cent trente-quatre commanderies et de vingt-six villages ou fermes.

Cet ordre aujourd'hui récompense le mérite civil ou militaire et est divisé en trois classes : Grands-croix, commandeurs, chevaliers. La déco-

ration qui consiste en la croix rouge des Templiers avec une petite croix blanche au milieu est suspendue à un ruban rouge feu.

Ordre de la Tour et de l'Épée.

(Ordem militar de Torre e Espada.)

L'ordre de l'Epée a été fondé par Alphonse V en 1459, qui le décerna à vingt-sept chevaliers. Ce nombre de vingt-sept représentait l'âge du roi de Portugal, lorsqu'il s'empara de Fez.

Il fut renouvelé par Jean VI, le 3 mai 1808, puis de nouveau refondu complètement, sous le nom d'*ancien et très-noble ordre de la Tour et de l'Épée*, par le duc de Bragance, le 28 juillet 1832.

Il est divisé en quatre classes : grands-croix, commandeurs, officiers et chevaliers. La décoration est une étoile d'or ou d'argent selon le grade, à cinq pointes, surmontée d'une tour et offrant d'un côté une épée, de l'autre l'écusson portugais. Elle est suspendue à un ruban bleu foncé.

Cet ordre est la récompense du mérite personnel, des beaux faits d'armes et des services signalés surtout dans la carrière militaire. L'ordre donne une médaille aux sous-officiers et aux soldats.

Ordre de la Conception.

(Ordem de Nossa Senhora da Conceição de Villa-Viçosa.)

Le 6 février 1818, le roi Jean VI créa cet ordre au Brésil ; les statuts furent décrétés le 10 septembre 1819.

Le roi est grand-maître de l'ordre ; les princes et les princesses de la maison royale sont grands-croix effectifs.

L'ordre est divisé en trois classes : grands-croix, commandeurs, chevaliers. Les grands-croix sont choisis parmi les titrés ; les commandeurs parmi les personnes qui ont le rang de *fidalgo* (gentilhomme) dans la maison royale ; les chevaliers parmi les nobles ou parmi les personnes qui, attachées à la cour, ont provoqué l'attention du roi ou bien mérité par leurs services. Cet ordre est consacré plus particulièrement à la récompense du mérite civil.

Les chefs-lieux de l'ordre sont à la chapelle de Notre-Dame de la Conception de Villa-Viçosa dans l'Alemtéjo, et dans la chapelle de la résidence royale. Il jouit des mêmes honneurs et priviléges que les autres ordres portugais. Sa

devise est *Padroeira do reino* (Patronne du royaume).

La décoration consiste en une étoile rayonnante à neuf pointes, émaillée de blanc et à filets d'or. Elle est anglée de rayons d'or portant une étoile dans le centre ; sur fond blanc est le chiffre royal et en exergue, sur un cercle bleu est la devise de l'ordre. La croix surmontée d'une couronne royale est attachée à un ruban bleu clair, liseré de blanc.

Les rois de Portugal, jusqu'en 1789, ne portaient que l'insigne de l'ordre du Christ. A cette époque les trois décos de Christ, de Saint-Jacques et d'Avis ont été réunies dans un médaillon. Ce médaillon est suspendu à un ruban de trois couleurs, à parties égales ; chaque couleur correspond à l'une des décos gravées ou incrustées dans ce médaillon : le violet pour l'ordre de Saint-Jacques, le vert pour Avis, et le rouge pour le Christ.

Le cœur d'émail rouge, qui surmonte la déco des deux premières classes de ces trois ordres est dû à la dévotion de la reine Marie I^e pour le Sacré-Cœur de Jésus, sous la protection duquel elle avait mis les ordres du royaume.

Dans les cérémonies solennelles, les décorés des trois ordres portent un manteau blanc, fixé sur

la poitrine par un cordon formant rosette; sur le côté gauche est fixée la plaque des trois ordres. Ils portent une toque rouge, l'épée au côté, des bottes de maroquin et des éperons d'or.

La surveillance des ordres est confiée à un conseil particulier, nommé *Tribunal de la conscience des Ordres*.

L'Empereur du Brésil, par décret du 9 septembre 1823, donné à Rio-de-Janeiro, ordonnait que les ordres du Christ, d'Avis et de Saint-Jacques seraient reconnus dans son nouvel empire comme ordres nationaux.

Ils furent déclarés civils et destinés à récompenser les services rendus à l'État par des étrangers aussi bien que par des Brésiliens. L'empereur se déclara grand-maître des trois ordres, et créa le Prince impérial commandeur suprême. Il fit trois classes : grands-croix, commandeurs, chevaliers.

La forme de la décoration est la même que celle du Portugal, seulement la couronne est impériale au lieu d'être royale. Les rubans diffèrent : le ruban rouge du Christ a les bords bleus; le ruban d'Avis est bordé de rouge. Le ruban violet de Saint-Jacques ne reçut pas de changement.

DEUXIÈME PARTIE.

GÉOGRAPHIE DU PORTUGAL.



GÉOGRAPHIE DU PORTUGAL.

I.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Situation. — Le Portugal (la Lusitanie des anciens) est situé dans la partie occidentale de la Péninsule Ibérique entre $36^{\circ} 58'$ et $42^{\circ} 8'$ de latitude et entre $11^{\circ} 53'$ et $8^{\circ} 35'$ de longitude. Il est borné au N. et à l'E. par l'Espagne, au S. et à l'O. par l'Océan Atlantique.

Superficie. — La superficie du Portugal con-

tinental est 92,828 kilomètres carrés qui se divi-
sent ainsi :

| | | |
|------------------------------|--------|-----------|
| Province de l'Algarve..... | 4,858 | kil. car. |
| Province de l'Alemtéjo..... | 24,410 | — |
| Province de l'Estramadure... | 17,957 | — |
| Province de Beira | 23,976 | — |
| Province de Tras-os-Montès. | 11,195 | — |
| Province de Minho..... | 7,309 | — |
| Iles des Açores..... | 2,308 | — |
| Iles de Madère..... | 845 | — |

Depuis 1834, on considère comme parties inté-
grantes du territoire européen, l'archipel des Açores et le groupe des îles de Madère et de Porto-
Santo, bien que, géographiquement, ce dernier
groupe se rattache plutôt à l'Afrique.

La largeur moyenne du Portugal est de 160
kilomètres et sa longueur de 500 kilomètres. Il a
la forme d'un parallélogramme.

Sur les côtes, on ne rencontre que des îlots.
Les principaux sont le groupe de Berlengas, vis-
à-vis de Peniche dans l'Estramadure, et celui de
Faro, près du port du même nom dans l'Algarve.

Orographie. — Le Portugal est traversé par
trois principales chaînes de montagnes, qui ne

sont, pour ainsi dire, qu'une continuation de celles de l'Espagne :

La *Sierra d'Estrella*, dont la plus grande élévation au-dessus du niveau de la mer est de 1,700 mètres, divise les bassins du Duero et du Tage et se prolonge jusqu'à Lisbonne ;

La *Sierra de Monchique*, qui entoure l'Algarve et qui atteint parfois 1,000 mètres d'élévation ;

La *Sierra di San Mamed* qui sépare les bassins du Tage et de la Guadiana.

Les autres montagnes remarquables sont : les *Abelheira, Acor, Alcacovas, Gondo, Falperera, Borralheira, Caramulo, Anciam, Bussaco et Portalegre*.

Le sol très-accidenté descend en terrasses vers la mer. Les terrains primitifs y dominent, une partie de l'Alemtéjo et les environs de Lisbonne. sont de formation jurassique et tertiaire. Une grande partie du pays est couverte de grès schisteux.

Les montagnes les plus élevées sont formées de granit. Cette pierre primitive se trouve dans toute la province du Minho et dans la partie septentrionale de la province de Tras-os-Montès, Dans cette dernière, la pierre calcaire compacte se transforme en un schiste micacé qui, à l'état de pureté forme certaines montagnes.

Hydrographie. — Le Portugal est arrosé, sur une vaste étendue, par quatre fleuves principaux qui, tous, prennent leur source en Espagne :

Le *Guadiana* qui a sa source dans la Mancha, traverse l'Estramadure et sépare l'Algarve de la province de Séville, puis se jette dans la baie de Cadix entre Castro-Marino et Aymonte. Il reçoit les rivières d'Ardila, Degebe, Chanza et Caya, et n'est navigable que sur un parcours de 48 kilomètres.

Le *Tage* (Tejo) qui prend sa source dans la Sierra d'Abarracín, traverse le Portugal au centre et forme à Lisbonne, près de son embouchure, une vaste rade où pourraient manœuvrer à l'aise plusieurs flottes. Ce fleuve fut célèbre dans l'antiquité par la grande quantité de paillettes d'or qu'il roulait dans ses flots. Il reçoit les rivières d'Elga, Ponsel, Cunha, Sorraya, Sever et Zézere. Il est navigable jusqu'à 96 kilomètres au-dessus de son embouchure.

Le *Duero* ou *Douro* qui descend du mont Olbion dans la province de Soria, entre en Portugal près de Miranda, coule à vingt lieues de la frontière septentrionale et se jette dans la mer à Oporto. Il reçoit les rivières de Coa, Tamego, Tua, Sabor, Paiva et Tavora; comme le *Tage*,

il n'est navigable que jusqu'à 96 kilomètres au-dessus de son embouchure.

Le *Minho* qui, encaissé par les monts de Galice, arrose la frontière nord-ouest et vient se jeter dans l'Océan non loin de Caminha. Ce fleuve n'est navigable que sur une espace de 20 kilomètres.

Les cours d'eau secondaires sont :

Le *Mondego*, long de 104 kilomètres, qui prend sa source dans l'Estrella, arrose la Beira et forme les ports de Figueira et Buarcos, après avoir reçu les rivières de Ceira et Dao. Il est navigable sur une étendue de 56 kilomètres.

L'*Ave*, qui commence dans la Sierra de Cabreira et entre dans l'Océan près de Villa do Condo.

La *Saado*, qui a sa source dans l'Alemtéjo et se jette dans l'Océan près de Sétubal.

Le *Portimao*, qui prend sa source dans la Sierra de Monchique et forme le port de Villa-Nova de Portimao.

La *Vouga*, longue de 92 kilomètres, qui descend des montagnes de la Beira, arrose la province de ce nom et se jette dans l'Océan après avoir formé le port d'Aveiro.

La *Lima*, qui prend naissance en Galice et se perd dans l'Océan au-dessous de Viana.

Le *Rio Quarteria*, venant de la Sierra de Caldeirao et qui forme à son embouchure le petit port de Quarteria.

L'Estramadure et la province de Beira contiennent quelques *lacs* de peu d'importance. Les plus remarquables sont le lac d'*Arestel* et celui d'*Escura*, situé dans la partie la plus âpre de la Sierra d'Estrella. On observe dans ce dernier lac un bouillonnement, toutes les fois que l'Océan s'agit, et on suppose que, quoique situé à 96 kilomètres de la mer, il est en communication souterraine avec elle.

A proximité de la mer, on trouve plusieurs *lagunes* remplies accidentellement d'eau salée; les principales sont celles de *Barinha*, de *Mira* et *d'Obidos*.

Le littoral portugais présente plusieurs *caps*. Les principaux sont : le cap *Mondego*, au nord du fleuve de ce nom; le cap *Carvoeiro*, près de Peniche; le cap *da Roca*, le plus occidental du continent européen; le cap *Espichel*, entre le Tage et le Sado; le cap *Sinès*, dans l'Alemtéjo; le cap *Saint-Vincent*, à l'extrême sud-ouest des Algarves; le cap *Santa-Maria*, non loin de Faro.

Les côtes sont en général basses et la mer est dominée par des rochers abrupts dans les Algarves et au nord du Douro. Vers la frontière d'Es-

pagne, elles se terminent en dunes; dans la province d'Alemtéjo et celle de Beira, elles sont parsemées d'écueils; vers l'embouchure du Minho, elles sont en partie sablonneuses.

On y compte vingt-huit ports et mouillages. Les principaux, situés sur la côte qui s'étend de l'embouchure du Minho à l'embouchure du Douro, sont : *Caminha, Vianna, Villa do Conde, Porto*; dans la province de Beira : *Aveiro et Figueira*; dans l'Estramadure : les *Berlengas, Peniche, Cascaes, Lisbonne, Sétubal*; dans l'Alemtéjo : *Sinès*; dans les Algarves : *Sagres, Lagos, Faro*; les autres ne sont accessibles qu'à la navigation marchande.

Pour faciliter l'embarquement à Lisbonne des marchandises et produits, principalement des phosphates de Cacerès et des blés de l'Estramadure, on a construit un port d'embarquement. Ce quai a 68 mètres de longueur, 12 mètres de largeur; il supporte trois voies spéciales munies de plaques tournantes et se reliant par une courbe de 70 mètres aux voies de la gare. Une grue à vapeur de 20 tonnes y est installée. Cinq grands navires peuvent y accoster à la fois; le tirant d'eau est de 10 mètres 40 à marée haute et 6 mètres 50 à marée basse.

Le Portugal possède des *phares* : à l'entrée du

Tage; dans les forts de Saint-Julien et de Bogio; sur les caps Espichel, S. Vicente, Mondego et Santa-Maria; à Sétubal, Peniche, Luz; et aux Açores, îles de Ponta-Delgada et Berlengas.

Climat. — Le climat est un des plus heureux de l'Europe. Dans le Nord il est chaud et pluvieux, c'est le climat océanique; dans le Sud, il participe du climat méditerranéen et du climat africain, il est chaud et sec, avec des pluies.

En général, le climat est doux et sain; il est délicieux sur les hauteurs de la partie méridionale, où l'hiver est inconnu. Le froid ne se fait sentir que sur les montagnes et dans les hautes vallées de l'Estrella; il est rigoureux dans celles des contreforts où prennent source les affluents de la rive droite du Minho.

A Lisbonne, le thermomètre ne descend jamais au dessous de — 2°; la température moyenne est de 10° à 11° pendant l'hiver; pendant les fortes chaleurs de juin et juillet, elle varie d'un minimum de 20° à un maximum de 40°.

Les pluies arrivent à la fin de septembre et font en octobre refleurir les orangers. Les plus grandes pluies tombent en novembre et décembre.

La neige, la glace et la grêle y sont excessivement rares.

II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE.

Gouvernement. — Le gouvernement du Portugal est une monarchie constitutionnelle héréditaire pour les deux sexes.

La charte de dom Pédro est à la fois une loi constitutionnelle et un programme des meilleurs principes de gouvernement et d'administration. Elle contient 145 articles et traite : 1^o de l'état territorial de la monarchie; 2^o de la nationalité portugaise et de la naturalisation; 3^o de la distinction des pouvoirs et de la représentation nationale dans son ensemble; 4^o des Chambres et du système électoral; 5^o de la royauté, de ses attributs et du gouvernement central; 6^o du pouvoir judiciaire; 7^o de l'administration provinciale et financière; 8^o enfin des garanties générales et de la liberté des citoyens.

Le *Roi* exerce le pouvoir exécutif par l'intermédiaire de ses ministres.

La personne du souverain est constitutionnellement irresponsable, inviolable et sacrée.

La charte fixe la majorité du roi à dix-huit ans. Le roi ne peut s'absenter du royaume sans le consentement de l'assemblée générale des Cortès.

Le mari de la reine-régnante n'a aucune part au gouvernement du vivant de sa femme, et ne prend le titre de Roi qu'après lui avoir donné un fils ou une fille. Pendant la minorité de l'héritier du trône, il peut être investi de la régence.

Le *Corps législatif* exerce le pouvoir législatif. Il se compose d'une Chambre des pairs et d'une Chambre des députés.

Les pairs, au nombre de 100 environ, sont nommés à vie par le roi; les députés, au nombre de 149, sont choisis par voie d'élection tous les quatre ans.

Tous les citoyens jouissent de la liberté individuelle, de la liberté de la presse, du droit de pétition, du secret des lettres, de l'inviolabilité du domicile. Indistinctement, ils sont tous déclarés admissibles aux fonctions publiques et aux offices de l'ordre civil et militaire.

Division politique. — Le Royaume a pour capitale *Lisbonne*. Il comprend 8 *provinces*, divisées en 21 *districts*, qui répondent aux départements de France.

Ces provinces et districts sont :

Les *Algarves*, capitale Faro ; divisé en 2 districts : Faro et Tavira.

L'*Alemtéjo*, capitale Evora ; 3 districts : Evora, Beja, Portalègre.

L'*Estramadure*, capitale Lisbonne ; 3 districts : Lisbonne, Santarem, Leiria.

La *Beira*, capitale Coïmbre ; 5 districts : Coïmbre, Castello-Branco, Guarda, Viseu, Aveiro.

Le *Tras-os-Montès*, capitale Bragance ; 2 districts : Bragance, Villa-Réal.

Le *Minho*, capitale Braga ; 3 districts : Braga, Porto, Viana.

Les *îles de Madère*, capitale Funchal.

Les *îles Açores*, capitale Angra ; 3 districts : Angra, Ponta-Delgada, Horta.

Chaque district a un préfet que l'on nomme gouverneur civil, un conseil de district et une junte ou conseil d'administration.

Les 21 districts sont divisés en 165 cercles ou arrondissements électoraux, dont 13 dans les îles.

Les districts se subdivisent en 412 *concelhos* (communes ou conseils), dont 33 dans les îles.

Chaque concelhos, avec un sous-préfet appelé administrateur nommé par le roi, a un conseil communal.

Les concelhos se composent d'une ou de plusieurs *freguezias* (paroisses), au nombre de 3,938,

dont 164 dans les îles. La paroisse est administrée par un régidor et par une junte de paroisse.

Religion. — Tous les cultes sont libres en Portugal, mais l'État ne reconnaît que la religion catholique, qui est professée par la presque totalité de la nation portugaise.

Il est divisé en trois *archevêchés*, qui sont à Lisbonne, Braga, Evora; un quatrième existe à Goa (Indes).

Les *évêchés* sont au nombre de 19 pour le continent et les îles.

Le patriarchat de Lisbonne a pour suffragants les 10 évêchés de Lamégo, Guarda, Leiria, Portalegre, Castello-Branco, Angra (Açores), Funchal (Madère), des îles du Cap-Vert, de Saint-Thomé et d'Angola.

L'archevêché de Braga a pour suffragants les 6 évêchés de Porto, Bragance, Miranda, Aveiro, Coïmbre, Viseu et Pinhel.

L'archevêché d'Evora a 3 évêchés suffragants : Elvas, Béja et Faro.

Le nombre des paroisses est de 3,938.

Justice. — La justice est organisée comme en France. Elle comprend une cour suprême qui siège à Lisbonne. Trois districts judiciaires : Lis-

bonne, Porto, Ponta-Delgada ont des tribunaux de deuxième instance.

Ces trois districts se subdivisent en 142 arrondissements, qui ont un tribunal de première instance, y compris Madère et les Açores.

Viennent ensuite les justices de paix, au nombre de 809; enfin 3,938 juridictions locales des paroisses.

Des cours d'appel existent à Loanda (Angola) et à Goa (Indes).

Instruction publique. — L'instruction publique est légalement obligatoire. Elle est donnée à l'Université de Coimbre, dans les écoles polytechniques, les écoles de médecine et de chirurgie, dans les lycées, dans les écoles industrielles et dans les écoles primaires de premier et de second degré.

On compte 1,980 écoles de garçons et 350 de filles, recevant ensemble 135,000 élèves.

L'enseignement spécial est libre ou sous la direction des divers départements que les écoles concernent. Les études classiques sont surveillées et dirigées par une commission.

Chaque chef-lieu de district a un lycée pour l'enseignement secondaire.

L'État entretient à Lisbonne une école navale,

une école polytechnique, un institut industriel, une école de médecine et un collège militaire ; à Porto, une école de médecine et une école polytechnique ; à Mafra, une école de l'armée ; à Funchal, une école de chirurgie.

Le Portugal a une académie des sciences dont le roi Louis est le protecteur en titre et le roi Ferdinand président honoraire.

Armée. — L'armée comprend 36,500 hommes, dont 31,500 pour l'armée de terre et 5,000 pour l'armée de mer.

Tous les jeunes gens de 21 ans sont (sauf les exemptions légales) obligés de servir dans l'armée. L'armée se complète par des engagements volontaires et par le recrutement.

L'effectif du contingent annuel est fixé annuellement par les Cortès et peut être évalué à environ 10,000 hommes.

Sur le nombre des jeunes gens appartenant à la classe soumise au recrutement, le double des hommes destinés au service actif procède au tirage au sort. Une moitié est versée dans l'armée où les hommes restent pendant 3 ans sous les drapeaux et 5 ans dans la première réserve ; l'autre moitié appartient à la deuxième réserve pendant huit ans. Les hommes de cette catégo-

rie ne reçoivent aucune instruction militaire et n'ont d'autre but que d'assurer à l'armée le nombre nécessaire de recrues en cas de guerre.

Il y a 5 divisions militaires : Lisbonne, Viseu, Porto, Évora et Angra.

On compte 201 places de guerre ou points fortifiés : 24 dans les Algarves, 27 dans l'Alemtéjo, 78 dans l'Estramadure, 37 dans le Beira, 21 dans le Minho et 14 dans le Tras-os-Montès. Des gouverneurs militaires se trouvent dans 18 places de guerre.

La *flotte* comprend :

1 corvette cuirassée, 500 chevaux vapeur, 7 canons.

| | | | | |
|-----------------|------|---|----|---|
| 7 corvettes, | 1820 | — | 77 | — |
| 12 canonnières, | 1584 | — | 28 | — |
| 5 vapeurs, | 136 | — | 23 | — |
| 2 transports, | 420 | — | 4 | — |

Total : 27 vapeurs. Ensemble : 4460 chevaux et 139 canons.

A ces chiffres, il faut ajouter 14 navires à voiles avec 39 canons.

Le personnel se recrutait autrefois par la *presse*. Ce mode a été aboli nominalement. On lui a substitué un système analogue au recrutement de l'armée de terre.

Finances. — Budget pour l'exercice 1880-81.**Recettes.**

| | | |
|--|--------------|----------|
| Impôts directs. | 5,624 : 448 | milreïs. |
| Enregistrement et timbre. . . | 2,749 : 600 | — |
| Contributions indirectes. . . | 14,222 : 066 | — |
| Biens nationaux, chemins de fer. | 2,801 : 858 | — |
| Compensation de dépenses . | 1,153 : 368 | — |
| Recette de l'emprunt 1878 . | 2,438 : 000 | — |
| <hr/> | | |
| Total. | 28,989 : 340 | — |
| <hr/> | | |

Dépenses.

| | | |
|--|--------------|----------|
| Dette publique | 11,852 : 307 | milreïs. |
| Ministère des finances . . . | 6,024 : 413 | — |
| Ministère de l'intérieur . . . | 2,193 : 910 | — |
| Ministère des cultes et justice. | 629 : 423 | — |
| Ministère de la guerre . . . | 4,336 : 127 | — |
| Ministère de la marine et colonies | 1,629 : 666 | — |
| Affaires étrangères | 277 : 941 | — |
| Ministère des travaux publics. | 3,940 : 047 | — |
| <hr/> | | |
| <i>A reporter.</i> | 30,883 : 834 | — |

Dépenses extraordinaires:

| | |
|---|-----------------------|
| <i>Report.</i> | 30,883 : 834 milreïs. |
| Ministère des finances. | 85 : 139 — |
| Ministères de la guerre et de la marine. | 819 : 000 — |
| Ministère des travaux pu- blics. | 1,411 : 073 — |
| <hr/> | |
| Total. | 33,199 : 046 — |
| <hr/> | |

Les intérêts de la dette publique payés dans le courant de l'année financière se sont élevés à 11,378 : 974 milreïs, dont 6,557 : 322 pour la dette intérieure, et 4,821 : 652 pour la dette extérieure.

Les intérêts qui restaient en dette se montaient à 5,062 : 957 milreïs, savoir : 2,508 : 448 pour la dette intérieure, 2,482 : 509 pour la dette extérieure. Dans les sommes payées, ainsi que dans celles qui restaient à payer, sont compris les intérêts des obligations possédées par le Trésor.

Monnaies et mesures. — La monnaie de compte est le *reis* et le *milreïs*. Le milreïs vaut

5 fr. 60. On appelle *conto de reis*, un million de reis.

L'or est l'étalon monétaire; son rapport à l'argent est de 1 à 14,08.

Les monnaies de cuivre sont de 3, 5, 10 et 20 reis.

Les monnaies réelles sont :

En argent.

| | | | |
|--------------------|------------------|-------------------|------------|
| Le 1/2 teston..... | pesant 1 gr. 250 | valant 50 reis ou | 0 fr. 25 |
| 1 teston..... | — 2 gr. 500 | — 100 | — 0 fr. 50 |
| 2 testons..... | — 5 gr. 000 | — 200 | — 1 fr. 01 |
| 5 testons..... | — 12 gr. 500 | — 500 | — 2 fr. 54 |

En or.

| | | |
|--------------------------------------|---------------------|-------------|
| Le 1/10 de couronne pesant 1 gr. 774 | valant 1 milreis ou | 5 fr. 60 |
| 1/5 de couronne. — 3 gr. 547 | — 2 | — 11 fr. 20 |
| 1/2 couronne.... — 8 gr. 867 | — 5 | — 28 fr. , |
| 1 couronne.... — 17 gr. 735 | — 10 | — 56 fr. , |

Les *mesures* sont, pour le liquide :

| | |
|---|--------------|
| Le quartilha qui correspond à..... | 0 l. 34 |
| Le canada ou 4 quartilhas correspond à..... | 1 l. 38 |
| L'almude ou 12 canadas correspond à..... | 16 l. 54 |
| La pipa ou 30 almudes correspond à..... | 4 b. 96 l. , |

Pour les longueurs :

| | |
|--|---------|
| Le pouce qui correspond à..... | 0 m. 02 |
| La palme ou 8 pouces qui correspond à..... | 0 m. 22 |
| Le pied ou 12 pouces qui correspond à..... | 0 m. 33 |
| Le varre ou 5 palmes qui correspond à..... | 1 m. 10 |

Pour les cubes :

| | |
|---|--------------|
| Le tonneau de jauge ou 100 palmes cubes valant... | 1 m. cube 06 |
| Le palme cube ou 510 pouces cubes valant..... | 10 d. c. 61 |
| Le pied cube ou 1,728 pouces cubes valant. | 35 d. c. 93 |

Pour les graines :

| | |
|---|--------|
| L'alqueires contenant..... | 0"1352 |
| Le moio ou 60 alqueires contenant. | 8"1123 |

Le décret du 13 décembre 1862 a adopté le mètre comme base du système légal des poids et mesures.

Voies de communication. — On compte en Portugal 4,000 kilomètres de *routes*.

Le royaume est traversé par 8 routes principales qui aboutissent toutes à Lisbonne :

La grande route de Badajos à Madrid ou route de Badajos à Elvas; celle de Séville en passant par Béja; la route d'Alcantara par Portalègre; celle de Ciudad-Rodrigo par Sabugal; le chemin de Placencia à Castelbranco; celui de San-Iago par Porto et Coïmbre; la route Ciudad-Réal par Viseu; et celle de Charès par Lamégo.

La construction des *chemins de fer* a commencé en Portugal en 1856. On compte aujourd'hui 1,348 kilomètres de chemins de fer exploités et 530 kilomètres en construction.

La ligne du *Nord et Est* relie :

1^o Lisbonne à l'Espagne en passant par Santarem, Abrantès, Portalègre, Elvas et Badajos : 276 kilomètres ;

2^o Lisbonne à Madrid en passant par Portalegre, Cacerès et Malpartida (72 kilomètres jusqu'à la frontière). Cette ligne réduit à 656 kilomètres la distance entre Lisbonne et Madrid et à 20 heures au plus la durée du voyage ;

3^o Lisbonne à Porto, embranchement de Torres-Novas en passant par Thomar, Coïmbre, Aveiro (230 kilomètres). Le 4 novembre 1877, Leurs Majestés le roi Louis et la reine Marie-Pie inaugurèrent le pont du chemin de fer, nommé depuis *Pont Maria-Pia*, qui reliant Villa-Nueva de Gaia à Porto, franchit le Douro à 61 mètres de hauteur. Sa longueur totale est de 354 mètres, sa travée principale à 160 mètres d'ouverture.

La ligne du *Minho*, de Porto à Braga et Valença, reliant ainsi les lignes portugaises à celles de la Galice (152 kilomètres).

La ligne du *Douro*, comprenant les sections suivantes :

| | | |
|-------------------------------|-----|-------------|
| D'Ermezinde à Regoa | 104 | kilomètres. |
| De Regoa à Pinhão | 25 | — |
| De Pinhão à Baleira | 21 | — |
| De Baleira à Barca d'Alva. | 73 | — |

La ligne du *Sud-Est et Sud*, comprenant les sections de Barreiro à Serpa, 183 kilomètres.

De Casa Branca à Evora et Estremos. 78 kilom.

Du Pinha Novo à Sétubal 13 —

De Beja à Casevel 47 —

La ligne de l'*Algarve*, de Silveiras à Faro, 59 kilomètres.

La ligne de *Beira-Alta*, ligne directe de Lisbonne à Paris, prend son point de départ au port de Figueira sur l'Océan, traverse la province de la Beira-Alta, et aboutit à la frontière espagnole à Villar-Formoso; un chemin de fer en projet sur le territoire espagnol reliera cette ligne à Salamanque; la partie comprise entre Salamanque et Medina del Campo, point de jonction avec le chemin de fer du nord de l'Espagne, est en exploitation depuis plusieurs années.

Les stations principales de la ligne portugaise sont les suivantes, en partant de Figueira : Aranzede, Cantanhede, Pampilhosa (gare mixte, point où la ligne traverse celle du Nord Portugais); Luso, près de l'établissement des eaux thermales de Bussaco; Mortagoa, Santa Comba Dao, Mangualde, Celorico da Beira et Villar-Formoso (250 kilomètres).

Les lignes de Porto à Povoa de Varzin, 44 kilomètres.

| | | |
|--|----|--------|
| De Fontainhas à Villa N. Famalicão | 13 | kilom. |
| De Bougado à Guimares | 33 | — |
| De Peso da Regoa à Villa-Réal | 25 | — |

✓ Une nouvelle ligne est en construction de Lisbonne à Torres-Vedras et Pombal, environ 190 kilomètres ; elle desservira de nombreuses et importantes populations agricoles que le gouvernement n'a pas voulu laisser plus longtemps privées du bénéfice des chemins de fer.

Pour la compagnie royale des chemins de fer portugais, le mouvement et recette des voyageurs en 1880, a été de :

| | | | | |
|--|--|--|--|---------------------------|
| 75,517 voyageurs de 1 ^{re} cl. ayant payé 1,087,514 ^f 60 | | | | |
| 176,224 — 2 ^e — | | | | 1,136,595 ^f 90 |
| 695,902 — 3 ^e — | | | | 2,759,682 ^f 98 |

Ce qui donne un total de 947,643 voyageurs ayant produit 4,983,792 fr. 57.

Le mouvement des marchandises a été de 369,499,573 tonnes ayant produit 5,545,000 fr.

Le parcours moyen d'une tonne a été de 165 kilomètres ; la charge moyenne par wagon a été de 6,915 tonnes, et le nombre d'enregistrements de 292,896.

Postes. — Les bureaux de poste sont au nombre de 863, dont 816 bureaux sur le continent et 47 dans les îles (27 aux Açores et 20 à Madère).

En 1880, les expéditions internes ont été de 12,542,133 lettres; 7,315,915 journaux; 1,415,646 imprimés, échantillons ou cartes-postales; les expéditions internationales, y compris les colonies portugaises, de 3,392,456 lettres, journaux, cartes-postales et imprimés.

Les recettes des postes s'élèvent à 498 : 080 milreïs.

Télégraphes. — Le nombre des bureaux télégraphiques est de 200, dont 193 sur le continent et 7 à Madère. Le nombre des dépêches, en 1880, a été de 665,708, dont 337,098 internes, 245,217 internationales et 83,393 dépêches de service.

Les recettes sont de 242 : 195 milreïs; la longueur des lignes de 3,711 kilomètres et des fils 8,042 kilomètres.

Population. — La population est de 4,745,125 habitants qui se divisent comme suit :

| | | |
|-----------------------------|-----------|-----------------------------|
| Province de l'Alemtéjo..... | 374,504 | habitants ou 15 par kil. c. |
| — Estramadure..... | 951,545 | — 53 — |
| — Beira..... | 1,390,747 | — 58 — |

| | | |
|--------------------------------|-----------|-----------------------------|
| Province de Tras-os-Montes ... | 410,461 | habitants ou 37 par kil. c. |
| — Minho..... | 1,015,394 | — 139 — |
| — Algarves..... | 205,901 | — 42 — |
| Ille des Açores..... | 264,352 | — 110 — |
| Ille de Madère | 132,221 | — 162 — |

La population des possessions d'Afrique est de **2,484,030** habitants ; des possessions d'Asie et d'Océanie, **822,217** habitants. Ce qui donne un total pour les colonies de **3,306,247** habitants.

Il n'existe pas de lien intime entre les Portugais et les Espagnols comme on le croit généralement ; ils se distinguent, malgré le voisinage, par les mœurs, le caractère, les usages. Aussi la fusion des deux peuples ne peut pas être réalisable et le Portugal a toujours voulu garder son indépendance.

Les femmes portugaises sont en général jolies ; elles ont le corps bien proportionné, une tournure élégante, le pied petit, les traits agréables et de beaux yeux noirs. Elles mettent beaucoup de luxe dans leur chaussure et ont une coiffure nationale, le *lenço*, composé d'un voile blanc léger, attaché au-dessus de la tête à un grand peigne et fixé sous le menton par une épingle d'or. Elles portent aussi la *capa*, sorte de manteau brun ou bleu foncé, qui a de la grâce et de la dignité.

Le costume des habitants aisés des villes est le même qu'à Paris.

Les Portugais sont moins graves que les Espagnols ; ils les égalent en fierté. Quand ils se lèvent pour la défense de leur pays, ils sont d'honnêtes et excellents soldats.

En général, les Portugais sont fortement constitués, parmi eux, on voit très-peu d'individus bossus ou estropiés. Ils sont braves, religieux, généreux et polis.

III.

VILLES PRINCIPALES.

Les principales villes sont : dans la province de l'**ESTRAMADURE** :

Lisbonne. — Cette cité portait primitivement, dit-on, le nom d'*Ulyssipo*; sous le règne de Domitien elle fut nommée *Felicitas Julia*, puis par la suite *Lisipo*, *Lisipoa* et enfin *Lisboa*.

Lisbonne, capitale du royaume, résidence du roi et de la cour, siège du gouvernement, des Cortès, du patriarche-archevêque, a une population de 233,400 habitants ; elle est située par

38° 42' de latitude N. et 11° 28' de longitude O., et à 1,820 kilomètres de Paris.

Cette ville, qui a près de deux lieues de longueur, s'étage en amphithéâtre sur trois collines, du haut desquelles on a une vue magnifique.

Elle est bâtie sur la rive droite du Tage qui forme en cet endroit comme un vaste lac nommé *Mer de la paille*, où de nombreux vaisseaux stationnent. Cette rade est une des plus belles du monde, elle a une largeur de 9 kilomètres et 28 kilomètres de longueur.

Lisbonne se divise en vieille et nouvelle ville. La partie vieille échappa à l'effroyable tremblement de terre de 1755; dans l'autre partie toutes les maisons et édifices furent détruits et la ville nouvelle fut rebâtie. Dans la partie vieille, les rues sont étroites, escarpées et tortueuses; mais dans la nouvelle les maisons sont bien bâties et confortables, les rues larges, bien alignées et garnies de trottoirs.

La place du Rocio sur laquelle s'élève la statue de dom Pédro IV, est le centre du beau quartier; on y trouve les plus beaux magasins et les principaux cafés. Les Français y possèdent des magasins de luxe très en vogue.

On compte à Lisbonne 58 fontaines publiques. Cette ville possède la Banque de Portugal qui

date de 1846, une cour suprême, un hôtel des monnaies, une académie de marine, une école polytechnique, une académie des sciences et une des beaux-arts, une école diplomatique et de paléographie, des écoles de dessin, d'architecture civile, d'architecture navale et de navigation, de sculpture, de musique sacrée, des chartes, de commerce, un institut agricole, un jardin botanique, un institut industriel, et une école normale agronomique, ~~et un jardin zoologique~~

Près de la tour de Belem se trouvent la douane, la police maritime, le bureau sanitaire. La place du commerce a une surface de 112,000 mètres carrés; on y remarque la statue colossale en bronze de Joseph I^{er}, la Bourse, l'hôtel des Indes, l'intendance de la marine, les ministères et la bibliothèque qui contient plus de 150,000 volumes, 10,000 manuscrits et un cabinet contenant 25,000 monnaies ou médailles.

Lisbonne possède encore six théâtres, ~~deux~~ arènes pour les combats de taureaux et plusieurs hôpitaux parmi lesquels le bel hôpital de São-José qui peut contenir 1,200 malades, les hôpitaux Caldas-de-Bainha, Saint-Lazare, Estrelinha, l'hôpital militaire, l'hospice des aliénés, le dépôt de mendicité.

On y trouve une fonderie de caractères, une

imprimerie royale, une fabrique royale d'armes à feu, de canons, de poudre; plusieurs fabriques d'armes blanches, de calicots, des ateliers de bijouterie, d'orfèvrerie, de chapellerie, de papeterie, enfin de nombreux établissements industriels.

Lisbonne renferme quelques monuments remarquables : la cathédrale nommée la Sé, antique monument qui a subi bien des altérations et réparations, à différentes époques, et fut en partie détruit par le tremblement de terre de 1755. Quelques constructions sont du style gothique; on trouve diverses parties recouvertes de plaques de porcelaine avec peintures religieuses.

L'église d'Estrella ou du Sacré-Cœur de Jésus, monument somptueux, construit de 1779 à 1789 par la reine Marie I^{re}. La façade, les tours et le dôme sont en marbre blanc; l'intérieur contient à profusion des marbres rares, on y voit aussi le tombeau de la fondatrice. Ce temple dans son ensemble offre un bel aspect; il a été construit sur les plans de Saint-Pierre de Rome et a coûté trente millions.

L'église de San-Vicente-de-Fóra, sépulture royale de la Maison de Bragance.

L'église de Saint-Roch n'a pas de valeur architecturale, mais à l'intérieur, elle est décorée

magnifiquement. Dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, les faces latérales et le fond sont couverts de belles mosaïques représentant le Baptême du Christ, d'après Michel-Ange; l'Annonciation, d'après Guido Reni; la Pentecôte, d'après Raphaël. Le pavé est une mosaïque, au milieu de laquelle se trouve un globe terrestre. Les colonnes sont en cornaline et lapis; les marches de l'autel en granit d'Égypte et en porphyre; l'autel en argent massif et en améthyste.

Les églises des Martyrs et de la Gracia, qui renferment le tombeau du grand Albuquerque, sont aussi à visiter.

Le Palais royal *das Necessidades* est remarquable surtout par l'agrément de ses jardins et l'abondance de ses eaux. Il renferme une riche bibliothèque et une belle collection de vases, de vieux meubles et d'anciens tableaux. Dans la chapelle, on voit plusieurs statues de jaspe et une œuvre du statuaire Joseph d'Almeida : la statue de saint Paul. La construction de ce palais, qui fut achevé par Jean V, remonte à 1600.

Le palais d'Ajuda, construit par Jean VI, est la résidence du roi. Cet édifice, bâti sur le couronnement d'un amphithéâtre splendide, a eu pour architecte José da Costa, Fabri et Manuel Gaëtano.

On remarque son jardin botanique qui renferme un grand nombre de plantes rares et un morceau de cuivre natif du poids de 1,308 kilogrammes.

L'aqueduc das Agoas-Livres, qui fournit d'eau la ville, fut construit sous Jean V. Les travaux furent dirigés par l'ingénieur militaire, Manuel de Maïa. Ce travail colossal dura vingt ans et ce monument de haute utilité fut si solidement construit que lors du tremblement de terre de 1755, pas une pierre ne bougea. Cet aqueduc mesure dans toute son étendue 127 arceaux, prend l'eau à trois lieues de la ville au ruisseau de Carenque, traverse la rivière d'Alcantara sur un pont de 35 arches, dont la principale a 230 pieds de hauteur sur 107 de large, puis pénètre dans Lisbonne par la partie nord-ouest.

La tour de Belem, construction gothique pure, s'avance dans le Tage sur un terre-plein fortifié. C'est un massif de pierres, flanqué de tourelles en poivrière avec fenêtres à balcon. Elle a été érigée sous Jean II, d'après le plan tracé par Garcia de Resende.

Le théâtre de San Carlos, construit en 1793 par Antonio de Cruz Sobral, a une scène d'une profondeur immense, où quatre-vingts chevaux pourraient manœuvrer facilement, les issues ont

été tellement bien distribuées qu'en quelques minutes la salle peut être évacuée.

Lisbonne est un très-joli séjour; aussi y trouve-t-on beaucoup d'étrangers. Le commerce très-important est tenu, outre les nationaux, par des Anglais, Français, Hollandais et Italiens.

Lisbonne est la patrie de saint Antoine de Padoue, patron du Portugal, du célèbre poète Camoëns, du poète Manoël et de Jérôme Lobo, auteur d'une histoire de l'Éthiopie.

A quelques lieues de Lisbonne se trouve le *couvent de Belem*, qui fut bâti sur l'emplacement de la chapelle de Brastello. Les travaux furent dirigés par l'architecte italien Boitaca de de 1499 à 1519. La façade de ce monastère est faite avec de la pierre calcaire dure des environs, qui d'une belle couleur rouge dorée, est rehaussée de détails très-riches. L'intérieur du couvent offre un caractère de la plus haute originalité. Les curiosités artistiques sont innombrables. Ce monument renferme les tombeaux de plusieurs personnages illustres et de plusieurs monarques, entre autres : ceux d'Emmanuel, de Jean III, des infants dom Louis et dom Carlos, de dom Sébastien, de dona Catharina et d'Alphonse VI.

Le palais de *Mafra* est situé, sur une hauteur, près de la mer, à 5 lieues N.-O. de Lisbonne.

Jean V le fit construire et il ne coûta pas moins de 45 millions. Les travaux commencèrent le 17 novembre 1717; on employa cinq mille ouvriers pour niveler le terrain, et pendant 13 ans, de 20 à 25,000 personnes y travaillèrent, sous la direction d'un architecte allemand Ludovici et de son fils, puis du Milanais Carlo Baptista Garvo. L'italien Justi fut chargé de la statutaire; et le portugais Custodio Vieira des travaux du génie. En 1730, le 22 octobre, la basilique fut consacrée.

Ce palais ressemble, par sa forme carrée, à l'Escurial; il compte 5,000 portes et fenêtres et renferme 886 salles de toute grandeur. On remarque la profusion des marbres de toutes couleurs, des mosaïques splendides et des bois précieux de toutes espèces. L'église renferme 11 chapelles, 2 orgues magnifiques ornées de bronze doré et 58 statues en marbre d'un travail remarquable; le dôme est une merveille. Mafra contient une bibliothèque de 55,000 volumes.

A 12 kilom. N.-O. de Lisbonne, on rencontre le château royal de *Queluz*, construit dans une vallée solitaire; — à 18 kilom. S.-O., *Oeyras*, bourg où se trouve la maison de plaisance qui fut habitée, en 1755, par le marquis de Pombal et qui lui avait été donnée par le roi Joseph; — à 27 kilom.,

N.-O., *Cascaes*, port à l'embouchure du *Tage*, avec un établissement de bains. — *Cintra*, à 27 kilom. N.-O., a une population de 4,000 habitants et possède un palais royal d'architecture gothique, réédifié par Jean I^{er} et augmenté par ses successeurs. On y remarque une salle monumentale nommée « salle des armes, » qui a été fondée par Emmanuel pour perpétuer le souvenir de la gloire portugaise et qui contient les blasons de soixante-quatorze familles portugaises. — A 29 kil. S.-E., *Palmella*, sur la rive gauche du *Tage*, possède un château-fort, qui était autrefois la résidence du grand-prieur de l'ordre de Saint-Jacques. — *Sétubal*, à 29 kil. S., ville de 15,000 habitants, possède de nombreuses salines et un bon port.

Santarem. — Cette ville, chef-lieu de district, est située à 85 kil. N.-E. de Lisbonne, sur la rive droite du *Tage*. Elle fut conquise sur les Maures par Alphonse I^{er} en 1147, et a conservé de curieux restes de l'architecture mauresque au Moyen-âge.

Elle a 8,000 habitants, une école de théologie et renferme le château d'*Alcazaba*.

Thomar, ville sur la rive droite du *Nabao*, à 150 kilom. de Lisbonne, avec 4,150 habitants,

possède un aqueduc célèbre qui a été construit en 1595 et terminé en 1613. Cette ville renferme aussi le beau couvent du Christ, construit en 1180 par le grand-maître de l'ordre des Templiers, Galdin-Paz; la chapelle est très-belle et a un magnifique retable sculpté, peint et doré, qui date du xv^e siècle. Extérieurement cette grande chapelle est octogone et à l'extrémité ressemble à une forteresse garnie de créneaux.

Abrantes, sur une hauteur de la rive droite du Tage, a une population de 5,000 habitants. On y voit l'église de Saint-Vincent, une des plus belles et des plus grandes du Portugal. — Le bourg de *Salvaterra-de-Magos*, est situé sur la rive droite du Tage, à 50 kilom. N.-E. de Lisbonne et possède un vieux château royal.

Leiria, ville fortifiée sur la rive droite du *Liz*, et à 115 kilom. N.-E. de Lisbonne. La population est de 4,900 habitants. Chef-lieu de district; siège d'un évêché érigé en 1565, elle possède deux belles églises gothiques et un ancien château bâti par les Goths au sommet d'un énorme rocher. Leiria fut enlevée aux Maures par le roi Henriquez, reprise par les Infidèles, elle fut reconquise par les chrétiens sous Sanche I^{er}.

A 10 kilom. S.-O. de Leiria se trouve le couvent

de *Batalha*, fondé par Jean I^{er} en 1388 et destiné à servir de sépulture aux rois de Portugal. On remarque les magnifiques verrières datant du quinzième siècle et les tombes de Jean I^{er}, de dona Philippa, des quatre fils de Jean I^{er} : Pierre, Henri, Jean et Fernand, surnommé le « saint-infant, » du roi Edouard et de sa femme Eléonore.

La salle du chapitre forme un carré dont chaque côté a vingt mètres de longueur; on admire la coupole en pierres de taille qui est comme suspendue en l'air.

A 32 kilom. S.-O. de Leiria on voit le monastère d'*Alcobaça*, fondé en 1142 par le roi Henri-quez en souvenir de la prise de Santarem et terminée en 1222. L'église est remarquable par la beauté et la simplicité de son style, du gothique le plus pur; elle est construite en pierres de taille et se compose de trois nefs d'une hauteur égale. Les principaux ornements sont : six grandes colonnes ioniques; de curieuses statues de bois ornent le maître-autel et plusieurs autels en bois doré; au-dessus du porche se trouve une belle rosace. Cette église contient les tombeaux d'Alphonse II et d'Alphonse III, de Pierre le Justicier et d'Inès de Castro.

Pombal, au N.-E. de Leiria, où le célèbre marquis de Pombal finit ses jours, a une population

de 4,500 habitants, un château et un beau pont sur le Soure. — Entre Leiria et Santarem, sur une hauteur, se trouve *Aljubarrota*, connue par la victoire de Jean I^{er} remportée sur les Castillans en 1385.

Dans la province de MINHO :

Braga. — Nommée *Bracara Augusta* sous les Romains, capitale à 300 kilom. N.-E. de Lisbonne, a eu une grande célébrité historique. César en fit une colonie romaine; elle fut la capitale des Suèves de 455 à 585. Elle est entourée d'une vieille enceinte de murailles et défendue par un ancien château-fort bâti par les Carthaginois. Sa population est de 22,000 habitants; elle a un palais archiépiscopal célèbre; son archevêché date, dit-on, de l'an 92.

Sa cathédrale, qui prend le titre d'Eglise primatiale des Espagnes, est une des plus belles et des plus vastes; construite par les Goths, elle se compose de trois nefs, dont l'une renferme un splendide retable en pierre. Cette ville industrielle et commerçante a un séminaire, un lycée, la banque du Minho, et des ruines de monuments romains.

Aux environs se trouvent les eaux thermales de *Taipas* et de *Visela*. — A 3 kilom. on voit le

sanctuaire du *Senhor-Jesus-do-Monte*, qui est un lieu de pèlerinage très-fréquenté.

Guimaraens, à 39 kil. N.-E. de Porto, sur la rive droite de l'*Ave*, fut la capitale de Henri de Bourgogne, premier comte de Portugal. Cette ville a 9,200 habitants; elle est divisée en ville ancienne et en ville nouvelle; ses places publiques sont belles, ses rues larges, droites, avec de belles maisons dans la partie neuve. Elle est entourée de murailles flanquées de tours, fortifications dues en partie au roi Denis. On y voit les ruines d'un vieux château-fort. Guimaraens est la patrie d'Alphonse I^{er} et du pape Damase I^{er}.

Aux environs existent des eaux thermales sulfureuses.

Porto. — Porto est la seconde ville du royaume. Elle est située à 285 kil. au Nord de Lisbonne, sur la rive droite de *Minho*, à une lieue de l'embouchure de ce fleuve. Elle s'élève en amphithéâtre sur deux collines et est divisée en cinq quartiers; les rues sont bien pavées et larges, ornées pour la plupart de jolies maisons qui sont presque toutes en granit.

On y compte onze places et vingt fontaines publiques. Un pont suspendu en fil de fer la relie à

Villa Nova de Gaya, faubourg situé sur la rive gauche de *Douro*.

Porto a un évêché, un séminaire, une cour d'appel, un tribunal de commerce, une bourse, un hôtel des douanes, une académie des beaux-arts, quatre collèges, des écoles polytechnique, de marine, industrielles, de commerce, de médecine, de chirurgie et de langues anciennes.

Porto possède un hôtel-de-ville remarquable, un vaste palais épiscopal, le palais royal de Carrancas, le palais de cristal, un musée de peinture, quatre hôpitaux, des bibliothèques, parmi lesquelles celle de la ville fondée en 1833 par le duc de Bragance et qui contient 100,000 volumes et 1,200 manuscrits, des théâtres, plusieurs établissements financiers : la banque commerciale, la banque mercantile, enfin d'immenses magasins de vins qui contiennent environ 60,000 pipes.

Porto a une population de 108,450 habitants. C'est une ville industrielle et très-commerçante qui fabrique principalement des cotonnades, des soieries, des chapeaux, des chaussures, de la corderie, de la faïence et des objets d'orfèvrerie.

Le commerce y jouit d'un crédit mérité, les capitaux y abondent, les relations y sont sûres. Les Anglais y font un grand commerce et possèdent

des établissements solides. Toutes les puissances y ont des consulats.

Porto a été bâtie par les Suèves. Elle fut capitale du royaume jusqu'en 1174 et reçut de grands priviléges du roi Jean II; elle tomba au pouvoir des Français en 1808 qui la gardèrent un an. Lors de l'usurpation de dom Miguel, ses relations commerciales eurent beaucoup à souffrir; en 1828, elle s'insurgea contre ce prince et se prononça en faveur de dom Pédro. En 1832, elle subit un siège et en 1847 se prononça contre dona Maria II. Après la bataille de Novarre, Charles-Albert vint y finir ses jours.

Parmi les monuments remarquables de cette ville, il faut citer : l'église de Cedofeita, qui a été élevée, en 559, par le roi des Suèves Théodorius et qui est remarquable par son style barbare. Elle a des tours carrées aux angles et de petites coupoles sur les toits. Une partie des constructions appartient au sixième siècle; la plus grande partie est du onzième siècle. La voûte a trois nefs; elle est supportée par d'épaisses colonnes de marbre; on y admire de riches marbres, des ornements d'or et un cercueil d'argent contenant les cendres de saint Pantaléon, patron de la ville. La rapidité avec laquelle cette église fut achevée, lui a fait donner le nom de

Cito facta (la bientôt faite) dont on a fait *Cedo feita*.

L'église San-Francisco dont l'intérieur est remarquable par ses colonnes sculptées, dorées, enroulées de ceps de vigne et parsemées d'anges et d'oiseaux.

L'église de Notre-Dame de Lapa, chapelle royale, possède le cœur de dom Pédro, duc de Bragance.

La Tour des Clercs, la plus haute que l'on connaisse dans le royaume, a été bâtie de 1732 à 1763 par l'architecte italien Nicolo Mazoni. C'est un monument des plus remarquables, qui sert de point de mire aux navigateurs et qui fait le principal ornement de l'église de Notre-Dame de l'Assomption. La dénomination de la Tour des Clercs lui vient de ce que l'œuvre entière fut faite aux dépens du clergé.

Le territoire ou comté de Porto a été le berceau de la monarchie portugaise.

Aux environs de Porto, on remarque : *Saint-Jean de Foz*, à l'embouchure de Douro, station de bains de mer très-fréquentée. — *Villa do Conde*, à l'embouchure de l'Ave, port de commerce et de pêche. — *Amarante*, à 60 kil. N.-E. de Porto, ville très-ancienne, bien construite, avec un beau pont sur le Taméga et 4,000 hab.

Viana, chef-lieu de district, a une population de 8,000 hab. Cette ville est placée sur la rive droite de la Lima, près de son embouchure et à 30 kil. N.-E. de Braga. Elle est entourée de murs et a un petit port; on y fait des pêcheries importantes et le commerce de vins et de fruits.

Dans la province de BEIRA :

Coïmbre. — Coïmbre, capitale de Beira, est située sur la rive droite du *Mondego*, à 57 kil. de l'Océan et à 175 kil. N.-O. de Lisbonne.

Cette ville, place de guerre sous les Romains, qui la nommaient *Conimbriga*, vit continuer son importance sous les Goths et sous les Maures. Elle a été la résidence de plusieurs rois de Portugal, dont elle garde les tombeaux. Elle eut beaucoup à souffrir du tremblement de terre de 1755. Maintenant elle est environnée de vieilles murailles, flanquées de tours en ruines.

Coïmbre est le siège de la direction de l'instruction publique du royaume; son université, fondée en 1308 est célèbre. Elle renferme un évêché, plusieurs collèges, un muséum d'histoire naturelle et une bibliothèque publique. Sa population est de 19,375 habitants. Elle fait un grand commerce de faïence, d'ouvrages en corne et de fruits, principalement d'oranges délicieuses.

On y remarque quelques monuments : La cathédrale qui, à l'extérieur, ressemble à un vieux château-fort, a été construite par les Goths; à l'intérieur les colonnes sont revêtues de faïences de couleurs éclatantes. L'ancien couvent de Santa-Cruz, fondé par D. Tello, vers 1132, qui renferme les somptueux mausolées d'Alphonse Henriques et de Sanche I^{er}. Le couvent de Santa-Clara, qui a été élevé par la reine Élisabeth et qui a vu l'assassinat de la malheureuse Inès de Castro, possède une belle église et renferme une chaire en pierre bien travaillée; de curieux tableaux sculptés et peints sur bois; et le tombeau de sainte Élisabeth. Les pilastres du cloître sont couverts de sculptures.

Castello-Branco. — Ville forte sur la *Liria*, chef-lieu de district, à 80 kil. S.-E. de Coïmbre. Elle a un évêché avec un très-beau palais épiscopal, un collège et 6,400 habitants. On y remarque de vastes exploitations de marbre.

Viseu, chef-lieu de district a 75 kil. N.-E. de Coïmbre. Il s'y tient en septembre la foire la plus importante du royaume. La population est de 9,000 habitants. Cette ville possède un collège et est le siège d'un évêché. On remarque

sa belle cathédrale fondée par Henri I^{er} et sa femme Thérèse; les curieuses peintures que l'on y voit sont attribuées à Gran Vasco. Viseu fait un grand commerce de bijoux et de soieries. Les vestiges d'un camp romain y marquent l'endroit des exploits du célèbre chef lusitanien Viriate.

Lamego, appelée autrefois *Lama*, se trouve à 129 kil. N.-E. de Coïmbre; sa population est de 10,000 habitants. Elle a un évêché, un séminaire, elle est entourée de murailles et défendue par un château-fort. Là, se tinrent en 1143, les Cortès qui confirmèrent l'élection d'Alphonse I^{er}. En 1828, dom Miguel y rassembla les Cortès pour faire changer son titre de Régent en celui de Roi.

Guarda. — Cette ville, située à 92 kil. N.-E. de Coïmbre et entourée d'anciennes murailles, a été fondée par Sanche I^{er}, en 1199, pour défendre le Portugal contre les Maures. De là son nom. Chef-lieu de district et siège d'un évêché, elle possède de beaux monuments, entre autres une cathédrale gothique. On y compte 4,000 habitants.

Aveiro, ville épiscopale et maritime à 50 kil. N.-E. de Coïmbre. C'est un chef-lieu de district ayant un vaste port et 5,000 habitants. On y fait un important commerce de poissons.

Pinhel, autrefois *Pinetus*, est un bourg entouré de murailles à 14 kil. N.-O. d'Almeïda; il ne compte que 2,000 habitants et renferme un évêché, un palais épiscopal remarquable, une belle cathédrale et plusieurs jolies fontaines. — *Ovar* est placée à une lieue de la mer et fait le cabotage et la pêche avec une population de 10,000 habitants.

Dans la province de TRAS-OS-MONTÈS :

Bragance, capitale de la province, sur la *Ferrenza*, à 450 kil. N.-E. de Lisbonne, a une population de 5,000 habitants.

Cette ville fut érigée en duché par Alphonse V, en 1442. Elle fut le berceau de la Maison de Bragance, qui monta sur le trône de Portugal en 1640, et d'où sont sorties les maisons régnantes du Portugal et du Brésil.

Bragance est une place forte avec un château-fort. Elle renferme un évêché et d'importantes manufactures de soie.

Miranda, l'ancienne *Cambætum Lubicanorum*, est une place forte sur la rive droite du *Douro*, à 54 kil. S.-E. de Bragance. Elle a été détruite par les Barbares et reconstruite par Alphonse I^{er} en 1136; ancien évêché, 1,600 habitants.

Villa-Réal, chef-lieu de district avec 4,600 habitants, se trouve à 20 kil. N. de Lamego. Elle a un vieux château construit par les Maures; son vignoble est renommé.

Chaves possède 5,000 habitants et un pont romain de 18 arches, bâti par Trajan, et jeté sur le Tamega. On y voit des fortifications et il s'y trouve des eaux minérales.

Dans la province de l'ALEMTEJO :

Evora, capitale, à 128 kil. E. de Lisbonne, siège d'un archevêché, a une population de 14,000 habitants.

Sertorius y résida; César l'érigea en municipie; les Maures la prirent en 715; les chrétiens la recouvrirent au treizième siècle.

Cette ville possède un riche musée, une bibliothèque, une jolie cathédrale et un séminaire. On y trouve des restes de monuments antiques, et on remarque surtout le temple de Diane et un bel aqueduc romain.

Elvas autrefois nommée *Alba* est située sur une hauteur près de la Guadiana.

C'est la plus forte place du royaume; elle possède une citadelle, un arsenal, une fonderie de canons et des fabriques d'armes. Elle est le siège d'un évêché et a une vaste cathédrale. Sa popu-

lation est de 11,200 habitants. Là se trouve un des plus beaux aqueducs que l'on connaisse; il approvisionne d'eau la ville, a plus de trois milles d'étendue et se compose de plusieurs ordres d'arcs superposés. — *Villa-Viçosa*, au S.-O. d'Elvas, compte 4,500 habitants, c'est le chef-lieu de l'ordre de Notre-Dame de la Conception; on y remarque un château royal et un immense parc entouré de murs. — *Estremoz* est une ville fortifiée, avec 6,000 habitants et plusieurs carrières de marbres.

Portalègre, sur l'*Avis*, à 90 kilom. N.-E. d'Evora, est une ville fortifiée qui renferme un évêché et d'importantes manufactures de draps. Chef-lieu de district avec 7,000 habitants. Elle fait un grand commerce de fruits, de châtaignes et de céréales. — *Campo-Maior*, petite ville forte près de la frontière d'Espagne, au N.-E. d'Elvas.

Béja est une petite ville à 125 kil. S.-E. de Lisbonne. Chef-lieu de district, siège d'un évêché, compte 6,000 habitants. On y rencontre quelques ruines romaines; d'anciennes fortifications l'entourent. — *Ourique*, petite ville à 49 kil. S.-O. de Béja, près de laquelle se trouve le vaste champ de bataille où Alphonse I^{er} battit les Maures en 1139.

Dans la province de l'ALGARVE :

Faro, ville épiscopale, capitale de la province, est située à l'embouchure du Val Formoso, à 220 kil. S.-E. de Lisbonne. Cette ville est la résidence d'un gouverneur civil et militaire et a une population de 9,500 habitants. Elle est bien construite et a un port important, une belle cathédrale, un séminaire, un hôtel de douane, un collège, un hôpital militaire, un parc d'artillerie, un fort et une citadelle.

Tavira, dont le nom ancien était *Balsa*, est un chef-lieu de district sur la frontière d'Andalousie à 275 kil. de Lisbonne. Sa population est de 11,635 habitants. Cette ville a un port sur l'Atlantique. On y remarque quelques ruines d'anciens monuments et la vieille église de Santa-Maria. Elle est défendue par un fort et un magnifique pont de sept arches jeté sur la Segua.

Lagos est une ville forte sur l'Océan atlantique à 164 kil. de Lisbonne, elle possède un bon port et 7,975 habitants.

Dès le xv^e siècle, les Vénitiens venaient à Lagos pour échanger des marchandises précieuses contre des graines. Lors du tremblement de terre de 1755, la mer s'y éleva à la hauteur des murailles et renversa une partie des fortifications.

IV.

ILES PORTUGAISES.

L'archipel des *Açores* compte une multitude d'îlots et 9 îles principales, dont la formation est volcanique et les bords escarpés. Elles ont été découvertes par Cabral en 1432. *Açor* veut dire épervier : ce nom a été donné à ces îles à cause du grand nombre de ces oiseaux qu'on y découvrit.

Les îles des *Açores* sont situées à 1,300 kil. de la côte portugaise, par $36^{\circ} 56'$ et $39^{\circ} 44'$ de lat. N. et $27^{\circ} 14'$ et $33^{\circ} 32'$ de long. O.

La superficie est de 2,388 kil. carrés.

La population de 265,352 habitants.

La récolte de ces îles consiste en blé, maïs, froment, légumes, oranges, citrons, bananes, raisins. On y fait un grand commerce de vins, fruits, miel, éponges et sardines.

L'archipel est divisé en trois districts :

Le district des *Açores centrales* comprend l'île de Terceire, ainsi nommée parce qu'elle fut dé-

couverte la troisième, les îles de Saint-George et de Graciosa.

La capitale est *Angra*, dans l'île Terceire. Cette ville, surnommée *do Heroismo*, a été le siège de la régence instituée par dom Pédro IV, du 15 mars 1830 à la fin de 1833. Siège d'un évêché et du gouverneur général des Açores, elle possède un arsenal et un collège militaire. C'est une place forte avec une population de 14,000 habitants. Elle est le point de relâche ordinaire des navires qui se rendent au Brésil et aux Indes.

La population de l'île Saint-George est de 20,000 habitants et celle de Graciosa est de 10,000 habitants.

Le deuxième district ou *Açores orientales* comprend les îles de San-Miguel et de Sainte-Marie. Il a pour chef-lieu *Ponta-Delgada*, dans l'île San-Miguel. C'est une belle ville bâtie en amphithéâtre et défendue par une citadelle. Sa population est de 17,940 habitants, elle est la plus industrielle, la plus riche et la plus commerçante de l'archipel. On y remarque quelques édifices considérables.

Les localités les plus importantes sont : Villa-franca et Ribeira-Grande, renommée pour ses fabriques de toile, avec une population de 12,000 habitants.

La petite île Sainte-Marie compte 7,500 habitants.

Le troisième district, composé des *Açores occidentales*, comprend les îles de Fayal, Pico, Flores et Corvo. Le chef-lieu est *Horta*, dans l'île de Fayal, qui possède un bon mouillage, a une population de 10,000 habitants et fait un commerce important de vins blancs, d'oranges et de céréales.

L'île de Rico, qui est la plus grande de tout l'archipel, est remarquable par le grand volcan qui la domine et qui est toujours couvert de neiges. On récolte dans cette île une grande quantité de vins blancs, qui sont vendus comme vins de Madère.

Les *îles de Madère* comprennent l'île principale de Madère, celle de Porto-Santo et les petites îles Desertas.

L'île de Madère a été découverte en 1419 par les Portugais Texeira et Parestrello, et visitée de nouveau en 1420 par Gonzalès Zarco et Tristan Vaz.

Elle était alors couverte de forêts impénétrables, d'où elle prit son nom (*Madeira*, bois, forêt) qui furent brûlées. On prétend que l'incendie dura sept années.

Elle est située à 660 kil. O. de la côte d'Afrique par $32^{\circ} 30'$ et $33^{\circ} 10'$ de lat. N. et $10^{\circ} 35'$ et $19^{\circ} 42'$ de long. Elle mesure 57 kil. de longueur et 22 kil. dans sa plus grande largeur.

Sa superficie est de 815 kil. carrés. Elle a une forme triangulaire et est hérissée de montagnes très-hautes et très-escarpées ; le point le plus élevé, le mont Rico-Ruyro atteint 1,900 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La population est de 132,220 habitants.

Son sol, qui est arrosé par un grand nombre de ruisseaux, est d'une fertilité extraordinaire. Son climat est renommé pour sa douceur et sa salubrité. Il règne dans l'île un printemps perpétuel. Sa production principale est la vigne et on y fait un grand commerce de vins renommés. Comme gibier, on rencontre des lapins et des sangliers. On y compte très-peu de bétail.

La capitale *Funchal*, siège du gouvernement et d'un évêché, avec 20,606 habitants, s'élève en amphithéâtre au pied d'une montagne et est défendue par quatre forts. On y compte sept églises, dont une belle cathédrale, plusieurs couvents, un hospice et une école de médecine.

La petite île de Porto-Santo possède 4,000 habitants, elle est peu fertile, on y récolte quel-

ques pipes de vins et un peu de blé. Le menu gibier y est assez abondant.

Les îles *Desertas*, sont comme leur nom l'indique, inhabitées et insignifiantes. On a projeté, toutefois, d'y établir des magasins de charbons et quelques pêcheries.

V.

COLONIES PORTUGAISES.

Le Portugal possède des colonies en Afrique, en Asie et en Océanie.

Ses possessions d'outre-mer ont une superficie de 1,825,252 kilom. carrés et une population de 3,306,247 habitants.

1^o En Afrique :

Les *îles du Cap-Vert* sont au nombre de 14, 7 seulement sont habitées. Elles sont situées à 500 kilom. O. du Cap-Vert, entre 26° 20' de longitude O. et 16° 45' de latitude N. Leur superficie est de 3,851 kilom. carrés avec une population de 99,317 habitants.

L'île principale est *Santiago*; elle a pour chef-

lieu *Villa da Praya*, qui a été fondée en 1612. Cette ville compte 5,000 habitants; elle est le siège d'un évêché; elle possède plusieurs édifices publics et religieux, construits en beau marbre portugais. Elle est défendue par un fort.

L'île de *Saint-Nicolas* a pour chef-lieu Ribeira-Brava, 3,600 habitants.

L'île de *Brava*, chef-lieu San-Joa-Baptista, a 2,250 habitants.

L'île de *Foyo*, chef-lieu San-Filippo.

L'île de *Maio* est remarquable par ses salines et possède 2,000 habitants.

Viennent ensuite, par ordre d'importance : Saint-Antoine, Boavista, Saint-Vincent, Sel et Santa-Luzia.

Les îles du Cap-Vert ont été découvertes en 1450, par Antonio Noli, navigateur gênois au service du Portugal.

Leur production consiste en excellents fruits : grenades, figues, citrons, oranges, bananes, et en cannes à sucre, coton, indigo, maïs, riz et surtout en *lichen tinctorial* dont la production, monopolisée par l'État, s'élève à plus de 1,200,000 francs.

Dans les vallées on élève du gros bétail, de la volaille et beaucoup d'abeilles.

Les îles *Brissagos* en Sénégambie. Ces îles sont

situées entre 10° et 12° de latitude N., 17° et 20° de longitude O.; elles ont une superficie d'environ 69 kil. carrés et une population de 9,000 habitants. Elles sont fertiles et fournissent des fruits et du millet.

Les principales sont : Bissao, qui a une largeur de 12 lieues sur 7 de longueur et est riche en palmiers; Bussi, Bolama, Carache, Formota, Galmihas.

La capitale est *Bissao* qui compte 10,000 habitants.

Cacheu, sur la rive gauche de San-Domingo, à 80 kil. N. de l'archipel des Bissagos, a été fondée en 1588. Cette ville a une population de 1,800 habitants et un port fortifié. Elle fait un commerce de cire, d'ivoire et de poudre d'or.

Zenquichor, sur la rive gauche de la Cassamance, possède 1,500 habitants.

Geba, sur la rive droite du Geba, à 460 kilom. S.-E. de Saint-Louis, 1,200 habitants, fait un commerce de cuirs, d'ivoire et de cire.

Sur la côte de Guinée : l'*île du Prince*, qui a été découverte par les Portugais qui s'y établirent en 1471. Sa superficie est de 151 kil. carrés et sa population de 2,665 habitants. Le chef-lieu est San-Antoa, 1,000 habitants. Cette île produit des cannes à sucre, du tabac, du manioc, du riz,

du millet, des figuiers, des patates, des ignames, des cocotiers.

L'*île Saint-Thomé*, découverte en 1495 par les Portugais, à 73 milles au S.-O. de l'île du Prince, entre 0° 2' de latitude N. et 4° 22' de longitude E., occupe une superficie de 929 kil. carrés et possède 18,266 habitants. Le sol de cette île est des plus fertiles. Le chef-lieu est Saint-Thomé, 5,700 habitants; les bourgs importants sont la Trinidad, la Nossa - Senhora - da - Guadalupe et Santo-Amaro.

Le territoire d'*Angola*, découvert en 1486 par le navigateur portugais Diego Cham, et selon certains géographes par les Dieppois, en 1364, est situé entre 8° 20' et 9° 15' de latitude S. et entre 11° 40' et 26° 40' de longitude E. La superficie est de 809,400 kil. carrés et la population de 2,000,000 d'habitants. On y trouve des mines de fer et de cuivre, de l'or en poudre, du pétrole et de la gomme.

Le chef-lieu est Saint-Paul de Loanda, nommé autrefois Angola. C'est une ville fortifiée, résidence du gouverneur et qui est un point de relâche précieux pour les navigateurs de ces parages, à cause de la sûreté de son port et de ses facilités de ravitaillement. La population est de 12,500 habitants. L'influence de Saint-Paul de

Lovanda se fait sentir à une soixantaine de lieues dans l'intérieur du pays.

Les Portugais avaient profité de la guerre générale terminée par le traité de paix de 1783 pour s'établir fortement sur les côtes d'Angola et pour prendre possession du pays en l'absence des autres pavillons : des navires français se présentant pour faire la *troque*, furent repoussés à coups de canons. En 1784, Bernard de Marigny avec une frégate et une gabarre chassa les Portugais, détruisit leur fort et rendit le commerce libre. Le Portugal réclama ses droits de souveraineté ; une discussion diplomatique s'engagea entre la France et le Portugal et se termina par la convention de 1786, d'après laquelle les sujets français pouvaient jouir, sur la côte qui s'étend du fleuve Zaïr au cap Padron, des mêmes droits et avantages que les autres nations.

Le district de *Benguela*, chef-lieu Saint-Philippe de Benguela, 3,300 habitants, est défendue par un fort. Ce district produit du sel et du riz. On y exploite des mines de cuivre.

Mossamédes, établissement fondé en 1840, est situé par $15^{\circ} 10'$ de latitude S.

Le territoire de *Mozambique*, s'étend depuis le cap Delgado jusqu'à la baie de Lagoa. La superficie est de 991,150 kil. carrés et la population de

350,000 habitants. Il est situé en face de l'île de Madagascar, entre 10° et 26° de latitude S. et 29° et 38° de longitude E. Le sol produit du blé, du maïs, du riz, du café, des patates, des pois, de l'indigo et des plantes médicinales.

La capitale est Mozambique, 12,000 habitants, cette ville a une longueur de 7 kilomètres, sur une largeur de 4 kilomètres. Elle est le siège du gouverneur et d'un évêché. Son port est vaste, ses maisons assez belles, ses monuments : le palais du gouverneur, le tribunal, l'hôtel-de-ville sont assez remarquables. Dans cette île, il se fait un trafic considérable de poudres d'or, d'ivoire, d'ambre, de gomme, de tapioca, et de peaux.

Le Mozambique a été découvert par les Portugais, en 1498.

2^e En Asie :

L'Inde Portugaise, dont : l'île de Goa, Salcète, Bardez et l'île Angedive. La superficie est de 3,270 kil. carrés et la population de 392,604 habitants.

L'île de Goa, sur la côte occidentale de l'Indoustan dans la mer d'Oman, a pour chef-lieu *Goa*.

Cette ville située sur la côte ouest de Malabar par 71° 22' de longitude E. et de 15° 30' de lati-

tude N., est la résidence du vice-roi, le siège d'un archevêché et d'une cour de justice. La population est de **20,000** habitants; il s'y trouve quelques fabriques de soieries.

L'*île de Diu* et *Gogola*, d'une superficie de 5 kil. carrés possèdent une population de **13,898** habitants. L'île de Diu, située près de la presqu'île de Goudjerate, a 13 kil. de longueur sur 3 kil. de largeur et possède un excellent port; on y fait un commerce d'ivoire et d'étoffes de coton. Le chef-lieu est *Diu*, **10,000** habitants.

Le territoire de *Damao*, a une population de **38,485** habitants et une superficie de 80 kil. carrés. Le chef-lieu est *Damao*, ville forte et commerçante de la province de Gujerate, à 131 kil. de Bombay.

En Chine, le territoire de *Macao*, qui a une superficie de 11 kil. carrés et **77,230** habitants.

Cet établissement se trouve sur la presqu'île chinoise de Hiang-Chan, à l'embouchure de la rivière de Canton, à 45 kilom. O. de Hong-Kong et à 85 kil. S. de Canton. Il est séparé au nord, du reste de l'île, par une muraille construite par les Chinois en 1573.

La ville de Macao défendue par trois forts, a un port très-beau et très-sûr. Sa population est de **35,000** habitants. Macao est la résidence du

gouverneur et le siège d'un évêché; on y compte douze églises; les rues sont droites, régulières, avec des maisons en pierre d'un seul étage. Il s'y fait un grand commerce d'opium, de thé et de canelle. La ville de Macao fut cédée au Portugal en 1566. C'est là que Camoëns a composé sa *Lusiade*.

3^e En Océanie :

La partie orientale de l'*île de Timor* avec la ville de Cambing. La superficie est de 16,300 kil. carrés; la population est de 300,000 habitants. L'île de Timor est située dans la Malaisie, mer et archipel de la Sonde, par 8° 30' et 10° 30' de latitude S. et par 120° et 125° de longitude E. Cette île abonde en bois de santal; on y fait un grand commerce de cire et de miel; plusieurs mines d'or et de cuivre y sont exploitées.

Un service régulier de bateaux à vapeur est organisé par la *Compagnie royale portugaise*, entre Lisbonne, les Algarves, les îles Açores et les colonies portugaises.

TROISIÈME PARTIE.

COMMERCE ET AGRICULTURE.



COMMERCE ET AGRICULTURE.

I.

INDUSTRIE ET COMMERCE.

Le commerce depuis quelques années a pris en Portugal un grand développement par suite de l'extension des chemins de fer et des voies de communication. Les importations s'élèvent à **21,110,000** milreïs et les exportations à **26,700,000** milreïs.

Le commerce de Lisbonne est annuellement de **105,400,000** fr. et celui de Porto de **85,700,000** fr.

Le mouvement de tous les ports du Portugal, entrée et sortie est de **20,540** navires.

La marine marchande comprend : **42** vapeurs

jaugeant 12,848 mètres cubes et 512 navires à voiles jaugeant 83,489 mètres cubes. Ce qui donne un total de 554 navires de long cours et de grand cabotage jaugeant 96,337 mètres cubes. La navigation totale, entrée et sortie, représente un mouvement d'environ deux millions et demi de tonneaux.

La valeur du commerce portugais avec les autres nations se divise par année en moyenne, comme suit :

Grande-Bretagne 28,995,000 milreïs; Brésil 6,365,000; Espagne 5,475,000; France 3,185,000; États-Unis 1,952,000; Russie 1,375,000; Possessions portugaises d'Afrique 1,199,200; Hollande 1,040,000; Allemagne 947,880; Suède et Norvège 598,000; Maroc 397,800; Danemark 114,680; Possessions d'Asie 54,400; République argentine 52,910; Turquie 44,790; Uruguay 24,600; Autriche 12,315; Chili 5,300; Pérou 1,230; Haïti 23; produit de la pêche à la baleine 77,600; commerce de destination et de provenances diverses 358,742.

Des manufactures très-importantes existent dans le district de Guarda, à Guncia, Manteyas et à Arentella où l'on fabrique des draps de qualité supérieure. Le principal article est le drap *Saragoça*. La valeur approximative des produits du

district de Guarda est de 470,600,700 reis. Ces produits s'exportent principalement dans les colonies portugaises et au Brésil.

Des filatures de coton se trouvent à Lisbonne, Porto et dans le district d'Aveiro.

Des manufactures de laines cardées à Lisbonne, Guarda et Portalègre; de laines peignées et de chanvre à Porto, Aveiro et Santarem.

La fabrique des tissus de lin est d'une grande importance à Porto, Lisbonne et Coïmbre.

On fabrique des tissus de laine principalement à Covilhâ; ces fabriques de tissus de laine consomment annuellement 1,500,000 kilogrammes de laine en *suint*.

A Lisbonne, Porto, Lamego, Funchal se trouvent des fabriques de soies moulinées et torses.

L'exportation des soies était en 1870 de 3,397 kilogrammes de soie torse, d'une valeur de 37,453 milreïs; celle des tissus divers était de 2,731 kilogrammes et valait 22,606 milreïs.

Depuis, cette industrie a pris une grande extension et arrive à produire le double.

De la dentelle très-renommée, imitation de guipure et de Chantilly se fabrique à Sétubal, Peniche, Viana, et Hisla. Les dentelles portugaises sont très-remarquables; la valeur de la fabrication est de 32,000 milreïs par année. Ces

II.

AGRICULTURE ET PRODUCTIONS.

Le Portugal est un pays agricole. Dans le Sud et le Centre, les forêts sont une des principales richesses; dans le Nord, on cultive soigneusement la terre; dans le Haut-Douro, la vigne est la principale production; dans l'Estramadure, ce sont les fruits.

On compte 2,550,000 hectares cultivés en terres, jardins et vignes et 90,000 hectares de prés.

La production des *céréales* est évaluée à 11,000,000 d'hectolitres pour 1,048,000 hectares, dont la valeur est de 25,594,300,000 reis. On compte 1,000,000 d'hectolitres pour le riz, l'avoine et l'orge; 2,000,000 pour le seigle; 3,000,000 pour le froment, blés durs et tendres; 5,000,000 pour le maïs qui est surtout cultivé dans la région du Nord. Les blés portugais sont très-remarquables et très-appréciés.

On cultive en assez grande quantité les *légumes* farineux, tels que les haricots, pois, dolics, len-

tilles, ainsi que l'oignon, l'ail, le lupin, la pomme de terre, la patate rose; la qualité en est généralement excellente. La production annuelle est d'environ 25,500 hectolitres de haricots; 9,620 de fèves; 3,680 de pois chiches; 2,900 de gesses; 210 de lentilles; 680 de pois verts et 8,565 de lupins.

Les *arbres fruitiers* se trouvent en grande quantité, surtout dans les environs de Lisbonne, de Sétubal et dans l'Algarve.

L'oranger à lui seul donne, année moyenne, pour plus de 500 millions de fruits.

La culture de l'olivier occupe une superficie de 42,000 hectares et fournit environ 250,000 hectolitres d'huile.

Le châtaignier, le citronnier, le figuier, l'amandier et le noyer y sont cultivés en grand et sont d'un bon rapport. Les pruniers, cerisiers et pêchers y sont en petite quantité, mais il y a beaucoup de poiriers et pommiers qui donnent des fruits délicieux. L'Algarve fournit des dattes et des carouges.

Les *forêts* occupent plus de 20,000 hectares. La plus importante est celle de Leiria qui a 9,914 hectares et qui possède un chantier pour confectionner les poteaux télégraphiques, une fabrique de goudron et une usine qui produit annuellement 150,000 kilogs d'excellente résine.

de fer) dans le district d'Aveiro ; (mines de Palhac) au milieu des schistes cristallins ; (mine de San Domingo), dans le district d'Evora ; mines de Peccena, de Sobral, d'Alcaba, au milieu des terrains granitiques et porphyriques.

Le minerai de plomb est abondant (mines de Carvathal et de Braçal), dans le district d'Aveiro.

Des mines de houille existent au Sud de Leiria, à Chao-Preto, au cap Mondego et à San Pedro da Cova.

L'antimoine se trouve à Vallengo ; le manganèse dans le sud de l'Alemtéjo ; l'étain à Robor-dosa ; le bitume sur plusieurs points.

On compte 88 mines en exploitation : 16 mines de cuivre, 15 de plomb et argent, 5 de houille, 9 de fer, 9 d'étain, 2 d'antimoine, 1 de bitume et 31 de manganèse.

Le Portugal possède des *marbres* aussi précieux que ceux d'Italie : marbres rouges et jaunes à Pero-Finhero, blancs à Serpa, bleus à Cintra, noirs et verts à Estremoz.

On trouve des granits gris et roses dans la province du Minho ; de l'ardoise près de Porto, à Vallongo ; de l'argile réfractaire dans le district de Leiria ; du calcaire siliceux propre à faire des meules à Condeixa ; de la pierre de taille et du grès rouge dans la province de Coïmbre ; du kao-

lin à Feira, à Aveiro et à Porto; de la chaux phosphatée à Portalègre; du feldspath qui sert pour la fabrication de la faïence à Viana, à Ovar, à Leiria.

Le *sel* est de qualité supérieure et fournit près de 4 millions d'hectolitres par année. Sétubal est renommée pour ses salines. Il y a aussi des mines de sel à Tavira, Aveiro, Figueira.

Le sol des îles des Açores est très-fertile et produit des céréales et des fruits, principalement des oranges et des raisins. On en exporte annuellement 25,000 pièces de vin et d'eau-de-vie et 165,000 caisses d'oranges qui sont réputées les meilleures et les plus belles de l'Europe.

III.

LES VINS DU PORTUGAL ET DE MADÈRE.

Vins du Portugal. — Les vins sont au premier rang parmi les produits du sol et une des richesses du Portugal. Aucun pays de l'Europe ne peut fournir autant de crus variés. Le vignoble de Porto rapporte à lui seul plus de trois millions de francs au Trésor.

Toutes les provinces produisent du vin, mais les régions qui en fournissent le plus sont : au Nord le pays du Douro; au Centre les vignobles de Beira; au Midi différents vignobles répartis dans plusieurs provinces. Tous ces vignobles occupent une superficie de 190,000 hectares.

La production est de 2,500,000 hectolitres à 3,000,000 d'hectolitres, dont 2,500,000 environ consommés dans le pays, et 500,000 hectolitres exportés.

Les principaux *cépages* cultivés sont : à *raisins noirs* :

Le *Mourisco Tinto* ou *Mourisco Preto*, qui entre dans la fabrication des vins de Porto, et qui est très-répandu dans les vignobles de la partie supérieure du Haut-Douro.

La souche est vigoureuse; les sarments nombreux; les feuilles grandes et d'un vert brillant uniforme; les grappes assez nombreuses et grandes, munies de grains noirs peu foncés.

Le vin fait avec ce raisin est peu chargé en couleur, très-fin et parfumé.

Le *Bastardo* qui produit un vin peu coloré, d'un goût particulier et agréable. Le bois est gros et coudé; les grappes sont belles et bien fournies; les grains gros et d'un rouge bleuâtre peu foncé.

Le *Donzelinho do Castello*, qui donne un vin

délicat, peu coloré. Ses feuilles sont épaisses, arrondies, cotonneuses en dessous, et d'un vert glauque en dessus; les grappes bien garnies de grains oblongs ou elliptiques.

Le *Touriga* qui a un bois gros et noué court, des feuilles épaisses et grasses au toucher, cotonneuses en dessous, des grappes clair-semées de grains oblongs d'un noir fleuri et d'un goût vineux. Il est cultivé dans le Douro et entre dans la fabrication des vins de Porto. Seul, il produit un bon vin, mais très-chargé en couleur.

La *Tinto Cao* qui donne un vin un peu dur quoique bon.

Il y a encore le *Tinta da Minha*, le *Tinta Francisca*, l'*Avarilhao*, le *Plant de Porto*, qui donnent des bons vins rouges.

Les cépages à *raisins blancs* sont :

La *Malvazia grossa* que l'on trouve en grande quantité dans le Douro; ses feuilles sont profondément divisées et cotonneuses en dessous; les grains ovoïdes, très-gros et d'un goût excellent. Ce cépage produit un bon vin et des raisins excellents à manger.

La *Malvazia fina* qui a un bois allongé, long; ses feuilles sont petites, lisses et luisantes; les grappes sont longues, pyramidales, peu serrées, avec des grains petits, oblongs et de couleur

pelure d'oignon. La *Malvazia fina* donne un vin de qualité supérieure.

Le *Muscatel* qui a une souche buissonneuse, les grappes bien garnies de beaux grains ovales et d'une couleur jaune-ambré, excellents à manger et d'un goût exquis.

Le *Gouveio* qui produit beaucoup et donne un très-bon vin; le raisin est très-sucré.

La culture de la vigne dans la région du Douro occupe une superficie de 30,850 hectares, et produit en moyenne 500,000 hectolitres de vins. Ces vins ont une belle couleur et une grande finesse de goût et d'arôme.

Les vins les plus renommés sont ceux de *Douro* et de *Porto*.

Les vins de *Porto* sont des vins liquoreux de qualité supérieure, que l'Angleterre achète en grande partie. Les meilleures qualités se vendent de 1,800 à 2,500 francs la pipe de 418 litres.

La culture des vignobles du Douro a pris une grande importance depuis 1703, lors du traité de Methuen. La renommée des vins de *Porto* n'a cessé d'aller en augmentant.

Le marquis de Pombal créa une grande compagnie pour l'exploitation, l'achat et la garantie des vins. Cette compagnie a été plusieurs fois transformée.

La production annuelle des vignobles du Douro est d'environ 520,000 hectolitres. Sur ce nombre on compte 170,000 hectolitres exportés en Angleterre, 46,000 au Brésil et 350 hectolitres en France.

Le vignoble de *Valença*, donne des vins rouges très-agréables.

Après les vins de Porto ou du Douro viennent les vins de *Bairrada*, une des richesses des environs de Coïmbre. Ces vins se rapprochent comme goût des meilleurs vins du Midi de la France.

Dans la province de Tras-os-Montès, nous trouvons les vignobles de :

Cotas et *Promeneiras*, qui donnent des vins rouges d'excellente qualité;

Hermida et *Guiates*, qui produisent des vins rouges fins, très-spiritueux avec beaucoup de bouquet;

Paradello de Guiaers, qui fournit un vin très-coloré, spiritueux et corsé;

Cabeda, avec son vin rouge foncé, très-spiritueux;

Lamalonga et *Celleiros*, qui produisent un vin blanc sec, ressemblant au vin de Xérès.

Dans la province de l'Estramadure, nous trouvons une grande quantité de vignobles :

Sétuval, qui donne le délicieux vin dit *Muscat*,

très-doux, spiritueux, très-parfumé et que l'Angleterre achète au poids de l'or. Ce vignoble produit aussi un vin sec très-spiritueux et d'un bouquet très-agréable lorsque ce vin a quelques années ;

Colares, qui fournit les meilleurs vins rouges ordinaires. Ils servent à la consommation de Lisbonne et sont exportés; ils sont assez alcooliques et ont un bon goût;

Bucellas et *Chamusca* nous offrent des bons vins blancs secs qui s'exportent et entrent aussi dans la consommation de Lisbonne;

Cadafaès et *Torres-Vedras*, ont des vins rouges ordinaires, légers, d'une belle couleur, d'un bon parfum; ils se consomment en grande partie dans le pays;

Carcavellos produit des vins rouges de liqueurs et aussi des vins blancs généreux et très-appréciés;

Oeiras, vins rouges et blancs liquoreux, spiritueux avec un bon parfum.

Dans la province de Minho, les vignes hautes donnent des vins âpres et verts, les vignes basses produisent des vins rouges ordinaires;

Monçao fournit un vin léger, délicat et très-agréable.

La province de l'Alemtéjo a les vignobles de

Vidiguiera, Beja, Elvas, qui produisent des vins rouges ordinaires.

Dans la province de l'Algarve, nous voyons *Faro* et *Sines* qui donnent des bons vins rouges et *Tavira*, des vins blancs.

Les îles des Açores fournissent des vins d'*Angra* rouges et blancs secs de bonne qualité et des vins de liqueur rouges et blancs très-agréables.

Vins de Madère. — Les premiers pieds de vigne ont été importés de l'île de Chypre dans l'île de Madère, en 1421.

Les *cépages*, actuellement cultivés sont presque tous à raisins blancs. On y trouve comme dans le Portugal : la *Malvazia grossa*, la *Malvazia fina*, le *Muscatel*, le *Bastardo*, de plus :

Le *Verdelho*, qui donne un vin blanc entrant pour les deux tiers dans la production de l'île. Ses feuilles sont entières, de grandeur moyenne, nues et d'un vert foncé; les grappes allongées, un peu coniques, les grains médiocrement gros, olivoïdes et d'une couleur verte;

Le *Sercial*, qui produit le meilleur vin sec de Madère, très-spiritueux et riche en parfum et en sève; il demande à être bu vieux, car dans les premières années il a un goût âpre et dur.

Les feuilles du Sercial sont amples et colon-

neuses; les grappes sont fournies de grains légèrement ovoïdes et de couleur ambrée;

Le *Bual*, raisin blanc qui donne un vin doux;

Le *Viduno*, qui ressemble au Chasselas et fournit un très-bon vin sec, d'une belle couleur ambrée, spiritueux et d'un bouquet agréable;

L'*Alicante*, qui produit un raisin de table;

Le *Tinta*, raisin noir donnant un vin rouge foncé, qui sert à colorer d'autres vins;

Le *Ferral*, raisin noir, très-beau, très-gros et destiné à être consommé en nature.

Le vin de *Malvoisie* fait avec la *Malvazia fina*, est de qualité supérieure comme vin de liqueur. Le raisin n'est cueilli que lorsque la grappe est presque desséchée. Ce vin très-doux, très-fin, sans aucune âpreté, parfumé et spiritueux, se conserve de longues années.

Le vin *Muscat* est le produit du raisin Muscatel, il est d'excellente qualité, doux, très-parfumé, avec une belle couleur jaune d'or.

Primitivement, les vins de Madère se vendaient très-cher; ainsi en 1813, le marché anglais payait 1,500 francs la pipe de 418 litres. Depuis cette époque, les vignerons plantèrent de nouvelles vignes, la production augmenta et le prix du vin diminua; en 1851, on cotait 625 francs la pipe.

En 1852, la maladie nommée *Oidium Tuckeri*,

attaqua les vignes de l'île et à partir de cette année jusqu'en 1861, la récolte fut à peu près nulle; par suite les prix augmentèrent.

On paya en 1852, 800 francs la pipe; en 1855, 1,000 francs; en 1861, 1,880 francs.

La maladie ayant disparu ou ayant été arrêtée par l'emploi de la fleur de soufre, en 1862 la production augmenta, elle fut de 1,200 pipes. Les vins se payèrent 1,750 francs la pipe.

En 1864, la récolte fut d'environ 4,200 pipes et le prix de 1,650 francs; en 1872, 10,000 pipes, 740 francs; en 1875, 11,500 pipes, 700 francs; en 1880, on cote de 500 à 600 francs la pipe.

Depuis 1873, le *phylloxera* a fait son apparition dans l'île de Madère, mais heureusement, jusqu'à présent, la maladie s'est localisée et ne prend pas d'accroissement.

Les vendanges commencent à Madère, vers la fin du mois d'août. Les raisins sont mis sur de grands pressoirs, foulés aux pieds, puis pressurés. Le moût est versé dans des outres en peau, puis vidé dans des fûts où on le laisse fermenter. On le soutire ensuite dans d'autres fûts et on le laisse vieillir. Ce système se nomme *Canteiro*.

Les vins ainsi traités, ont une saveur sucrée et un goût fade. Ils fermentent quelquefois à nouveau.

On ne peut les boire, ni les exporter avant un certain âge, car il faut plusieurs années pour faire disparaître cette fadeur.

Dans quelques vignobles on sépare les raisins de cépages différents, et on fait des vins d'espèces variées; généralement le vigneron mêle les variétés de raisins.

Pour modifier le goût écœurant du vin nouveau et l'exporter sans attendre plusieurs années, on emploie le procédé, dit : *Estufas*, (*Etuves*.)

Au lieu de mettre le moût dans des fûts, on y ajoute environ deux pour cent d'eau-de-vie, et après l'avoir bien secoué, on le verse dans les étuves.

Ces étuves sont de grandes constructions en pierre à un ou deux étages, divisés en compartiments dans lesquels circulent les tuyaux d'un calorifère placé au-dessous. Elles ont une température de 100 à 110 degrés Farenheit. Le moût y reste de deux à quatre mois; puis on le soutire au clair, on le secoue ensuite une ou deux fois et enfin on le laisse reposer.

Douze mois après, les vins ainsi traités sont livrés au commerce qui, suivant la qualité, les divise en vins supérieurs et vins inférieurs.

Un excellent procédé pour vieillir les vins de Madère est de les faire voyager; aussi les envoie-

t-on souvent aux Indes. On donne alors à ces vins revenus à Madère le nom de *vino de rodo*. Par suite de ce voyage, aller et retour, ces vins acquièrent un arôme particulier qui est dû à ce que l'on prétend, au ballottage continu du liquide et à la forte chaleur de la cale.

La moitié de la récolte de l'île est exportée surtout en Angleterre; l'autre moitié passe dans l'Inde ou dans l'Amérique; la France en reçoit très-peu.

Dans notre pays cependant on consomme beaucoup des vins dits de *Madère*; mais ils proviennent des environs de Jerez (Espagne), où sont fabriqués plus communément à Cette et à Marseille.



QUATRIÈME PARTIE.

LE BRÉSIL.



LE BRÉSIL.

I.

GÉOGRAPHIE.

 E vaste Empire du Brésil est situé dans l'Amérique du Sud. Il s'étend de $5^{\circ} 10'$ de latitude Nord, à $33^{\circ} 46' 10''$ de latitude Sud ; et, de $80^{\circ} 21' 24''$ de longitude Est, à 32° de longitude Ouest de Rio de Janeiro.

Il est borné au Nord par les Guyanes, le Vénézuela, et la Nouvelle-Grenade; à l'Ouest par le Pérou et la Bolivie; au Sud par le Paraguay et l'Uruguay; enfin à l'Est et au Nord-Est par l'Océan Atlantique.

La longueur totale du Brésil depuis la montagne de Castilhos jusqu'au fort Maribatanos, sur le Rio-Negro, est de 4,364 kilomètres, et sa largeur, depuis le Cabo Branco à l'embouchure du Javary, est de 4,038 kilomètres.

Sa *superficie*, évaluée à 8,337,218 kilomètres carrés, est presque la moitié de l'étendue de toute l'Amérique du Sud, et quinze fois environ celle de la France.

En général, le sol du Brésil est très-accidenté. Le noyau du système *orographique* est la Sierra Rico, d'où partent, dans toutes les directions, une douzaine de *Sierras*, dont l'altitude varie de 1,000 à 1,800 mètres au-dessus du niveau de la mer, et qui, entre elles, forment de hauts et larges plateaux.

Dans le Sud, on rencontre des vallées immenses et de vastes plaines; les montagnes s'abaissent assez pour ne plus former que des ondulations de terrain.

L'*hydrographie* est des plus remarquables. L'Empire renferme, en effet, la plus grande partie du bassin de l'Amazone, les bassins de San Francisco, de Rio-Grande, du Parahiba et une grande partie de l'Uruguay.

Le principal cours d'eau est l'*Amazone* qui, dans un cours de 7,500 kilomètres, reçoit des

affluents auprès desquels les fleuves de la vieille Europe seraient de véritables rivières.

La grandeur et le tirant d'eau de ce système fluvial très-développé, ont jusqu'ici rendu à peu près inutiles les canaux dont l'ensemble ne dépasse pas 130 kilomètres de longueur.

On trouve beaucoup de lacs, mais pour la plupart d'une étendue peu considérable.

On peut dire que le Brésil possède tous les *climats*. Sur les côtes de l'Océan, au Nord du Tropique, la chaleur y est torride et véritablement tropicale. Dans d'autres contrées, la température modérée est due à l'abondance des pluies ou à l'élévation moyenne du sol au-dessus du niveau de la mer. Le froid ne se fait sentir que dans les plateaux très-elevés. En général l'air est très-sain.

Le Brésil, ancienne colonie portugaise, est libre et indépendant depuis le 7 septembre 1822.

Le *gouvernement* est une monarchie constitutionnelle et héréditaire.

L'empereur est de la maison de Bragance.

Le pouvoir législatif appartient au Sénat, dont les 58 membres sont nommés à vie par l'empereur, et à une Chambre des députés. Ceux-ci, au nombre de 122, sont nommés pour quatre ans par élection à deux degrés.

Les provinces sont divisées en collèges électoraux, qui se subdivisent en assemblées paroissiales; il y a 432 collèges et 1,572 assemblées paroissiales. Le nombre des votants s'élève à 1,093,054, et celui des électeurs à 20,016.

Les assemblées provinciales comptent 578 membres.

La constitution politique date du 25 mars 1824, elle a été modifiée par les actes additionnels du 12 août 1834 et 12 mai 1840.

Les habitants parlent le portugais.

Le territoire brésilien est divisé en 20 provinces, comprenant 685 municipes; on y compte 225 villes, 460 bourgs et 1,572 communes.

Les provinces ont leurs représentations particulières et des législatures spéciales. Ce système présente un salutaire correctif à la centralisation. L'empire n'est, en quelque sorte, qu'une fédération ayant l'empereur pour chef.

La *religion* catholique est la religion de l'État; mais tous les cultes sont tolérés et peuvent s'y établir. La juridiction ecclésiastique est administrée par un archevêque résidant à Bahia; elle se divise en 11 évêchés, subdivisés en 19 vicariats généraux, 236 districts ecclésiastiques, 1,553 paroisses et 19 cures. Il existe dans l'empire : 23 couvents et un hospice de Franciscains; 11 monas-

tères de Bénédictins; 13 couvents et 2 hospices de Carmélites et 6 couvents de Nonnes.

L'*instruction* en général est, à un haut degré, l'objet de la sollicitude du gouvernement.

L'enseignement public est gratuit. Dans le municipie de Rio-de-Janiero, il y a 142 écoles des deux sexes, dont 93 publiques, 41 privées et 8 cours du soir; ces écoles sont fréquentées par 17,280 élèves.

Dans tout l'empire on compte 5,890 établissements d'instruction primaire et secondaire fréquentés par 187,915 élèves des deux sexes.

L'*instruction religieuse* est donnée dans 19 séminaires, comptant 1,368 élèves.

Pour les *poids et mesures*, au système brésilien, a été substitué le système métrique français, par une loi qui est en vigueur dans tout l'empire.

L'*armée* permanente se compose de corps spéciaux, de corps mobiles et de garnison; la durée du service est de 6 ans dans l'armée active et de 3 ans dans la réserve. L'effectif de paix est de 16,000 hommes; l'effectif de guerre de 32,000 hommes. Cette armée est appuyée par la garde nationale, qui est composée de 741,780 hommes.

La *flotte* se compose de 9 vaisseaux cuirassés, 1 frégate, 7 corvettes, 16 canonières, 6 transports et 2 bricks; ensemble 41 bâtiments armés

de 166 canons. Il existe en plus des bâtiments qui ne sont pas armés; dans les temps ordinaires, 5 vaisseaux cuirassés, 1 vaisseau-école et 1 brick des aspirants.

Le personnel de la marine est de 4,985 hommes.

On compte sur la côte du Brésil : 42 ports, 26 phares et 22 fanaux.

Le *budget* pour l'année 1881-1882 est de :

Recettes. 116,958 : 000 milreïs.

Dépenses 118,286 : 758 milreïs.

La dette publique était, au 31 mars 1880, de 815,432 : 114. L'actif de l'État consistait en une dette des États de la Plata d'une valeur de 15,211 : 910 milreïs; de plus 11,446 : 243 milreïs dûs par les chemins de fer.

Les *routes* sont rares dans l'Empire; on n'en compte que 1,500 kilomètres. Mais les communications et transports se font par le fleuve Amazonie et par ses affluents, qui présentent un réseau de navigation de plus de 40,000 kilomètres. Des services de paquebots subventionnés par l'État y sont installés et desservent une longueur de 5,500 kilomètres.

Le gouvernement a favorisé, par tous les moyens, la construction des *chemins de fer*. 3,060 kilomètres sont en exploitation. Les principales lignes

sont : la ligne de Dòm Pédro II, qui de Rio-de-Janeiro va au Parahyba, et gagne la province de Minas-Geraes; les lignes de Pernambuco, Bahia, Santos et São-Paulo.

16,200,000 lettres sont expédiées annuellement par 1,270 bureaux de *poste*.

Le nombre des bureaux *télégraphiques* est de 125; la longueur des lignes de 7,100 kilomètres et le nombre des dépêches envoyées de 234,000.

La *population* du Brésil est de 11,000,000 d'habitants. Cette population, d'après le dernier recensement, se décomposait ainsi : 3,787,289 habitants de race caucasienne, 1,954,452 de race africaine, 386,955 de race américaine, 3,801,782 mulâtres et métis et environ 1,070,000 Indiens pour la plupart nomades. Parmi les habitants énumérés ci-dessus, il y avait 5,128,869 du sexe masculin et 4,806,609 du sexe féminin. Les Indiens nomades ne sont pas compris dans ce calcul.

D'après la nationalité la population se divise ainsi : 8,176,191 Brésiliens, 121,246 Portugais, 45,829 Allemands, 44,580 Africains, 6,108 Français, 25,698 de diverses nationalités, 1,372,246 esclaves nés au Brésil, 138,560 nés dans d'autres pays.

Par la sage loi de 1871, ces esclaves sont libérés et personne ne naît plus esclave au Brésil.

place forte et le premier port militaire du Bresil.

Pernambuco, capitale de la province de ce nom, à 1,910 kil. de Rio-de-Janeiro, est composée de trois villes distinctes : San Antonio dans une île, Recife et Boa-Vista sur la terre ferme. Ville fortifiée, siège d'un évêché et d'une cour d'appel, Pernambuco possède un arsenal, des ateliers de construction de machines, d'importantes manufactures de tabacs, de savons et de papiers, et des chantiers pour la marine militaire. Il s'y trouve un tribunal de commerce, des consulats de France et d'Angleterre, des arsenaux de marine et de guerre, un hôtel de douane; on y remarque le palais du président et le palais épiscopal, les hôpitaux de la Miséricorde, de dom Pédro II et l'hôpital militaire. On y compte 3 théâtres, un aqueduc, 11,000 propriétés situées sur 238 rues, 15 squares et 3 railways. La population est de 116,670 habitants. Il s'y fait un commerce des plus considérables et qui varie de 90 à 130 millions. L'entrée et la sortie des navires se chiffrent par plus de 2,000 bâtiments jaugeant de 400,000 à 600,000 tonnes.

Saô-Luis de Maranhô, capitale de la province de Maranhô, a été fondée par les Français en 1612. Elle est située sur la côte Nord-Ouest de de l'île de Maranhô et à l'embouchure du fleuve

du même nom ; 31,600 habitants. Elle est défendue par 3 forts ; siège d'un évêché, on y remarque plusieurs églises, entre autres la cathédrale de Notre-Dame des Victoires, bâtie par les Jésuites. Elle possède un beau théâtre, un palais de l'assemblée, un palais épiscopal, un séminaire et un lycée.

Sao-Paulo, 25,000 habitants, ville située sous le tropique du Capricorne à 400 mètres d'altitude.

Porto-Alègre, chef-lieu de la province de San-Pédro, à 1,040 kil. S.-O. de Rio-de-Janeiro, est une ville maritime sur la rive gauche du Jacuchi; 25,000 habitants. On y trouve une école latine, un théâtre, un hôpital, un arsenal, deux casernes; des chantiers de construction. C'est une belle ville qui a un commerce florissant de cuirs, de viandes sèches, de crins et de plumes d'autruche.

Para, sur la rive méridionale du Rio-Para à 135 kilomètres, capitale de la province de Para, est une ville forte. Elle possède un port très-vaste, 35,000 habitants, 35 rues, 3,000 maisons, 12 places, 3 paroisses, 14 églises, 1 jardin botanique, 2 ponts, un vaste palais pour la résidence du président, un palais épiscopal, un séminaire, un lycée et des consulats de France, d'Espagne, de Russie et des États-Unis.

d'hui de 9,500,000 kilogs valant 6,270,000 francs.

Le poivre et le piment abondent sur les bords de l'Amazone.

Le cotonnier et le tabac réussissent également dans toutes les provinces.

La culture du cotonnier s'est accrue en douze ans de 43 pour 100 ; la production va jusqu'à 4,000 kilogs par hectare, mais la moyenne dans les terres ordinaires est de 2,150 kilogs. L'exportation atteint jusqu'à 53,600,000 kilogrammes d'une valeur de 100 millions.

Le tabac donne lieu à une exportation de 12,825,000 kilogs valant 19 millions de francs.

Beaucoup de plantes médicinales viennent en abondance : le quinquina, l'ipécacuanha, la salsepareille, le gaïac, le sassafras, le jalap, le copahu, etc.

Le Brésil est couvert d'immenses *forêts*, où croissent les pins, mimosas, bananiers, figuiers, cocotiers, jatrophas, manguiers sauvages, palmiers, les arbres à caoutchouc, le *pao ferro* ou bois de fer, et le fameux bois du Brésil si précieux pour la teinture.

Parmi les arbres les plus utiles, citons le Carnauba, palmier qui se développe sans culture ; ses fruits servent à l'alimentation des bestiaux ; on fait des instruments de musique, des tubes et

des pompes avec le bois de son tronc; avec les fibres du bois et avec les feuilles séchées et découpées en lanières, on fait de la paille qui sert à fabriquer des nattes et des chapeaux fins. La valeur de cette paille, exportée ou consommée par l'industrie est évaluée à 2,840,000 francs. Les feuilles donnent une cire qui sert à l'éclairage et dont la production annuelle est de 3 millions de kilogrammes valant 6,250,000 francs.

On trouve au Brésil à foison des bois de construction ou d'ébénisterie : l'accaricuara, l'ipé, l'itauba, le sucupira, le cèdre, le citronnier, le bois de rose, le péroba, le bois violet, etc.; les bois à résine (*siphonia elastica*) qui donnent le caoutchouc et dont la production se chiffre par 3,500,000 kilogrammes, et dont l'exportation rapporte 21 millions de francs; le benjoin qui donne une bonne résine; le palma-christi qui fournit l'huile de ricin; le palmier *dendé* qui procure l'huile de palme, etc.

La culture de la vigne est une nouvelle branche de l'industrie agricole. Elle tend à un développement rapide. La récolte annuelle est d'environ 1,200 pipes ou 480,000 litres de vins, qui se vendent de 350 à 1,200 francs la pipe. 1,000 ceps de vigne peuvent produire 4,000 litres de vin.

Le Brésil a, en réalité, ce qu'il faut pour de-

venir l'un des premiers pays agricoles du monde. Couvert dans sa plus grande étendue de forêts vierges, son sol possède une fertilité toute primitive. Par les bois de teinture et de construction fournis par les arbres abattus, le défrichement donne le premier capital nécessaire au colon, et ce capital avancé à la terre, elle le rend avec une usure sans pareille.

Les *animaux* sont en grande quantité. Le bétail consiste en moutons, porcs, bœufs à demi sauvages qui donnent lieu à un grand commerce de viandes sèches et de cuirs. La province seule de S. Pedro-do-Rio-Grande-do-sul exporte annuellement 23,860,600 kilogs de viande sèche pour une valeur approximative de 17 millions de francs.

Il existe un grand nombre de mulets très-estimés et de chevaux d'assez bonne qualité.

Les forêts nourrissent les singes, les perroquets, les oiseaux au brillant plumage, les chevreuils, lapins, pigeons, etc., enfin des tortues recherchées pour leur écaille et pour l'alimentation.

La mer et les rivières donnent les poissons de tous genres, tels que : la baleine, le picaru qui atteint plus de deux mètres, le cachalot, le lamanarin, le dourado, le thon, le gurupa, le cavalho, l'anchora, les langoustes, les huîtres, les crevettes, etc.

Le Brésil est riche en *métaux* et en *pierres précieuses*.

Dans la province de Minas-Geraes on tire le diamant ; dans la province de Bahia, sur les chaînes méridionales et sur les plateaux les plus voisins de la vallée du fleuve de San-Francisco, on trouve le diamant noir, l'émeraude, la topaze, le saphir, le rubis, l'aigue-marine, le grenat ; dans les provinces de Minas-Geraes, de Goyaz, de São-Paulo on a des agathes, des cornalines et le cristal de roche.

Toutes les provinces contiennent de l'or ; parmi les localités aurifères dont les filons sont exploités nous voyons : le bassin supérieur du fleuve de San-Francisco, et une grande partie de la province de Minas-Geraes.

L'argent existe dans les provinces de Bahia, Minas-Geraes, dans une proportion inférieure à 1 0/0 du plomb ; dans la province de S. Pedro-do-sul, il se trouve dans la proportion de 5 0/0.

Le fer se trouve dans un grand nombre de provinces, mais surtout dans celles de São-Paulo et Minas-Geraes.

Le plomb se trouve en grande abondance dans plusieurs provinces, à l'état de galènes, souvent argentifères. Dans la province de Minas-Geraes, le chromate de plomb, existe sur un espace de

plusieurs kilomètres et se compose de 69 0/0 d'oxyde de plomb et de 31 0/0 d'acide chromique.

Dans quelques mines de fer, on remarque l'absence totale de pyrites. Le fer magnétique du Brésil contient 72, 5 0/0 de fer pur, le meilleur fer micacé 70 0/0 et celui de qualité inférieure de 20 à 25 0/0.

Le cuivre existe dans les provinces de Rio-Grande-do-sul et de Matto-Grosso. Le municipé de Santo-Antonio-das-Lavras possède les plus riches gisements de cuivre, il produit 60 0/0 de métal pur.

Dans différentes provinces on extrait du manganèse, du zinc, du mercure, de l'antimoine, du bismuth et de l'arsenic.

Dans beaucoup d'endroits, il existe des calcaires saccharoïdes, pour la plupart éruptifs dans les gneiss; on tire des marbres de différentes couleurs des carrières de l'Encruzilhada.

Des mines de houille existent dans les provinces de Santa-Catharina et Rio-Grande-do-sul; dans un grand nombre de provinces se trouvent des dépôts de lignites, des schistes bitumineux. Les districts de Macahé et Campos renferment d'abondants gisements de tourbe et dans la province de Ceara le graphite abonde.

Les cavernes calcaires de Minas-Geraes, et Paraná, fournissent en abondance du salpêtre; dans les provinces de Rio-Grande-del-Norte et de Sergipe, on rencontre beaucoup de salines.

On trouve du soufre dans le ravin de Ouro et dans la province de Minas-Geraes.

Les *eaux thermales* et minérales sont en grande quantité; il y a des sources ferrugineuses, alcalines, gazeuses, salines, sulfureuses, thermales; plusieurs commencent à être très-fréquentées.

L'industrie est entièrement libre au Brésil. La valeur totale du commerce extérieur est d'environ 1,100,000,000 de francs. Le café figure pour une somme de 200 millions; le coton et le sucre pour 240 millions; les cuirs et les peaux 15 millions; le tabac, le caoutchouc et les diamants pour 46 millions; le thé pour 6 millions.

Le mouvement total de la navigation, entrée et sortie, dans les ports de l'Empire est de plus de 5,200,000 tonnes.

Depuis quelques années le commerce a pris une grande extension et d'importantes manufactures se sont fondées. Il existe dans l'Empire plus de 57,500 maisons de commerce, dont 31,500 brésiliennes, 19,500 portugaises et 6,500 de diverses nationalités.

On y remarque d'importantes fabriques de pro-

duits chimiques, de glaces, d'instruments d'optique, de papiers peints et autres, de tailleries de diamants, de verre, de faïence, de pierres artificielles; des ateliers de charpenterie, de menuiserie, de construction de voitures, de sellerie, de cordonnerie, d'horlogerie, de fleurs en étoffe, de dentelles, de broderies; plusieurs usines pour la fabrication des pâtes alimentaires, etc.

Dans la capitale on compte : **18** fonderies de premier ordre produisant pour plus de **7** millions de francs d'objets manufacturés en fer; **18** brasseries consommant environ **40,000** kilogrammes de houblon, **600,000** kilogrammes d'orge et **400,000** kilogrammes de sucre et produisant **10** millions de bouteilles par année; **24** importantes fabriques de chapeaux, lesquelles produisent annuellement **24,000** chapeaux de soie, **400,000** de feutre, **30,000** de paille et de fantaisie, représentant une valeur totale de **4,550,000** francs; **25** fabriques de bougies produisant annuellement **850,000** caisses de bougies d'une valeur de **16** millions, près de **430,000** caisses de savon d'une valeur de **5** millions de francs et **780** pipes d'huile ou **312,000** litres valant **400,000** francs.

On y trouve des filatures et des tissages de coton; des fabriques de tissus de laines, etc.

En un mot, le Brésil possède tout ce qui peut

servir à la nourriture de l'homme, à son bien-être, à ses plaisirs, ou à défrayer son luxe.

II.

HISTOIRE DU BRÉSIL.

Dans notre essai sur le Portugal, nous avons déjà dit que Pédro Alvarez Cabral, gentilhomme de la maison royale, fut, en qualité de capitaine général (*capitam mōr*) promu au commandement d'une escadre de douze navires, dirigée sur les Indes portugaises.

Le 8 mars 1500, Cabral prit la mer; le 25 il doublait le Cap-Vert lorsque s'éleva une effroyable tempête. Cabral fut séparé du gros de la flotte : navigant à l'aventure, il aborda, le 24 avril, dans un lieu qu'il nomma *Porto Seguro* (Port sûr). Il venait de découvrir une nouvelle terre, qui, d'abord appelée *Santa-Cruz* (Sainte-Croix), changea plus tard son nom contre celui de *Brésil*, dérivé de *brazza*, braise, brésillet, ou arbre de teinture commun sur ce nouveau continent.

Suivant l'habitude des Portugais, Cabral prit

possession de sa découverte en y plantant un poteau aux armes de Portugal auquel il accola fièrement son propre étendard. Peu après, il remit à la voile et se dirigea au hasard vers les Indes qui étaient le véritable but de son voyage. Il ne se doutait pas de l'importance de sa conquête et laissait au florentin Amerigo Vespuccio la gloire de donner son nom au nouveau continent, gloire gagnée par seize mois de navigation périlleuse et par une reconnaissance en quelque sorte scientifique que Cabral n'avait eu ni le temps ni les moyens de faire.

Charles-Quint, qui pouvait avoir, sinon des droits, du moins des prétentions sur l'Amérique, les abandonna pour ne songer qu'à l'Europe. Emmanuel lui-même n'entrevit pas quelle puissance et quelle richesse pouvait donner au Portugal une terre vierge et jusqu'alors inexplorée; il négligea le Brésil.

Pendant longtemps, *Santa-Cruz* ne fut guère visitée que par des aventuriers, par des forbans, ou par des marchands qui y venaient, les uns pour acquérir à vil prix ce qu'ils vendaient au poids de l'or en Europe, les autres y cacher leurs méfaits, se soustraire à la justice, pirater le long des côtes ou saccager l'intérieur du pays; car, « les hardis, pour acquérir le bien qu'ils

demandent, ne craignent point le dangier, les advisez ne refusent point la peine (1). »

Durant de longues années, le Brésil fut comme l'Australie pour l'Angleterre, ce que les Anglais ont appelé un « déversoir. » Les voleurs, les criminels condamnés, les Juifs, les Maures (et ce siècle mettait sur la même ligne les hérétiques et les assassins), étaient les colons envoyés par la mère-patrie qui s'en débarrassait dans l'espoir de les voir disparaître sous l'influence des émanations mortelles produites par les défrichements, quitte à profiter ensuite de leurs travaux.

Peu à peu cependant, le Brésil commença à vivre de sa vie propre. Jean III, fils d'Emmanuel, eut l'idée de profiter des établissements déjà fondés. Il divisa la colonie en capitaineries héréditaires concédées à tout *fidalgo* qui voudrait tenter la fortune. Les difficultés de la traversée et les périls de la colonisation devaient faire reculer même ces Portugais devant lesquels pourtant, au dire sublime de Vasco de Gama, « les flots avaient peur. »

Pour engager plus fortement les gentilshommes à s'établir au Brésil la colonisation, Jean III

(1) DE LA BOËTIE. *De la servitude volontaire.*

leur accordait une juridiction civile et criminelle indéfinie, une ligne de cinquante à soixante lieues de côtes, et tout le terrain qu'ils pourraient gagner dans l'intérieur des terres, avec faculté de concéder à d'autres tout ou partie des possessions acquises par les armes. On se rappelle peut-être que c'est là le moyen qui, déjà employé pour la colonisation des Açores et de Madère, avait si bien réussi aux rois de Portugal lorsqu'ils donnaient aux différents ordres militaires le terrain qu'ils prenaient aux Infidèles, à la condition toutefois que les chevaliers resteraient toujours vassaux de la couronne.

Le calcul était juste. Les plus grands noms du royaume demandèrent ces capitaineries. Le roi n'avait rien à craindre pour sa suzeraineté. Les rivalités des capitaines entre eux étaient une garantie qu'ils ne se réuniraient jamais pour repousser sa suzeraineté. Il avait tout à attendre du génie particulier à chaque capitaine, de son initiative développée par son ambition et par une complète indépendance, lorsqu'il s'agissait ou de résister aux ennemis du nom portugais ou de les combattre.

La conquête fut longue et pénible. Tel capitaine s'avançait dans l'intérieur, tel autre était obligé de reculer, comme les Grecs devant Troie, jusque sur ses vaisseaux. Les peuples indigènes étaient

braves, violents, perfides. Après le premier moment de surprise, ils avaient su vaincre la peur des armes à feu et étaient arrivés à battre les Portugais.

Ce politique remarquable et trop peu connu dont Montaigne a éclipsé la gloire, dit dans sa *Servitude volontaire* : « Il est certain qu'avecques la liberté, tout à coup se perd la vaillance. Les gens subiects n'ont point d'alaigresse au combast, ny d'aspreté : Ils vont au dangier comme attachez et touts engourdis, et par manière d'acquit..... Les tyrans cognoissent bien cela; et veoyants que ils prennent ce ply, pour les faire mieulx avachir encores, leur y aident-ils. »

Plus loin il cite encore un exemple de la « ruse des tyrans, d'abestir leurs subiects. Elle ne se peult, dit-il, cognoistre plus clairement que parce que Cyrus feit aux Lydiens, aprez qu'il se feut emparé de Sardes, la maîtresse ville de Lydie, et qu'il eut prins à mercy Cresus, ce tant riche roy, et l'eut emmené captif quand et soy : on lui apporta la nouvelle que les Sardins s'estoient révoltez; il les eut bientost reduicts soubs sa main; mais ne voulant pas mettre à sac une tant belle ville ny estre tousiours en peine d'y tenir armee pour la garder, il s'advisa d'un grand expedient pour s'en asseurer : il y establit des

bordeaux, des tavernes et ieux publicques; et feict publier cette ordonnance, que les habitants eussent à en faire estat. Il se trouva si bien de cette garnison, qu'il ne luy fallut iamais depuis tirer un coup d'espee contre les Lydiens. Ces pauvres gents miserables s'amuserent à inventer toutes sortes de ieux, si bien que les Latins en ont tiré leur mot, et ce que nous appellons *passetemps*, ils l'appellent *ludi*, comme s'ils vouloient dire *Lydi*. Touts les tyrans n'ont pas ainsy declaré si exprez qu'ils voulussent effeminer leurs hommes : mais, pour vray, ce que celuy là ordonna formellement et en effect, soubs main ils l'ont pourchassé la pluspart, et la vérité, c'est le naturel du menu populaire, duquel le nombre est tousiours plus grand dans les villes : il est soupeçonneux à l'endroict de celuy qui l'ayme, et simple envers celuy qui le trompe. »

Au lieu « des bordeaux, des tavernes, des théâtres, des jeux, des farces, des spectacles ; des tableaux et aultres telles drogueries, appasts et alleichements de servitude, » les Portugais employèrent un autre moyen bien plus puissant et bien plus dissolvant.

Nous voulons parler des Jésuites. Ces missionnaires par leur costume, la connaissance de la langue qu'ils apprirent bientôt, leur patience à

souffrir et leur obstination dans leurs prédications, parvinrent à inculquer aux sauvages les vertus chrétiennes.

Ils commençaient par faire bâtir une église et à grands frais y mettaient une cloche. Les néophytes se rassemblaient autour du temple des Européens et pratiquaient la nouvelle religion de paix et de douceur qui, du moins, leur épargnait les barbares incursions et les atrocités d'autrefois. Les Jésuites, suivant leur système, se mirent aussitôt à fonder des écoles. Dès lors,

Mittentur braccæ, cultelli, frena, flagellum.

Le Brésil est conquis par la persuasion et devient un apanage des Jésuites jusqu'au jour où le marquis de Pombal le fit rentrer dans les colonies portugaises et lui fit recevoir les ordres de la métropole.

Cependant il se développait rapidement et attirait les regards et les convoitises de la France.

L'amiral de Coligny avait songé à coloniser l'Amérique et d'aller au profit de la patrie chercher des climats,

Où d'être calviniste on eût la liberté.

Il obtint de Henri II, en 1555, que deux vais-

sortait aussitôt pour payer les Anglais qui inondaient le royaume de tous leurs produits manufacturés.

Rio-de-Janeiro devint, en 1773, la capitale du Brésil. En 1808, lorsque les Français expulsèrent Jean VI de ses États, la Cour de Portugal vint se fixer dans cette ville. Les promesses libérales que fit le roi en arrivant lui valurent un accueil enthousiaste de ses sujets brésiliens, heureux de n'être plus sacrifiés aux courtisans et aux marchands de Lisbonne. Cette époque fut favorable au développement matériel et moral du Brésil.

Lorsque Jean VI, en 1821, retourna en Portugal, il nomma son fils Prince-régent; mais les Cortès portugaises décidèrent que le Brésil continuerait à être administré comme une colonie, et rappelèrent le Prince-régent en Europe. Alors les Brésiliens, indignés, résolurent à se séparer de la mère-patrie et proclamèrent, en 1822, Dom PÉDRO, Prince-régent constitutionnel et défenseur perpétuel du Brésil.

Le 22 octobre 1822, la Chambre des députés brésiliens acclama et décerna au Prince-régent le titre d'*Empereur constitutionnel*. La séparation du Brésil et du Portugal fut prononcée.

Pédro I^{er}, né au château de Quelsez, le 12 oc-

tobre 1798, était fils aîné du roi Jean VI. Il avait épousé, en 1817, l'archiduchesse d'Autriche, Léopoldine, sœur de Marie-Louise, la seconde femme de Napoléon I^{er}.

Jean VI dut faire comme les autres puissances européennes, et reconnaître, le 15 novembre 1825, l'indépendance du nouvel Empire. Quelque temps après il mourut, laissant la couronne de Portugal à son fils, dom Pédro, empereur du Brésil.

Dom Pédro renonça au Portugal en faveur de sa fille dona MARIA. Dom Miguel nommé Régent de Portugal, usurpa la puissance qui appartenait à la jeune reine qui était sa nièce et qu'il devait épouser, puis changea son rôle de Régent contre celui de Roi absolu, le 30 juin 1828. Alors dom Pédro voulut maintenir par les armes les droits méconnus de sa fille.

Mais le parti démocratique brésilien, craignant de voir les ressources du pays s'épuiser dans un intérêt dynastique et irrité d'une guerre malheureuse contre Montevideo (1825-1828), excita des troubles qui amenèrent l'abdication de l'Empereur en faveur de son fils dom PÉDRO II, le 6 avril 1831.

L'ancien empereur dom Pédro s'embarqua pour l'Europe. Arrivé en Portugal, il prit la défense

Continuant la politique traditionnelle du Brésil, l'Empereur fournit des secours en général Urquiza et par là contribua puissamment au renversement de Rosas. Cette intervention ne fut pas sans résultat. Elle procura à l'Empire un agrandissement de territoire et la libre navigation de la Plata.

En 1860, Pédro II voulant se rendre compte par lui-même des travaux à exécuter, et des vœux des populations, fit de longs et pénibles voyages; non pas de ces voyages fastueux comme en Europe qui ne servent qu'à tromper le public ou à lui promettre la paix à la veille de faire la guerre, mais des voyages où l'Empereur s'enquérait avec sollicitude de tout ce qui pouvait aider au développement physique et moral de ses sujets.

En 1867, il ouvrit la navigation de l'Amazone aux navires de toutes les nations; car il se rendait compte que l'intérêt de l'Empire est de favoriser les transactions honnêtes et légales, quel que soit le pavillon qui les arrite. Montesquieu a dit : « De n'exclure aucune nation de son commerce sans de grandes raisons; les Japonais ne commercent qu'avec deux nations, la Chinoise et la Hollandaise. Les Chinois gagnent mille pour cent sur le sucre et quelquefois autant sur les retours; les

Hollandais font des profits à peu près pareils. Toute nation qui se conduira sur les maximes japonaises sera nécessairement trompée. C'est la concurrence qui met un prix juste aux marchandises et qui établit les vrais rapports entre elles (1). »

Lopez, le président de la république du Paraguay, le Suprême, *El Supremo* comme il s'intitulait, afin de profiter des dissensions intestines des États de la Plata et de leur jalousie à l'égard du Brésil, voulut assurer, en 1865, l'hégémonie du Paraguay. Il attaqua Montevideo et la Confédération argentine alliés du Brésil. La guerre dura cinq ans, avec des alternatives de succès et de revers. En 1868, Pédro II pour la terminer redoubla d'efforts et d'activité. Après avoir préparé des renforts disciplinés, bien armés et pourvus de bons chefs, et fait d'immenses approvisionnements, il nomma le comte d'Eu, marié à la princesse impériale du Brésil, commandant en chef des forces alliées. Le jeune prince mena énergiquement la fin de la guerre. Sa nomination avait fait concevoir les plus vives espérances ; il les justifia.

Lopez réorganisait pour la cinquième fois son armée à Ascura, dans une position formidable

(1) *Esprit des Lois*, I, xx, chap. ix.

malgré le gouvernement de la Plata qui proposait une délégation des alliés. Le Brésil, qui voulait faire du Paraguay une barrière naturelle contre les envahissements de la République argentine, tenait à lui donner une vie propre et indépendante. Il fit faire des élections dans ce sens, Rivarola fut nommé président.

La confédération de la Plata occupa alors Villa-Occidental qui fermait tout débouché aux provinces intérieures du Brésil en interceptant le cours du Rio-Parana.

Le cabinet brésilien répondit à cette occupation par un traité particulier avec le Paraguay. La paix était faite. Le Paraguay devait payer les frais de la guerre, soit un milliard cinq cents millions. L'intégrité et l'indépendance de la République étaient garanties pendant cinq ans. Enfin, il y avait rectification de frontières. Le Brésil gagna environ quatre mille lieues carrées.

Le cabinet de Buenos-Ayres protesta, mais vainement. Il arma; le Brésil en fit autant. Heureusement les difficultés s'aplanirent et le malentendu fut apaisé.

Désormais le Brésil pouvait paisiblement poursuivre sa carrière. Tout était tranquille à l'intérieur.

L'Empereur venait en Europe, et résidait long-

temps en France où il se pénétrait plus profondément encore des grands sentiments de liberté et de justice. On le vit assister aux séances de la Société de Géographie, suivre les cours du Collège de France, visiter les établissements scientifiques et littéraires, les amphithéâtres, les usines, se faisant rendre compte de tout et amassant en quelque sorte des idées pour en doter le Brésil.

Pendant ces dix mois de voyage, le calme ne fut pas un instant troublé dans ce vaste Empire. Quelle meilleure preuve de la force de la constitution et de l'affection de ses sujets?

Cette stabilité est une force pour le Brésil. Elle lui a assuré l'extension de son influence, elle lui garantit le développement de son commerce et de son industrie. Il peut ainsi faire prévaloir ses vues et ses tendances sur celles des gouvernements des pays voisins toujours agités et trop souvent renouvelés.

Pédro II, à son arrivée, voulut mettre en pratique la théorie qu'il s'était faite et réaliser les améliorations que les libéraux réclamaient et qu'il souhaitait lui-même.

Profitant de son droit d'initiative, il présenta aux Chambres des projets de loi ayant pour objet la réforme de la loi électorale, l'établissement de

lignes de chemin de fer et le développement de l'instruction primaire.

En outre, il proposa une loi contre l'esclavage. Dès 1869, le comte d'Eu signalait dans une lettre au gouvernement de l'Assomption le triste sort des esclaves paraguayens. Le gouvernement prononça l'abolition immédiate de l'esclavage sur le territoire de la République.

Cette mesure radicale était possible dans un pays si bouleversé qu'un nouveau bouleversement n'était plus à craindre; elle ne pouvait l'être au Brésil qui devait entrer dans la voie de la réforme, mais plus lentement. Le moment d'ailleurs était venu. L'émancipation depuis 1851 était devenue la « plate-forme » électorale du parti libéral.

Le parti conservateur vit qu'il ne lui restait qu'à faire ce que désirait l'opinion publique et ce que l'Empereur désirait ardemment. On le pouvait alors sans danger. La population esclave qui, en 1852, était de trois millions, n'était plus que d'un million et demi; la population libre qui, en 1852, n'était que de quatre millions avait presque doublé. Il ne fallait pas toutefois une abolition immédiate. Le projet de loi présenté par le ministre de l'agriculture contenait des dispositions tendant à produire graduellement l'extinction de l'escla-

vage : liberté du *ventre*, création d'un fonds d'émancipation, droit au pécule pour l'esclave, etc.

Le 28 août 1871, la loi était adoptée par la Chambre, le 27 septembre par le Sénat et le 28 promulguée par la Princesse Impériale régente. Le même jour des manumissions nombreuses eurent lieu.

Depuis, rien ne troubla plus l'ordre au Brésil qui n'a plus à craindre de voir disparaître sa dynastie, car, en 1875, le comte d'Eu, maréchal de l'armée et conseiller d'État, eut un fils, le prince Pierre, et en 1878, le prince Louis-Philippe.

Grâce à dom Pédro II, prince libéral, savant et lettré, protecteur des arts et des sciences et ami du progrès, le Brésil vit en paix avec les deux mondes et en particulier avec la France. L'Empereur a fait choix d'un ministre plénipotentiaire, M. le vicomte d'ITAJUBA, dont la courtoisie et les hautes capacités ne contribuent pas peu aux bons rapports entre les deux nations.

La France n'oublie pas que, pendant la guerre de 1870, de nombreuses sociétés de secours s'établirent spontanément à Rio-de-Janeiro pour recueillir des souscriptions au profit de ses blessés, que la Bourse fut fermée et les transactions commerciales suspendues, quand on apprit la triste fin du siège de Paris. Depuis ce temps, le Brésil

n'a cessé d'applaudir à l'œuvre de réorganisation et de réparation dont la République Française poursuit l'heureux accomplissement.

Des modifications libérales ont été apportées à la Constitution qui garantit l'inviolabilité des droits civils et politiques, la liberté individuelle, la liberté du vote, la liberté de pétition, l'égalité civile, la liberté de la parole et de la presse, la liberté commerciale et industrielle. Le droit de propriété est garanti dans toute sa plénitude et les inventeurs ont la propriété de leurs découvertes avec privilège exclusif pendant vingt ans. Le secret des lettres est inviolable; personne ne peut être inquiété pour motif de religion. Toutes les affaires civiles sont discutées et traitées publiquement.

Sous l'influence de pareilles institutions, loyalement pratiquées, le Brésil a pu se faire respecter au dehors et à l'intérieur, suivre une marche ascendante et progressive, voir la civilisation, le commerce et l'industrie, prendre un rapide et heureux développement, favorisé encore par la situation de l'empire, la fixité de ses institutions et par des richesses naturelles inépuisables.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

| | Pages. |
|--------------------|--------|
| PRÉFACE... | V |

HISTOIRE DU PORTUGAL.

| | |
|---|---|
| CHAPITRE I ^{er} . Lusitanie. Voyages des Phéniciens et des Grecs. Établissements des Carthaginois. Occupation romaine. Invasions barbares du Nord. Invasion des Maures. Domination arabe. Fondation du comté de Portugal | 3 |
|---|---|

CHAPITRE II. *Maison de Bourgogne* :

| | |
|--|--|
| <i>Henri de Bourgogne</i> , comte de Portugal. Ses guerres. Régence de Thérèse. — <i>Alphonse I^{er}</i> . Bataille d'Ourique. Armoiries du Portugal. Constitution de Lamégo. Importance de cette Constitution. Crédit d'ordres de chevalerie. Revers, succès contre les Maures. — <i>Sanche I^{er}</i> , le Peupleur. Fondation de couvents. — <i>Alphonse II</i> . Dissensions de palais. Guerre contre les Maures. Prise d'Alcazar do Sol. — <i>Sanche II</i> . Sa déchéance, sa fuite, sa défaite, sa fin à Tolède. — <i>Alphonse III</i> . Réformes à l'intérieur. Conquête des Algarves. — <i>Denis I^{er}</i> , le Laboureur, le père des Muses | |
|--|--|

et de la patrie. Fondation de l'Université de Lisbonne. Lois contre les corporations monastiques. Révolte de son fils. — *Alphonse IV*. Guerre contre la Castille. Bataille de Tériffe. Premier tremblement de terre. Inès de Castro. Révolte de Pierre. — *Pierre I^{er}*, le Justicier. Vengeance du meurtre d'Inès de Castro. Réforme de la magistrature. Justice du roi. Prospérité du Portugal. — *Ferdinand I^{er}*. Son invasion en Galice. Invasion du Portugal. Paix avec la Castille. Développement de la marine.

CHAPITRE III. *Maison d'Avis :*

Régence de Leonore Tellez. Jean, maître d'Avis, défenseur du royaume. Réunion des Cortès. — *Jean I^{er}*, roi. Bataille d'Aljubarota. Mariage du roi. Ses fils ; leurs travaux. — *Édouard I^{er}*. Expédition d'Afrique. Prise de Ceuta. Échec devant Tanger. Captivité de l'infant Ferdinand. — *Dom Pèdre*, défenseur du royaume. Son administration. — *Alphonse V*. Combat d'Alfarrobeira. Le comte d'Avranches. Prospérité du royaume. Expédition contre les Maures. Henri le navigateur. Découverte de Porto-Santo, de Madère, des Açores. Établissements fondés en Guinée. Prise d'Arzila et de Tanger. Guerre avec la Castille. Édouard de Almeida. Voyage du roi en France, « l'honnête recueil » qu'il y reçut. Retour en Portugal. — *Jean II*. Exécution en effigie de Montemayor. Meurtre du duc de Viseu. Expéditions maritimes. Christophe Colomb. — *Emmanuel*. Persécutions contre les Juifs. Expéditions aux Indes. Vasco de Gama. Calicut. Le Samori. Luttes et combats. Alvarez Cabral. Découverte du Brésil. Améric Vespuce. Jean de Nova. Découverte de l'île de la Conception et de Sainte-Hélène. Conquête des Indes. Pacheco Pereira.

| | Pages |
|---|-------|
| Guerre contre les Maures. Jean de Ménézès. Rodrigue de Castro. François d'Almeida. Tristan da Cunha. Alphonse d'Abuquerque. Ses exploits. Prise d'Ormuz. Prise de Goa. Ambassade portugaise à Rome. — <i>Jean III.</i> Magellan. Modifications des Cortès. Abandon de quelques places d'Afrique. Jean de Castro. L'Inquisition en Portugal. Introduction des Jésuites. Régence de Catherine. — <i>Sébastien.</i> Expédition en Afrique. Mulei-Moluc. Bataille d'Alcaçar. Défaite de l'armée portugaise. Mort de Sébastien. Camoëns. Les <i>Lusiades.</i> — <i>Henri</i> le Cardinal. — <i>Antoine</i> , prieur de Crato. Invasion espagnole. Le duc d'Albe. Résistance du roi. Sa fuite | 53 |

CHAPITRE IV. *Domination espagnole :*

| | |
|--|-----|
| <i>Philippe II.</i> Les Portugais opprimés. Faux Sébastien. Le corsaire Drake; ses tentatives contre Lisbonne, Faro, Sagres. Attaque de l'île Terceire par les Maures. Les colonies ravagées par les Hollandais. — <i>Philippe III.</i> Les Hollandais s'emparent de Ceylan et de Malacca. Expulsion des Maures. — <i>Philippe IV.</i> Destruction de la marine portugaise. Accroissement des impôts. Olivarès. Conspiration. Pinto-Ribeiro. Jean, duc de Bragance. Sa femme. Soulèvement de Lisbonne et de tout le royaume. Jean de Bragance proclamé roi | 135 |
|--|-----|

CHAPITRE V. *Maison de Bragance :*

| | |
|--|--|
| <i>Jean IV.</i> Complot contre le roi. Exécution des conspirateurs. Luttes avec l'Espagne. Bataille de Montijo. Le Brésil repris aux Hollandais. — <i>Alphonse VI.</i> Batailles d'Ameixial et de Montesclaros. De Schomberg. Dissensions de palais. Abdication du roi. — <i>Pierre II.</i> Réconciliation du Portugal avec le Saint-Siège. Coa- | |
|--|--|

| | Pages. |
|--|--------|
| lition contre l'Espagne. Alliance avec l'Angleterre. Traité de Méthuen. — <i>Jean V.</i> Invasion espagnole. Batailles d'Alménara et de Saragosse. Duguay-Trouin. Paix avec l'Espagne. Nouveau titre du roi. — <i>Joseph I^r.</i> Marquis de Pombal. Réorganisation de l'armée. Ordonnances relatives au commerce. Encouragements à l'agriculture. Tremblement de terre de 1755. Attentat à la vie du roi. Exécution des assassins. Expulsion des Jésuites. Canal d'Oeyras. Réclamation à l'Angleterre. Satisfaction accordée au Portugal. — <i>Maria I^re.</i> Pombal disgracié. Création d'écoles, de bibliothèques et de l'Académie des sciences. Traité avec l'Espagne. — <i>Pierre III.</i> — <i>Jean VI.</i> Traité de Badajoz et de Fontainebleau. Les Français envahissent le Portugal. Jean VI se retire au Brésil. Convention de Cintra. Reprise des hostilités. Bataille de Toulouse. Paix avec la France. Réunion des Cortès. Le Brésil se déclare indépendant. Crise révolutionnaire à Lisbonne. L'infante Isabelle proclamée régente. — <i>Dom Miguel</i> s'empare du pouvoir, il est proclamé roi. Réaction absolutiste. Régence de <i>Dom Pedro IV.</i> Défaite de dom Miguel. Suppression de la main-morte. — <i>Maria II.</i> Luttes parlementaires. Soulèvements. Régence du roi Ferdinand. Politique de conciliation. — <i>Dom Pedro V.</i> Sa bonté, son habileté, son courage. Démêlés avec la France. Réforme de l'impôt. M. Mendès Léal. — <i>Dom Louis I^r.</i> Prospérité du Portugal. Suppression de l'esclavage. Répression de l'insurrection de Macao. Entrevue de Cacerès. Espagne et Portugal. | 154 |

CHAPITRE VI. *Ordres de chevalerie :*

| | |
|--|-----|
| De leur création. Ordres : d'Avis, de Saint-Jacques, du Christ, de la Tour et de l'Epée, de la Conception. | 247 |
|--|-----|

GÉOGRAPHIE DU PORTUGAL.

I.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE :

| | Pages. |
|--|--------|
| Situation. Superficie. Orographie. Hydrographie. Climat..... | 261 |

II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE :

| | |
|---|-----|
| Gouvernement. Division politique. Religion. Justice. | |
| Instruction publique. Armée. Finances. Monnaies et mesures. Voies de communication. Chemins de fer. | |
| Postes. Télégraphes. Population..... | 269 |

III.

VILLES PRINCIPALES :

| | |
|---|-----|
| Lisbonne. Porto. Braga. Coïmbre. Evora. Faro. Bragance. Viseu, etc..... | 285 |
|---|-----|

IV.

ILES PORTUGAISES :

| | |
|---|-----|
| Iles des Açores. Iles de Madère et de Porto-Santo.... | 308 |
|---|-----|

V.

COLONIES PORTUGAISES :

| | |
|--|-----|
| En Afrique : Iles du cap Vert. Iles Bissagos. Iles du Prince et de Saint-Thomé. Territoire d'Angola. District de Benguela. Mossamèdes. Territoire de Mozambique. — En Asie : Inde portugaise. Iles de Goa, de Diu et Gogola. Territoire de Macao. — En Océanie : Ile de Timor..... | 312 |
|--|-----|

COMMERCE ET AGRICULTURE.

I.

| | Pages. |
|----------------------------|--------|
| INDUSTRIE ET COMMERCE..... | 323 |

II.

AGRICULTURE ET PRODUCTIONS :

| | |
|--|-----|
| Céréales. Légumes. Arbres fruitiers. Forêts. Bétail. Gibier. Eaux minérales. Mines. Marbres. Sel..... | 328 |
|--|-----|

III.

LES VINS DU PORTUGAL ET DE MADÈRE :

| | |
|--|-----|
| Vins du Portugal. Cépages cultivés. Principaux vignobles. — Vins de Madère. Cépages cultivés. Production de l'île. Fabrication des vins..... | 333 |
|--|-----|

LE BRÉSIL.

I.

GÉOGRAPHIE :

| | |
|--|-----|
| Situation. Superficie. Orographie. Hydrographie. Climat. Gouvernement. Religion. Instruction. Armée. Marine. Finances. Voies de communication. Population. Villes principales. Agriculture. Commerce. Navigation. Industrie..... | 347 |
|--|-----|

II.

HISTOIRE :

| | Pages. |
|---|--------|
| Découverte du Brésil. Alvarez Cabral. Le Brésil, colonie portugaise. — Ses premiers colons. — Conquête. — Division en capitaineries. — Les Jésuites. — Expédition de Villegagnon. — Domination espagnole. — Occupations anglaise et hollandaise. — Les Paulistes. — Découverte des mines d'or et de diamants. — La Cour de Portugal au Brésil. — Dom Pédro, prince régent. — Séparation du Brésil et du Portugal. — <i>Dom Pédro</i> , Empereur. — Reconnaissance de l'Empire par les puissances européennes. — Abdication de Dom Pédro. — <i>Dom Pédro II</i> . — Troubles des provinces. — Abolition du commerce des nègres. — Voyages de l'Empereur. — Navigation libre de l'Amazone. — Guerre du Paraguay. — Le comte d'Eu nommé commandant en chef. — Bataille d'Ascura. — Fuite et mort de Lopez. — Occupation du Paraguay. — Réclamation des alliés. — Traité de paix. — Voyage de dom Pédro II en Europe. — Réforme électorale. — Abolition de l'esclavage. — Développement du commerce et de l'industrie. — Relations du Brésil avec les puissances étrangères. — Sécurité intérieure..... | 367 |

B70478

Feb 21

X 1/66

Baptist History

X uo. 15



89083277707



B89083277707A

89083277707



b89083277707a

Digitized by Google